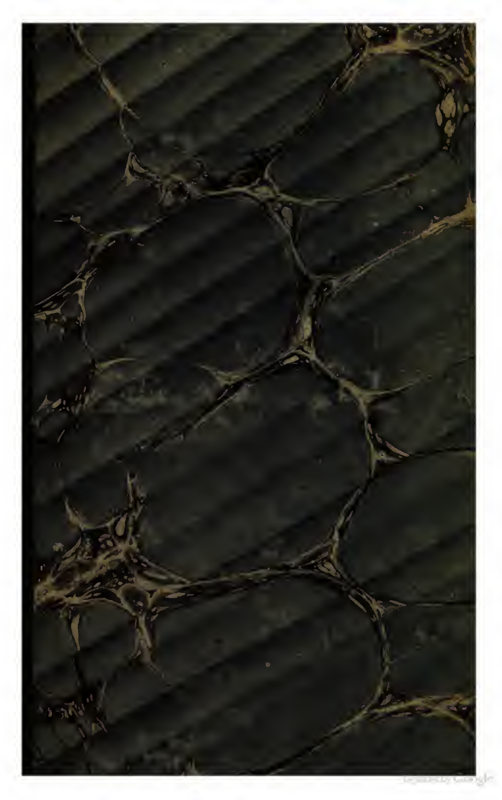






HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE DE RUSSIE,

SOUS LE RÈGNE DE CATHERINE II,
et à la fin du dix-huitième siècle;

Par le Révérend M. TOOKE, Membre de la Société royale de Londres, de l'Académie impériale des Sciences, et de la Société libre d'Economie de Saint-Pétersbourg:

Traduite de l'anglais, sur la deuxième édition, par M. S..... avec les corrections de M. IMIRNOVE, Aumônier et Secrétaire de l'Ambassade de Russie à Londres; et revue par M. LECLERC, ancien Capitaine au service de France.

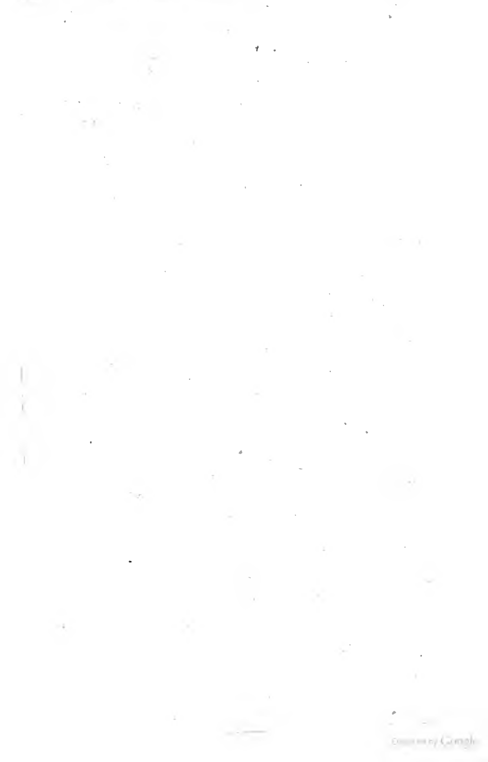
TOME QUATRIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée-S.-André-des-Arcs, n° 16.

AN X — 1801.



HISTOIRE DE RUSSIE.

LIVRE SEPTIÈME.

Revenus de l'Empire.

On ne doit pas s'étonner que les étrangers aient une idée fausse des revenus de la Russie, puisqu'à Pétersbourg on ne peut pas les calculer exactement, même dans les bureaux du trésorier-général (1), parce que les sommes qui y sont portées en compte n'en forment qu'une partie, mais, à la vérité, une partie principale.

L'Empire a des branches de revenus considérables, qui, étant assignées en propriété à certains établissemens, ne peuvent pas être

(1) Il n'a point été nommé de grand-trésorier-impérial ; le procureur-général, prince *Viazemskoï*, a toujours exercé cette charge.

calculées parmi les revenus de l'Etat. Car, 1°. leur produit est versé dans différentes caisses, où il est impossible de les estimer exactement : quelques-unes entrent dans la cassette particulière du monarque; par exemple, le produit des mines d'argent de Kolhyvan et de Nertschinsk, qui appartiennent à la couronne; d'autres vont au collége de la guerre; d'autres encore au collége de médecine, &c. 2°. Beaucoup de revenus particuliers (ou d'objets qui doivent être regardés comme tels) sont assignés à perpétuité pour tenir lieu de paye, et ne peuvent donc être positivement déterminés, parce qu'ils ne sont pas portés en compte, même dans les bureaux du grand-trésorier; par exemple, la pêche abondante de l'Oural, concédée aux Kozaks de l'Oural. 3°. Quelques-uns de ces revenus sont perçus en denrées, qui ne sont pas évaluées du tout, ou estimées à très-bas prix. De ce genre sont les *arendès* en bled (1)

(1) *Arendator*, ou *Arrendator*, en Livonie, Esthonie, &c. est un fermier des terres de la couronne; c'est-à-dire, celui qui contracte avec la couronne pour la ferme de ses terres. Arendator de la couronne est celui qui arrente un domaine appartenant à la cou-

des terres de la couronne, et les rations de bled et de fourrage, fournies par toutes les terres publiques et particulières; ce dernier article est, à la vérité, compensé par la capitation (1), mais la couronne en retire cependant un profit considérable. 4°. Beaucoup de provinces et de districts sont, en remplacement de toutes ou d'une partie des taxes publiques, certains services, qui ne sont jamais calculés parmi les revenus, mais qui doivent nécessairement être regardés comme équivalents à de l'argent, puisqu'on seroit autrement obligé de les payer en argent. Ainsi les Don-Kozaks et leurs différentes branches, outre leurs autres immunités, ne payent aucuns impôts quelconques, mais ils

---

ronne. Le mot arende signifie la terre qui est louée, et aussi la somme pour laquelle elle est louée! L'arende en bled est le bled déterminé par l'admodiation qui doit être fourni à titre de rente.

(1) L'occupant ne reçoit que deux roubles de la couronne pour un *tschetvert* de seigle, qui, en 1789, valoit plus de huit roubles; encore doit-il le conduire à Riga, à la distance quelquefois de 120 ou 180 milles. Combien en coûteroit-il à la couronne, si elle étoit forcée d'acheter le bled sur les lieux, et de le faire transporter à prix d'argent?

font en retour le service militaire. Les Terptiairaïs, composés des Tatars, des Tschouvasches et de Tscheremisses, qui, dans le gouvernement d'Oufa, sont calculés à plus de 30,000 ames, payent une très-légère capitation; mais, en cette considération, ils sont obligés de fournir des voitures à la couronne pour le transport du sel de roche d'Iletzk (1). Aux mines de Kolivano-Voskresenski, 48,000 paysans de la couronne font certains ouvrages en remplacement de leur capitation; mais, ni leurs travaux, ni leur capitation, ne peuvent être portés en compte sur les registres du grand-trésorier comme articles de revenu. 5°. Quelques nations payent leurs tributs en peaux ou en fourrures. Ces dernières servent à la consommation de l'armée, et ne peuvent donc être comprises dans les comptes de recettes en espèces. 6°. Beaucoup de branches de revenus sont sujettes à de grandes variations, telles que les droits, les produits des mines, &c. 7°. Il y en a dont on ne porte en recette sur le compte, que le simple produit net, déduction faite de tous les frais ou char-

(1) *Pallas*, *Voyages*, tom. I, pag. 17.

ges quelconques, qui devroient naturellement faire partie de l'article des dépenses, tandis que pour d'autres cette déduction n'a pas lieu; d'où il résulte nécessairement beaucoup d'incertitude dans le calcul. 8°. Certaines productions que la couronne reçoit de ses domaines, telles que le marbre et les pierres précieuses; et certains objets manufacturés, tels que les boulets de canon qu'elle tire des fonderies des mines, &c., ne sont point classés parmi les articles de revenu, quoique, certainement, ils doivent être considérés comme tels. 9°. Des épargnes considérables, qu'on ne peut faire dans les autres pays, doivent aussi entrer en ligne de compte dans le calcul des revenus; par exemple, la modicité de la paye des soldats et des matelots, et beaucoup d'autres particularités du même genre, que nous nous abstiendrons d'énumérer ici, dans la crainte d'être trop prolixe (1); il faut nécessairement les porter en compte, autrement nous n'aurons que de faux résultats; et quand même nous obtien-

(1) Ainsi, pour en produire seulement un exemple, il n'y a point de boulangerie de campagne dans l'armée russe; chaque soldat est son propre boulanger.

drions la communication de tous les comptes de la trésorerie, la connoissance exacte de tout l'argent qui y est reçu, ne suffiroit jamais seule, pour nous mettre en état de comparer les revenus réels de la Russie avec ceux des autres royaumes.

Nous ne devons donc pas être surpris que les écrivains étrangers aient commis beaucoup d'erreurs dans l'estimation des revenus de la Russie, sur laquelle ils diffèrent considérablement les uns des autres, de manière à nous ôter toute confiance dans leurs calculs. Les uns ne les estiment pas à plus de dix millions, tandis que d'autres les font monter à dix-huit pour l'année 1788. *Busching* y apporte beaucoup de circonspection : il spécifie les sources et les branches du revenu ; mais, dans les premières éditions de sa *géographie*, il ne le porte qu'à seize millions pour l'année 1770, et dans les dernières éditions il l'élève à vingt-quatre millions. Il appuie ce dernier calcul sur une hypothèse captieuse : il dit que, le revenu national étant

---

Un trou qu'il creuse dans la terre, dont il couvre le fond d'une natte de joncs, lui sert d'abord de huche pour pétrir sa pâte, et ensuite de four.

de dix millions sous l'impératrice Elisabeth (1), et Catherine II, dans le préambule de son oukaz concernant le lombard impérial, ayant déclaré, en 1786, que, sans charger les peuples, ce revenu étoit alors plus que doublé de ce qu'il étoit à son avénement au trône (2), il se croit autorisé à le porter à vingt-quatre millions (3). Mais, on vient de le voir, l'opinion qui fixe à neuf millions seulement les revenus de cet Empire, pour les vingt-cinq premières années de ce siècle,

(1) Il n'est pas possible d'admettre cette assertion comme exacte. Le seul entretien de la marine et de l'armée exigeroit la totalité de cette somme, sans compter les autres grandes dépenses nationales. — Frédéric II, dans ses ouvrages posthumes, tom. I, p. 57, estime de quatorze à quinze millions les revenus de la Russie, dès le règne de l'impératrice Anne; cette somme pourroit être correcte, si on ne calcule que sur les espèces qui étoient versées dans les coffres impériaux; mais on sait qu'ils augmentèrent ensuite considérablement : comment donc pouvoient-ils n'être que de dix millions sous le règne d'Elisabeth?

(2) L'impératrice le déclare expressément; mais sans spécifier à quelle somme montoient les revenus lors de son avénement. C'est-là que gît le problème.

(3) On diroit même que M. *Busching* avoit quelque scrupule, en portant aussi haut son estimation.

est complètement erronée, on ne peut donc pas prendre les dix millions en question pour fondement de son calcul. — Le calendrier de Gotha, pour l'année 1790, approche un peu davantage de la réalité en les estimant à environ trente-cinq millions. L'auteur de la *Description Statistique, Statistic Survey,* a adopté la même somme; ajoutant en même temps la juste remarque, qu'il y a en outre des revenus extraordinaires (1), composés des services gratuits et des livraisons de productions en nature, qui ne sont point compris dans cette somme; il ajoute qu'avec dix millions en Russie, on peut faire beaucoup plus qu'en France avec trente. — M. *Coxe* est beaucoup plus exact que tous ces auteurs, lorsqu'il estime le revenu national de la Russie à 41,830,910 roubles, mais cette somme même est encore trop foible (2).

---

(1) Sans vouloir disputer sur les mots, mais par des raisons solides, cette expression ne paroît pas tout-à-fait exacte.

(2) Il ajoute toutefois : « Mais il est difficile de » concevoir comment l'impératrice peut soutenir la » magnificence de sa cour, entretenir les nombreuses » institutions publiques, pourvoir à la multitude de

Il est impossible que la totalité du revenu n'ait pas monté à plus de neuf ou dix millions sous aucun des souverains précédens, pendant le cours de ce siècle; car cette somme n'eût seulement pas été suffisante pour subvenir à toutes les dépenses ordinaires. Cependant Pierre I[er], Anne et Elisabeth, soutinrent des guerres coûteuses, sans créer aucunes dettes nationales, et firent en même temps construire de grands ouvrages publics, qui coûtèrent des sommes immenses. Il suffira de citer entr'autres le canal de Ladoga, les chantiers et les canaux de Kronstadt.

Catherine II a exécuté des entreprises infiniment plus chères encore, pour lequelles elle a employé des sommes considérables. Les guerres qu'elle a eues à soutenir, les co-

» bâtimens qui se construisent continuellement à ses » frais (en temps de paix, Sa Majesté consacre au moins 200,000 livres sterling en bâtimens); » fournir » à la libéralité avec laquelle elle encourage les arts et » les sciences, aux achats qu'elle fait continuellement » dans tous les pays de l'Europe, et aux cadeaux im- » menses qu'elle fait à ceux de ses sujets qui sont les » plus favorisés par elle ». *Voyages*, vol. III, p. 347, édit. *in*-8°.

lons, les bâtimens somptueux, la construction des nouvelles villes et l'embellissement des anciennes, les monumens, les maisons d'éducation mises sur un plus grand pied et multipliées, les banques d'emprunts, les dépenses administratives des vice-royautés, les donations de différentes espèces, et mille autres particularités, ont dû lui occasionner d'énormes dépenses. Nous pouvons en conclure que ses revenus doivent avoir été beaucoup plus considérables qu'ils n'étoient autrefois, ou, comme elle le dit elle-même, qu'ils étoient plus que doublés. Elle abolit cependant une grande quantité de droits et de taxes ; d'abord quarante-sept par l'oukaz du 17 mars 1775, et dix autres ensuite par celui du 28 juin 1777, qui étoient assez considérables (quoiqu'un foible impôt, même lorsqu'il est payé par les nombreux sujets d'un grand Empire, forme encore une somme considérable). Plusieurs de ceux dont elle fit l'abandon étoient de conséquence ; par exemple, le dixième du produit de toutes les mines des particuliers, et les taxes sur les forges, &c.; elle abolit également beaucoup d'anciennes fermes, telles que celle de la pêche des chiens de mer sur

le Baïkal ; et même plusieurs des monopoles dont jouissoit la couronne, notamment celui qui existoit anciennement sur certains articles du commerce avec la Chine, qui étoient entièrement réservés aux caravanes de la couronne, particulièrement toutes les espèces de belles fourrures, dont le commerce est devenu totalement libre. Cependant le trésor impérial gagnoit beaucoup d'un autre côté ; les finances augmentèrent, 1°. par les acquisitions et les conquêtes ; 2°. par la grande extension et l'encouragement du commerce ; 3°. par la réunion à la couronne des domaines appartenans aux évêques, aux monastères et aux églises ; elle acquit, par ce moyen, un grand nombre de paysans, d'immenses étendues de terres arables et de vastes forêts, et d'autres riches possessions, telles que les mines de sel près d'Irkoutsk, qui appartenoient autrefois au monastère de Voskrésensk, et à certains marchands du pays ; 4°. par l'augmentation de l'obrok ; 5°. en généralisant davantage la capitation, qui doit être payée maintenant par les provinces de la Baltique, de la Petite-Russie et les Slobodes, qui en étoient autrefois exemptes ; 6°. par les nouveaux droits, à l'égard

desquels on observe une différence considérable; ainsi, par exemple, à Réval ils ne montoient, en 1768, qu'à la somme de 17,163 roubles 34½ kopeks; mais, en 1787, ils ont atteint celle de 190,198 roubles 56¼ kopeks; 7°. par une meilleure administration des mines; ainsi nous voyons, par un état authentique, qu'en 1760, 264 pouds d'argent seulement, contenant 8 pouds d'or pur, furent envoyés des mines de Kollivan à Pétersbourg; tandis qu'en 1779 il en vint 809 pouds, contenant 24 pouds d'or pur; 8°. par des réformes dans la perception des autres impôts, &c.

Ce seroit une pure ostentation que de prétendre donner ici un état strictement exact, ou même satisfaisant, du revenu national (1); mais nous allons le détailler d'une manière plus précise, que ne l'ait encore fait aucun étranger jusqu'ici. Nous n'aurons pas, à la vérité, de comptes ministériels pour nous

(1) Le trésorier, de même que le collecteur, n'ont pas, dans beaucoup de provinces, le droit de forcer le peuple à payer sa capitation en un seul payement, ni à des époques déterminées; mais ils doivent la recevoir quand et en telle portion que celui-ci l'apporte.

guider (1); mais écartant également les hypothèses et les conjectures, nous nous appuierons uniquement sur des faits incontestables, tels qu'ils nous ont été communiqués sur les lieux, par des gens dont on ne peut révoquer en doute la véracité. Les résultats réfuteront sur quelques points les opinions dont bien des gens sont prévenus, et en d'autres cas ils surpasseront toute attente. —

---

(1) Aucun particulier ne peut espérer d'obtenir des extraits sommaires de toutes les chancelleries où il se tient des comptes de recettes, ni même du bureau de la trésorerie. Dans beaucoup de chancelleries, on fait un grand mystère d'objets que tout le monde pourroit connoître sans danger. On obtient quelquefois d'un individu des communications très-intéressantes ; mais personne ne dira jamais rien de ce qui concerne sa propre chancellerie : ce silence peut provenir du respect pour le serment, de la crainte de la censure, ou de la connoissance de certaines maximes. Le chef d'un département est généralement celui qui est le plus communicatif; et c'est en faisant tomber adroitement la conversation sur l'objet dont on s'occupe, qu'on apprend le plus facilement un grand nombre de particularités. Si donc il n'est pas en notre pouvoir de produire des états authentiques, nous pouvons au moins appuyer ce que nous avançons sur des témoignages aussi valides.

Il sera nécessaire de déterminer d'abord les sources d'où proviennent ces revenus. Ce sont :

I. *La capitation*, à laquelle sont assujettis les bourgeois (mais non pas les marchands), les odnodvortzi, tous les paysans russes, et différentes autres tribus, et dont quelques nations sont exemptes, telles que les Kozaks du Don, &c. Elle n'est dûe que par les mâles, mais comprend également les vieillards et les enfans. Le nombre de ceux qui sont inscrits pour la payer, lors d'une révision, reste invariable jusqu'au dénombrement suivant; et la commune doit payer pour ceux qui, dans l'intérim, meurent, s'émigrent, tombent dans la pauvreté, sont pris pour recrues, &c. Le taux de la taxe varie suivant le pays et la condition de l'individu. Elle est communément fixée, par an, pour chaque bourgeois, à 1 rouble 20 kopeks; pour les odnodvortzi, 1 rouble; et pour tous les paysans des particuliers, ainsi que pour beaucoup de ceux qui appartiennent à la couronne, à 70 kopeks. Tous sont obligés de payer 2 kopeks additionnels par chaque rouble. Mais beaucoup de vrais paysans, ou de ceux qui sont considérés comme tels, payent

beaucoup davantage; par exemple, ceux de l'ancien gouvernement des Slobodés de l'Ukraine payent, suivant la nature de leur profession et de leurs immunités, les uns 120, d'autres 100, d'autres encore 70 kopeks; ceux de l'Ingrie 150; mais ceux qui travaillent aux mines sont taxés à 170 kopeks; et, si je ne me trompe pas, la capitation va même jusqu'à 2 roubles pour les paysans de l'agriculture. Elle est encore plus forte pour les paysans dépendans de la chancellerie de la cour, dans le gouvernement de Perm; elle monte pour eux à 2 $\frac{1}{4}$ roubles, et elle a encore été augmentée depuis 1783 d'un rouble additionnel (on seroit tenté de croire que la capitation est ici confondue avec l'obrok). En Livonie et en Esthonie les gens libres du peuple, qui ne sont pas de la classe des bourgeois, ne payent également que 70 kopeks.

On calcule qu'il y a aujourd'hui plus de onze millions de paysans; et, en y comprenant les bourgeois, plus de douze millions de contribuables. Si nous prenons 72 kopeks pour le terme moyen, la capitation se trouvera produire une somme considérable, quoique beaucoup de contribuables l'acquittent en services et en travaux, au lieu de la

payer en argent. La couronne éprouve cependant beaucoup de pertes sur les arrérages, quoiqu'on accorde au peuple tous les soulagemens possibles dans la perception de la taxe. Il y a des districts, et même des gouvernemens entiers, où l'on ne connoît jamais d'arrérages (1) ; mais il n'en est pas de même par-tout.

Nous avons déjà observé que beaucoup de provinces et de peuples, qui payent maintenant la capitation, en étoient autrefois exempts. Nous ne pouvons pas déterminer ici si les Rasnotschintzi le sont encore. Mais quelques tribus payent, au lieu de cette taxe, un tribut en fourrures.

La capitation étoit versée autrefois dans la caisse du collége de guerre, pour l'entretien de l'armée ; il y a probablement eu depuis peu quelque changement à cet égard ; et comme le montant en est aujourd'hui beaucoup plus considérable qu'il ne l'étoit alors, il est vraisemblable qu'une partie de

(1) On peut comprendre dans ce nombre les peuples et les nations qui payent quelque espèce de tribut, ou qui le remplacent par un service quelconque : il y en a qui ne payent qu'un rouble.

son produit est employée d'une autre manière.

II. *La taxe sur le capital des marchands*, ou, comme on l'appelle quelquefois, le centième denier. Elle fut introduite d'abord, en 1783, dans les provinces de la Baltique. Le marchand produit à discrétion l'état de son capital, sans contrainte ni examen judiciaire; mais ses priviléges et immunités relatifs au commerce, aux charges et à la considération extérieure, dépendent de la quotité plus ou moins forte de sa déclaration. Chacun paye un pour cent du capital qu'il a accusé, au moyen de quoi il est exempt, lui et ses enfans, de la capitation. Personne ne peut être admis dans la classe des marchands, à moins de déclarer un capital de 500 roubles; mais il y en a beaucoup qui en accusent 50,000, et même fort au-delà, et qui payent conséquemment de 500 à 1000 roubles par an.

III. *Les terres du domaine*, dont le revenu est très-varié, comme on l'a déjà vu. Quelques-unes payent l'arende en argent; ou, comme en Livonie, conjointement avec des redevances en productions naturelles, sur-tout en bled, qui doit être livré aux trou-

pes, ou déposé dans les magasins de la couronne. Ce revenu consiste principalement dans l'obrok, c'est-à-dire, une taxe en argent, que les paysans de la couronne, et les paysans de l'agriculture, qui lui appartiennent également aujourd'hui, sont obligés de payer annuellement par chaque tête mâle, à moins que, comme en Livonie, ils ne soient tenus à faire le service de roture. En vertu des oukazs du 20 janvier 1765, et du 5 novembre 1768, ils payent, « outre les 7 grivniks » (c'est-à-dire 70 kopeks) ordinaires de ca» pitation par chaque tête mâle, suivant le » nombre qui a été déterminé à la dernière » révision, une redevance (c'est-à-dire » une taxe ou obrok) annuelle de 2 rou» bles. Mais il fut ordonné, le 3 mai 1783, » que l'ancienne redevance de 2 roubles » seroit portée à 3 roubles, avec le droit » additionnel de 2 kopeks par rouble, pour » chaque tête mâle des paysans impériaux, » de la cour et de l'agriculture, ainsi que » des odnodvortzi et autres cultivateurs, » qui sont sous la surveillance des direc» teurs de l'économie ». Quelques états portent à plus de 4 millions et demi le nombre des paysans de la couronne et de l'économie,

et au-delà de 700,000 celui des odnodvortzi. La somme produite par l'obrok peut donc être aisément calculée. On ne doit pas oublier que les paysans de la couronne sont quelquefois émancipés, ou que leurs taxes sont assignées aux appointemens des gouverneurs, &c.

IV. Les *droits de douanes maritimes* dépendent, à la vérité, des circonstances, et sont sujets à beaucoup de variations; mais ils sont aujourd'hui très-considérables. On en verra la preuve, par le simple résumé des trois ports de mer suivans, rédigé sur des comptes sommaires authentiques. A Riga, les droits perçus en 1773, montoient à 641,509 roubles 22 ¼ kopeks; mais en 1786, ils produisirent 748,287 roubles 16 ¼ kopeks. — A Réval, les droits ne rendirent, en 1768, que 17,163 roubles 34 ½ kopeks; en 1787 ils s'élevèrent à 190,198 roubles 56 ¾ kopeks, et de plus, 100 albert-dollars et 77 ½ kopeks; en 1788 ils produisirent 167,236 roubles 13 kopeks; mais en 1789 ils furent jusqu'à la somme de 342,079 roubles 36 ¾ kopeks; on ne comprend pas, dans le résumé de cette dernière année, les 87 roubles 33 ¼ kopeks qui revinrent à la *tamojena* (la douane),

du produit des confiscations, ni les 6,688 roubles 54 ½ kopeks, qui furent levés, en outre, pour l'entretien des écoles et des quais.

A Pétersbourg et à Kronstadt, qui ne sont considérés que comme un seul port, parce qu'ils sont tous les deux sous la surveillance d'un même bureau de douanes, les droits montèrent presque à 4 millions en 1787; savoir, 3,910,006 roubles 17 ½ kopeks; mais en 1788 ils produisirent 4,035,743 roubles 22 ¼ kopeks. Dans les neuf années de 1771 à 1780 exclusivement, les recettes de cette douane, tant en piastres qu'en argent de Russie, furent de 16,642,205 roubles 32 ¼ kopeks; mais dans les neuf années suivantes, c'est-à-dire, de 1780 a 1789 exclusivement, elles montèrent à 28,023,482 roubles 45 ¾ kopeks; ces neuf dernières années donnent par conséquent un surplus de plus de onze millions. Mais comme le surintendant *Schémakin* avoit affermé les droits de Pétersbourg, la somme qu'il paya pour l'exécution de son contrat pendant les neuf années, ne fut que de 13,655,257 roubles; conséquemment les droits ont produit, en cet endroit, pendant les neuf dernières années, plus

de quatorze millions au-delà du prix de ferme.

Comme il n'est ici question que des droits de trois ports de mer seulement, on peut concevoir facilement, d'après leur résultat, que ceux de la totalité de l'Empire doivent monter annuellement à une somme très-considérable ; car il reste encore les autres ports de la Baltique et tous ceux des autres mers. *Busching* n'a rien spécifié, en disant seulement, qu'en 1764, une commission avoit porté à trois millions la totalité des droits perçus dans tous les ports de mer et les villes frontières. Leur produit, dans les trois ports que nous venons de citer, prouve que cette estimation de trois millions n'est pas, à beaucoup près, suffisante aujourd'hui pour la totalité.

V. Les *droits de douane par terre*, quoique moins considérables que les précédens, sont cependant d'un grand rapport ; il suffit, pour s'en convaincre, de considérer le voisinage et le commerce qui se fait par terre avec la Kourlande, la Pologne, la Turquie, la Chine, la Boukharie, les Kirghis et autres peuples. *Busching* nous apprend déjà, dans sa *Géographie*, qu'en 1751 les droits

payés par le commerce d'Orenbourg, montèrent à 95,123 roubles. Mais le commerce avec la Chine, tant sur les importations que sur les exportations, rendit, en 1770, à la douane de Kiakhta, 550,000 roubles, et presqu'autant dans les deux années suivantes (1). Le commerce avec la Chine se fait encore par le vieux Tzouroukaïtou ; mais les différens droits perçus produisent environ 500 roubles (2).

VI. Les droits sur les *actes juridiques*, communément appelés *poschlina*. Pour éviter les longueurs, nous observerons seulement que, pour chaque pétition, on paye un droit d'environ 25 kopeks, et la même somme pour l'apposition du sceau et pour le jugement; mais pour l'appel d'une sentence il en coûte 6 roubles. — On peut également comprendre dans cet article le produit des passe-ports.

VII. Le *papier timbré*, dont nous pouvons déterminer la consommation annuelle et le produit, dans quelques chancelleries particulières, mais non pas dans tout l'Em-

---

(1) *Pallas, Voyages*, tom. III, p. 154.
(2) *Id. ibid.* p. 429.

pire. Le prix en a été dernièrement doublé, et les usages pour lesquels il est indispensable ont été plus exactement définis. Il produit aujourd'hui une somme annuelle considérable (1).

VIII. Le droit, ou *poschlina, sur la vente des propriétés immobiliaires*, qui comprend, non-seulement les maisons et les terres, mais encore les vassaux. Cet impôt est de très-ancienne date dans la Grande-Russie, et consistoit, si je ne me trompe, en 10 pour 100 du produit de la vente, dont le montant doit être prouvé par le contrat d'acquêt. Il fut ensuite réduit à 6 pour 100, et introduit, en 1783, dans les provinces de la Baltique et dans celles de la Petite-Russie. Enfin l'impératrice le fixa, en 1787, à 5 pour 100. Lorsque les ventes sont fréquentes, sur-tout celles des grosses terres, cette taxe fournit à la couronne une recette considérable.

IX. Les *kabaks* (cabarets), ou la vente

---

(1) Les feuilles les moins chères coûtent à présent 10 kopeks (autrefois 5); mais pour les actes plus importans, suivant la nature de l'affaire, ces feuilles montent à plusieurs roubles.

des liqueurs spiritueuses (1). Il a déjà été observé que, quoique cet article soit un monopole réservé à la couronne, cependant, en vertu d'anciens droits et priviléges, non-seulement les nobles, dans toute l'étendue de l'Empire, peuvent distiller de l'eau-de-vie pour leur usage domestique (2), mais

(1) Quiconque afferme les kabaks de la couronne, a le droit d'y vendre aussi de la bière, de l'hydromel, &c. ce qui, joint à quelques autres avantages, le met à même de payer le *vedro* d'eau-de-vie 3 roubles à la couronne, et de le détailler au même prix dans les kabaks. Chacun, même le paysan, peut brasser sa propre bière, sans être assujetti à aucun droit d'accise; mais il ne peut en vendre : cette permission est cependant accordée aux villes de Livonie et d'Esthonie, aux seigneurs de terres, et à d'autres personnes.

(2) En Ingrie, la noblesse n'avoit pas la permission d'en distiller autant qu'il lui plaisoit; mais une certaine quantité seulement, chacun suivant son rang. Je ne peux pas déterminer s'il en est de même dans tout l'Empire, ou si cette restriction n'a pas été abolie par la nouvelle lettre de grace promulguée en faveur de la noblesse; je remarquerai seulement que chaque noble russe peut vendre de l'eau-de-vie, même à la couronne, et en distiller par conséquent la quantité convenue.

aussi des provinces entières peuvent en faire trafic et entretenir des cabarets ; par exemple, les Don-Kozaks et les Kozaks-Malo-Russes (1), les villes et les propriétaires de terres en Livonie et en Esthonie (2), ainsi que beaucoup d'autres personnes. La couronne vend une quantité incroyable d'eau-de-vie qui lui rapporte de grosses sommes. *Busching* nous dit que : « le revenu des ka- » baks à Pétersbourg, Moskou, et dans les » parties adjacentes, lorsqu'ils étoient affer- » més (3), produisoient annuellement une

(1) Cependant la couronne a des kabaks dans la Petite-Russie. — On peut remarquer ici, qu'on ne trouve pas par-tout, ni même dans toutes les villes, des auberges pour les voyageurs. Dans beaucoup d'endroits, elles ne sont pas même connues: les voyageurs logent dans quelque maison de paysan ou de bourgeois.

(2) C'est-à-dire, d'après un ordre du sénat, les villes de Livonie et d'Esthonie doivent avoir des kabaks de la couronne ; mais leurs profits nets sont appliqués au bénéfice de ces villes, et à l'acquit de leurs dépenses publiques. Par un oukaz du sénat, de 1790, les anciens réglemens sont conservés.

(3) Tous les kabaks sont affermés ; mais le fermier ne peut ni distiller lui-même l'eau-de-vie, ni l'acheter d'autres que de la couronne, de qui il doit en pren-

» somme de 3,320,000 roubles ». Ces deux villes ont, à la vérité, toujours été les plus grandes et les plus peuplées, et le ressort de la ville de Moskou étoit le plus étendu; mais si on considère la quantité des autres gouvernemens, on concevra facilement que la couronne tire annuellement de huit à neuf millions de cette source : ce qui est aussi confirmé par le témoignage de plusieurs personnes très-instruites dans cette partie. Il paroît, par une résolution du sénat, de l'année 1789, que la ville de Saint-Pétersbourg, et les sept cercles qui composent son gouvernement, en consomment annuellement 583,126 *vedros*, dont la plus grande partie étoit alors *podraded* (contractée), sur le pied de 148 kopeks le vedro; si on a trouvé des gens qui aient consenti à fournir le reste au même prix, ce qui est extrêmement probable, alors la couronne, recevant 3 roubles par chaque védro, gagne annuellement

---

dre la quantité stipulée par le contrat, quand même il ne pourroit pas toute la débiter. — Les nobles commencent maintenant à affermer des kabaks; mais, par un nouvel oukaz du sénat, ce privilége est restreint aux marchands, &c.

886,551 roubles 52 kopeks sur la consommation de l'eau-de-vie dans ce seul gouvernement (1). — Le gouvernement de Pskof, suivant la déclaration de la chambre du revenu de ce gouvernement, consomme annuellement 127,000 vedros en tout, dont 40,000 dans la seule ville de Pskof, et seulement 6,000 dans celle de Petschour (2). —

(1) De 1783 à 1786, les nobles livoniens fournissoient le vedro à 75 kopeks : mais de 1787 à 1790, ils en reçurent 90 kopeks; sur quoi ils perdirent considérablement, à raison de la cherté des grains. A cette époque, la couronne gagnoit donc sur chaque vedro, d'abord 2 roubles 25 kopeks, ensuite 2 roubles 10 kopeks; car il n'y avoit pas d'autres dépenses à faire que celle du prix de l'eau-de-vie, suivant les termes du contrat. Le contractant devoit la livrer dans la ville convenue; là les fermiers des kabaks la recevoient sous l'autorité de la chambre du revenu : celle-ci la faisoit déposer dans des maisons louées exprès, et par des gens à gages, soldoit ceux qui la délivroient aux kabaks, et payoit même les tonneaux ; le tout aux dépens des fermiers, qui y trouvoient encore leur compte.

(2) Tous les kabaks des villages du cercle sont ici compris. A raison du voisinage, les Livoniens livrent ici leurs eaux-de-vie à meilleur marché qu'à Pétersbourg; et comme la couronne reçoit par-tout 3 roubles pour le vedro, elle gagne un peu plus dans ce gouvernement qu'ailleurs.

Le gouvernement de Perm consomma, en 1783, en tout 164,831 vedros, sur lesquels la couronne eut un profit net de 338,876 roubles 51 kopeks.

La couronne, à la vérité, tire une partie de l'eau-de-vie nécessaire pour la consommation des kabaks, de ses propres distilleries établies en Russie; mais elles ne sont pas encore par-tout sur un pied avantageux (1). Elle trouve donc quelquefois un profit plus certain en contractant pour la livraison, ce qui se fait maintenant par l'entremise de la chambre du revenu, et toujours pour quatre années successives. Le contractant doit produire une caution suffisante sur ses propriétés immobiliaires; et ce qu'il ne livre pas à l'époque stipulée, est acheté à son compte (2).

---

(1) Cet objet sera plus amplement expliqué, lorsque nous traiterons du commerce.

(2) Il éprouve quelquefois de l'indulgence; mais alors il doit payer une amende de tant pour cent, qui toutefois est moins onéreuse pour lui, que si on faisoit un achat pour son compte; car le contrat est passé à raison de 90 kopeks le *vedro;* la couronne lui paye, pour le *fass*, environ 11 roubles en assignations de banque, qui perdent de dix à quatorze pour cent contre des espèces; tandis que le *fass* se vend quelquefois

Comme la couronne vend environ 36 roubles le *fass* ou tonneau d'eau-de-vie, qui, en Livonie, où elle est beaucoup plus forte, ne coûte souvent que de 7 à 12 roubles, il arrive de-là que les paysans russes, tentés par le gros bénéfice, achètent secrètement de l'eau-de-vie en Livonie et en Esthonie par fass à-la-fois, et l'introduisent par la contre-

sur le marché en Livonie de 15 à 22 roubles, comme en 1789 et 1790. En outre, le contractant doit pourvoir au transport, tenir compte du coulage, fournir des futailles à un prix modique et déterminé, et répondre de tous les risques jusqu'au complet de la livraison. L'eau-de-vie est à l'épreuve pour la couronne, lorsqu'elle brûle à moitié dans un poêlon de cuivre; tandis que sa force doit être telle en Livonie au sortir de l'alambic, qu'elle se réduise de plus de moitié en la faisant brûler dans l'argent. Le contractant ajoute donc environ un tonneau d'eau sur six tonneaux d'eau-de-vie; mais comme ce mélange doit être fait chez lui, il paye également le port de l'eau, qui, suivant la distance et autres circonstances, monte de 6 à 8 roubles, pour chaque grosse pièce de 40 vedros. — Ceux qui la fabriquent en retirent un grand avantage pour l'engrais de leurs terres. Si les Livoniens n'avoient pas en Russie un débouché pour leurs eaux-de-vie, elles tomberoient à très-bas prix, à raison de la grande quantité qu'ils en distillent.

bande en Russie. Il a été publié des ordonnances sévères contre cette contrebande. On a établi des commis-inspecteurs aux différentes entrées des villes, et les fermiers des kabaks sont eux-mêmes intéressés à faire une garde exacte. La noblesse de Livonie s'est associée pour poursuivre ceux qui en vendent aux Russes en cachette, et les faire condamner à de grosses amendes, sur le produit desquelles ils payent une récompense de 500 roubles à chaque dénonciateur. Il paroît que ce monopole de la couronne déplaît au peuple russe, qui aime prodigieusement l'eau-de-vie, sur-tout quand elle est forte (1). Il seroit, dit-on, très-difficile de le remplacer par un autre impôt qui rendît le même produit; s'il étoit converti en une taxe en argent, elle paroîtroit oppressive, et la couronne y perdroit encore beaucoup, à cause des arrérages. C'est par cette raison

(1) Quelques détaillans étoient accusés de falsifier l'eau-de-vie dans les kabaks, et, pour lui donner du montant, d'y mettre ensuite du poivre, &c. Cela est cependant strictement défendu; et souvent on nomme des commis pour en faire la visite, et veiller à ce qu'il ne se commette aucune fraude de cette nature.

qu'on conserve le monopole, quoiqu'il soit accompagné de beaucoup de difficultés pour les officiers de la couronne.

X. Le *commerce de sel*, dont nous avons eu occasion de rapporter plusieurs particularités. Nous avons dit, par exemple, que plusieurs cantons et quelques peuples, entr'autres les Kozaks de l'Oural, tirent leur sel gratis de certains lacs; tandis que d'autres, tels que la Livonie et l'Esthonie, achètent le leur des étrangers; mais celui-ci paye seulement un droit à la couronne. — Le sel de la couronne vient en partie des lacs, en partie des chaudières, et en partie des mines de sel. Elle en fournit tout l'Empire, à raison de 35 kopeks le poud (1), quels que soient les frais du transport. — Le sel de roche, de la montagne d'Iletzk, ne revient pas tout-à-fait, à la couronne, à 1 kopek le poud pris sur le lieu. Autrefois les Kozaks et les Baschkirs pouvoient en prendre là à discrétion; mais, en 1754, cette liberté fut restreinte par de meilleurs réglemens. Il s'en tire annuellement de 3 à 400,000 pouds, qu'on dis-

(1) J'ai vu un état qui parle de 40 kopeks; mais c'est une erreur.

tribue dans l'Empire. Il seroit avantageux, à beaucoup d'égards, que son usage fût plus étendu.

Dans quelques endroits le sel revient, à la couronne, à 3 kopeks pris sur les lieux (1). Mais le transport est très-coûteux, et enlève une grande partie du profit. Pour le charroi d'Ebélès à la province d'Isetsk, et dans les forts sur les frontières, la couronne a payé, jusqu'en 1768, de 9 à 13 kopeks par poud; mais cet arrangement fut changé à cette époque. La province d'Isetsk tire aujourd'hui son sel des lacs voisins de l'Irtich, à plus de 1,000 verstes de distance, et le transport en coûte de 15 à 18 kopeks par poud (2). — Dans le gouvernement de Perm, à Solikamsk, à Oussoliié et à Tschoussofskoï-Gorodok, on fabrique le sel dans des chaudières, dont les unes appartiennent à la couronne, et d'autres à des particuliers : la couronne payoit autrefois 8 kopeks par poud à ces derniers pour la cuisson; mais depuis 1786 elle donne 9½ kopeks pour le sel d'Oussoliié, et 10½ pour celui de Solikamsk. Pour

(1) *Pallas*, *Voyages*, tom. III, p. 292.
(2) *Id. ibid.* p. 305.

le charroi jusqu'à Nijnéi-Novogorod, où sont les principaux magasins, les voituriers à gages reçoivent 10 kopeks; de-là on le transporte partie par eau et partie par terre. La couronne retira, en 1782, à Solikamsk, 910,142 pouds de ses propres chaudières. Mais la quantité totale qui s'y prépare annuellement, est d'environ quatre millions de pouds. Les profits, pour la couronne, sur tout ce qui fut consommé dans le gouvernement de Perm, ou transporté de-là ailleurs, montèrent, en 1782, à 490,000 roubles. — Mais elle retire, en d'autres endroits, une grande quantité de sel des lacs salés, &c. (1).

A Staraya-Roussa il coûte, à la vérité, 20 kopeks le poud, mais on le distribue ensuite dans le voisinage à peu de frais pour le transport. — *Hermann* est d'opinion que le lac salé d'Elton et les salines de Perm, fournissent conjointement plus des deux tiers du sel qui se consomme dans tout l'Empire. Il est difficile de le vérifier; mais si ce

(1) On a prétendu que les lacs salés, dans les steppes de Baraba et d'Irtich, produisent annuellement 1,400,000 pouds de sel.

n'est pas tout-à-fait improbable, cela est au moins douteux; parce que quelques districts vont eux-mêmes chercher librement leur sel (et par conséquent leur consommation n'est pas facile à déterminer); d'autres le tirent de l'étranger; dans plusieurs endroits il y a des chaudières et des lacs, qu'il paroît avoir totalement oubliés, entr'autres, les lacs salés de la Tauride qui produisent beaucoup; enfin il se fait beaucoup de contrebande sur cet article. Il seroit donc difficile de fixer la consommation annuelle du sel dans toute l'étendue de l'Empire de Russie. *Hermann* porte la totalité à douze millions de pouds (1); mais, d'après les raisons même qu'il assigne, il est manifeste que cette estimation n'est pas suffisante. — *Busching* croit que la couronne ne retire pas annuellement plus de deux millions des salines (il paroît de-là qu'il comprend aussi les sels de lacs et les sels de roche, mais seulement le produit net). Cette somme paroît juste, à moins que nous ne limitions à douze millions de pouds la consommation annuelle. Il faut ajouter ici qu'il s'exporte, au profit de la couronne,

(1) *Hermann*, *Ertzgeb.* tom I, p. 74, et p. 143.

une grande quantité de sels de la Tauride à l'étranger, sur-tout dans l'Ukraine polonaise et en Turquie.

XI. Les *mines*. Les plus importantes des mines de la couronne sont celles de Kolhivan ou Barnaoul, et celles de l'Argoun, ou, à proprement parler, de Nertschinsk; les unes et les autres produisent de l'argent qui contient une certaine quantité d'or; viennent ensuite les mines d'or d'Ekatérinenbourg, et plusieurs mines de cuivre et de fer. Il paroît qu'à Kolhivan le produit annuel n'est pas toujours le même; en 1772 on en retira 1,277 pouds d'argent, qui contenoient 50 pouds d'or pur : leur valeur en monnoie étoit de 1,769,902 roubles. Le produit est parfois moins considérable. — On calcule que les mines de Nertschinsk rendent annuellement de 200 à 400 pouds de minerai d'argent, dont on extrait 1,000 livres d'argent, et environ 12 $\frac{1}{2}$ livres d'or. — A Ekatérinenbourg de 5 à 7 pouds de poudre d'or peuvent être mis en lingots tous les ans; mais, en 1782, le produit net ne monta pas à plus de 22,143 roubles 15 kopeks; cependant, depuis 1754 jusqu'en 1786, le profit total a été de 1,341,552 roubles

68 kopeks. — De toutes les mines de l'Altaï, de 1745 à 1780, on a retiré en tout 686 pouds, 16 livres, 49 zolotniks d'or pur.

Les mines de cuivre et de fer produisent encore un gros revenu à la couronne : dans le gouvernement de Perm le cuivre a rendu, en 1782, un profit de 341,676 roubles; et le fer, 228,699 roubles 73 ½ kopeks. Elle possède en outre des forges de fer dans les gouvernemens de Tambof et d'Olonetz. Les mines ne produisent pas seulement des métaux, mais aussi différentes espèces de pierres, telles que du marbre, des topazes fumées, des améthystes, des agates, des cristaux de roche, du jaspe, du granit avec des veines de quartz de différentes couleurs, &c., que la couronne vend brutes ou polies; ainsi que de l'alun, du vitriol, &c. (1). — L'impératrice ayant renoncé, par ses oukazs de grace, aux droits impériaux sur les mines des particuliers (nommément le dixième du cuivre et du fer, l'or et l'argent), et fait la remise des taxes qui étoient imposées sur les

(1) Il est clair, d'après cette énumération, que ceux qui portent seulement à 500,000 roubles le produit annuel des mines, sont très-éloignés de la vérité.

forges, la couronne n'en retire maintenant aucun revenu, à l'exception du cuivre qui est livré à la monnoie à un prix raisonnable.

Comme les auteurs ont donné jusqu'ici très-peu de connoissances sur l'état des mines, nous présumons que beaucoup de lecteurs verront avec plaisir quelques détails sur ce sujet, d'autant mieux que notre récit est fondé sur de bonnes autorités. Il est vrai que *Busching* a rapporté la quantité d'argent extraite des mines depuis 1704, époque où elles ont été découvertes, jusqu'en 1772 et 1779; mais j'ajouterai onze années à celles-là, d'après une liste authentique, et on doit observer que cet état est beaucoup plus étendu que les siens (1). Il faut remarquer d'abord que les mines de Barnaoul ou de Kolhivan, sont beaucoup plus abondantes que celles de Nertschinsk. On n'a point trouvé jusqu'ici, dans ces der-

(1) On y voit particulièrement combien la mine est abondante, et combien elle contient d'or. — La banque a acheté ces mines en 1792 pour deux millions de roubles, payables en dix ans, par payemens annuels de 200,000 roubles.

nières, de veines continues; ces veines ne sont jamais considérables : elles se terminent rarement par de grands nids; elles deviennent toujours plus pauvres à mesure que la profondeur augmente, et leur contenu change à chaque brasse. On découvre encore fréquemment de nouvelles veines, mais toujours pauvres; conséquemment la quantité d'argent qu'on en retire n'est pas tous les ans la même, et ne peut jamais être estimée d'avance avec quelque certitude. — L'argent n'est pas de la même espèce, et ne contient pas autant d'or que celui de Barnaoul; le zolotnik n'est estimé que 19 ½ kopeks, tandis que le zolotnik d'or est évalué 2 roubles 50 kopeks. Le premier doit soutenir l'épreuve de 90 à 93. On en sépare l'or au laboratoire de Saint-Pétersbourg.

La couronne accorde, pour toutes les dépenses des mines d'argent de Nertschinsk, y compris l'entretien du bataillon, la somme annuelle de 200,000 roubles, qui est quelquefois entièrement épuisée. Ce qu'on en retire au-dessus de cette somme, est appelé le profit net. Il monte rarement à moins de 100,000 roubles, ordinairement davantage. Quelquefois on extrait du minerai une plus

grande quantité d'argent, et cependant on obtient un moindre profit net, lorsque, par exemple, la cherté des provisions ou d'autres dépenses considérables épuisent la totalité des 200,000 roubles consacrés à cet objet. — La table suivante montre le produit :

	Mine d'argent fondue	dont on a obtenu argent pur				dans lequel il y avoit d'or pur			
Ann.	Pouds	Pouds	℔	zolotnik	parts	Pouds	℔	zolotnik	parts
1775	2,165,600	500	8	41	35	2	4	19	72
1776	1,682,706	382	11	64	39	1	8	57	69
1777	1,377,797	303	12	—	69	1	17	35	82
1778	1,981,869	353	16	53	72	2	8	23	11
1779	1,605,802	317	29	54	84	1	10	8	85
1780	1,926,012	415	39	44	43	1	8	88	86
1781	1,597,273	368	27	57	67	1	9	56	6
1782	1,919,080	423	21	77	88	1	18	8	63
1783	1,831,535	441	10	79	70	—	39	86	1
1784	1,858,456	422	1	50	70	1	25	3	37
1785	1,333,406	265	29	42	73	1	7	73	35

96 *parts* font un zolotnik.

Busching dit qu'en 1779 on obtint 380 pouds, 33 livres, 51 zolotniks de mine. La table précédente prouve qu'il se trompe, en

disant que 1,000 livres de mine contiennent environ 12 $\frac{1}{2}$ livres d'or.

M. *Storch*, dont l'exactitude est bien connue, pense qu'on peut admettre, avec le plus grand degré de probabilité, que l'Empire de Russie produit à présent, chaque année, en

Or, environ.	40 pouds.
Argent	1,300
Plomb	30,000
Cuivre	200,000
Fer	5,000,000
Sel.	12,000,000

avec une quantité d'autres productions minérales, qui, par le calcul le plus modéré, peuvent être estimées en argent à la somme de treize millions de roubles; et, si on y ajoute les pierres précieuses, le soufre, le vitriol, &c., ne peuvent valoir moins de quinze millions de roubles, à raison des prix actuels.

Le gain net sur ce produit, après avoir déduit toutes les dépenses et les charges, a monté,

en 1775 à. .	253,028 roubles	72 ½	kopeks.
1776 . . .	158,896	74 ½	
1777 . . .	118,093	28 ¼	
1778 . . .	109,021	90 ⅛	
1779 . . .	106,305	49	
1780 . . .	119,306	96 ¾	
1781 . . .	86,159	14 ¾	
1782 . . .	100,848	12 ⅜	
1783 . . .	142,204	27 ¼	
1784 . . .	122,460	25 ¼	
1785 . . .	29,872	41	

XII. La *monnoie*, qui doit naturellement trouver place ici, mais seulement comme faisant partie du revenu national; les observations dont elle est susceptible, se trouveront à l'article du commerce, où nous donnerons un état des différentes pièces de monnoie, et de leur valeur dans la circulation. — La monnoie de Russie est composée de pièces d'or, d'argent et de cuivre, et d'assignations de banque. Ces dernières sont très-commodes pour le commerce, facilitent les remises dans tout l'Empire, et tiennent la place du cuivre; elles n'exigent point ici une description très-détaillée, parce qu'on suppose toujours qu'il y a, dans la banque, assez

de monnoie de cuivre, pour que tous ceux qui se présentent, puissent en recevoir immédiatement en échange du papier qu'ils apportent; elles ont, dans la circulation, la même valeur que la monnoie de cuivre (1). On ne peut donc pas les compter parmi les sources du revenu national; cependant il peut en résulter de l'avantage pour la couronne, lorsque, par exemple, quelques-unes de ces assignations sont brûlées par accident, ou détruites d'une autre manière; mais, d'un autre côté, il peut aussi lui en revenir des pertes, quand il se trouve des fripons qui craignent assez peu la vengeance des loix, pour oser en fabriquer et en répandre de fausses dans la circulation. — *Busching* dit que la monnoie de cuivre rend

(1) La valeur des espèces de cuivre est communément d'environ dix pour cent, et quelquefois davantage, inférieure à celle de l'or ou de l'argent dans les payemens du commerce et autres; les assignations portent donc la même valeur. Quelques gens exigent même un agiot, lorsqu'ils donnent de la monnoie de cuivre pour des assignations; mais cet agiot est défendu par les ordonnances. — Dans beaucoup de pays, le papier-monnoie est une opération de finances très-lucrative.

un profit annuel de deux millions. Cette somme est peut-être trop forte, elle excède du moins l'estimation d'*Hermann* (1), qui l'établit, pour l'année 1779, à 818,165 roubles 98 kopeks seulement; et dans un autre endroit, il rapporte que, sur la monnoie d'Ekatérinenbourg, où se monnoye le cuivre, la couronne gagna, en 1782, déduction faite de toutes les dépenses, un profit net de 765,582 roubles 70 kopeks. Il y passe quelquefois de grosses sommes, et, en certaines années, jusqu'à la concurrence de trois millions. Alors le profit peut s'élever à deux millions; mais dans les années 1786 et 1787, à raison de ce que l'eau manquoit, la somme n'excéda pas beaucoup 1 $\frac{1}{2}$ million; et en 1783 elle fut encore moindre (2). Le poud de cuivre coûte, à la couronne, environ 5 roubles dans ses propres fonderies; mais lorsqu'elle est obligée de l'acheter, il lui revient à neuf roubles; les fonderies particulières doivent toutes livrer, à la monnoie, la moi-

---

(1) Voyez *Oural-Ertzgeb*, tom. II, p. 104. *Description de l'Oural.*

(2) Voyez *Hermann*, *Ertzgeb*, tom. II, p. 99 et suiv. et tom. III, p. 363 et suiv.

tié de leur cuivre sur le pied de 5 roubles 50 kopeks le poud; mais le poud de cuivre produit 16 roubles en monnoie; si on en déduit le déchet, les gages des ouvriers, et les frais de transport, le reste est pur profit. Anciennement les propriétaires des mines étoient obligés de livrer à la monnoie les deux tiers de leur cuivre, ce qui a ensuite été réduit à la moitié. Quelques personnes croient que ces livraisons ont cessé en même temps que les autres droits impériaux, auxquels l'impératrice a renoncé par son oukaz de grace; mais cette erreur provient d'une fausse interprétation de la chose; car l'oukaz du 28 juin 1786 dit expressément, article XXVIIIe : « Quiconque, en outre du » produit actuel de ses mines de cuivre, en » obtiendra, à l'avenir, une plus grande » quantité, ou qui ouvrira une nouvelle » mine, sera exempt, pour cette quantité » excédante, de l'obligation de livrer à la » caisse la moitié de ce métal, sur le pied de » 5 roubles 50 kopeks, et aura la liberté de » le livrer à notre banque d'assignations, » au prix dont il pourra convenir, et de le » vendre ou d'en faire tout autre commerce » légitime qu'il jugera le plus avanta-

» geux (1) ». Non-seulement tout l'or et l'argent que produit la Russie sont convertis en monnoie, mais encore celui que la couronne achète de l'étranger, ou qu'elle obtient par le commerce et les douanes. Ainsi le commerce avec la Chine produit de l'argent à l'Empire, sur le pied de 16 roubles la livre (2). Les droits de douane à Riga, qui doivent être payés en alberts-dollars (3), fournissent à la couronne une quantité considérable d'argent pour la monnoie. Il paroît, par des monumens authentiques, que l'on reçoit également quantité de ces métaux à Saint-Pétersbourg. Suivant un de ces états, il est entré dans cette ville, en 1788 :

---

(1) Par un oukaz du 23 juin 1794, toutes les mines de cuivre appartenantes à des particuliers, pour l'exploitation desquelles la couronne a fait des avances en argent, ou qui ont reçu des terres, des forêts, ou des paysans de la couronne, doivent payer dix pouds sur chaque cent, outre les anciens dixièmes.

(2) *Pallas*, *Voyages*, tom. III, p. 145. — C'est le prix de l'argent en Russie ; les orfèvres, toutefois, le payent maintenant un peu davantage.

(3) Les alberts-dollars qu'on reçoit à cette douane sont immédiatement coupés en deux, et envoyés à la monnoie de Pétersbourg.

	Nombre.	Poids.			Valeur.	
Or.		pouds	℔	solotniks	roubles	kopeks
Lingots..	2	....	18	......	6,428	....
Ducats...	..3,200	....	31	90	9,650	....
Argent.						
Barres...	29	24	36	......	24,010	....
Dollars..	211,250	357	21	91	320,117	50
				Total......	360,205	50

La couronne a quelquefois trouvé beaucoup d'avantage à acheter de l'argent au dehors (1); mais, en général, la fabrication

(1) L'anecdote suivante, que nous tenons de la bouche d'un ministre d'Etat, peut servir à prouver ce qu'on avance ici. Lorsque l'empereur Pierre III étoit sur le point d'entreprendre l'expédition contre le Danemarck avec une armée de 80,000 hommes, dont le comte Rioumantzof devoit commander l'avant-garde composée de 20,000 hommes, il chercha à traiter avec certaines cours pour se procurer les objets nécessaires, &c. Il fit faire une remise de dix millions de roubles pour

des monnoies d'or et d'argent forme une partie du revenu national.

XIII. Les *productions en nature*, qui sont perçues en remplacement de certaines taxes et tributs, et dont la véritable valeur ne peut jamais être calculée exactement. La Livonie, par exemple, est obligée de fournir, par chaque *haak*, une quantité déterminée de seigle, orge, avoine et foin, pour de l'argent à la vérité, mais à un prix fixe et très-modique, et la livraison doit s'en faire dans le lieu qu'il plaît à l'intendance des provi-

---

défrayer les premières dépenses de la campagne. La remise de cette somme n'avoit pu se faire sans perte. L'expédition n'eut pas lieu, à raison des événemens qui arrivèrent dans l'intervalle. On s'occupa alors des moyens de faire revenir sur-le-champ cette somme, sans éprouver une nouvelle perte, ou du moins sans encourir de longs délais. Un ministre respectable consulta à ce sujet M. William *Gomm*, négociant anglais établi à Saint-Pétersbourg, et banquier de la cour. Ce dernier recommanda le secret, et rédigea un plan dans lequel toute mention du projet de retirer cet argent étoit soigneusement évitée. Mais la commision fut donnée en différens endroits d'acheter de l'or et de l'argent en lingots pour le montant de cette somme; d'où il résulta un gain considérable.

sions de désigner (1). L'Esthonie fournit de l'orge et du seigle. — Quelques tribus envoient des pelleteries et des fourrures à la trésorerie impériale. Ainsi les Vogouls livrent un certain nombre de peaux d'élans (2); d'autres fournissent des martres en nature (3); quelques Tatars, tels que ceux de la rivière de Tschoulim, payent le tribut en martres ou autres fourrures (4). Il paroît que, vers l'an 1770, on a reçu de l'argent des Toungous, en place des tributs de ce genre (5). Dans beaucoup de districts, dans ceux de

---

(1) Quelquefois on exige de la farine de seigle et d'orge au lieu de grain; il en résulte souvent de la perte, et des occasions de chicane de la part du receveur. Mais cette perception devient encore plus onéreuse, lorsque la livraison, particulièrement celle du foin, doit se faire dans un endroit éloigné. — En considération de cette charge, la Livonie et l'Esthonie sont exemptes de la fourniture des recrues. — Les terres d'arende de la couronne en Livonie fournissent du bled *gratis*.

(2) *Pallas*, *Voyages*, tom. II, p. 258, et *Hermann*, *Beytrag*. tom. III, p. 143.

(3) *Hermann*, *ibid.* p. 235.

(4) *Pallas*, *Voyages*, tom. II, p. 319 et 663.

(5) *Id. ibid.* p. 241 et suiv.

Krasnoyarsk, par exemple, les tributs, qui ne sont plus payés par tête, mais collectivement par peuplade, sont encore déterminés en martes; pas toujours cependant, mais aussi quelquefois, d'une manière générale, en fourrures d'autres espèces, et même en peaux d'élans et autres bêtes fauves, que la caisse reçoit sur le taux de 60 à 120 kopeks la pièce, pour l'usage de la cavalerie. Beaucoup de tributs sont payés en argent, et alors la marte est comptée pour un rouble (1). Ainsi les Sagayens (Tatars) des rives de l'Abakan, payent 3 roubles par tête (2). — L'impératrice a procuré un grand soulagement à l'égard de ces tributs, en ordonnant de recevoir les autres fourrures plus faciles à obtenir; et elle a, en même temps, délivré les tributaires des vexations exercées autrefois par les receveurs. Nous en parlerons plus en détail dans la suite.

XIV. Les droits d'*accise et de vérification* dans les villes. Ils ne montent pas à de grosses

---

(1) Les Vogouls, dans le département de Perm, payent, si je m'en souviens bien, 2 roubles en place des martes.

(2) *Pallas*, *Voyages*, tom. III, p. 12 et 348.

sommes, et ils ne sont pas levés, à beaucoup près, dans toutes les villes.

XV. Les *postes* ne produisent un profit net, que dans quelques provinces où leur entretien ne coûte rien à la couronne. — En Livonie et en Esthonie, les propriétaires des terres sont obligés d'entretenir toutes les postes ; la couronne tira, en conséquence, en 1786, du bureau des postes de Riga, un revenu d'environ 66,000 roubles ; tandis que l'entretien des postes, en Ingrie, lui coûte une somme assez considérable. Je crois qu'il a été dernièrement fait quelque changement à cet égard.

XVI. Toutes les espèces de *rentes* pour les places, les boutiques, les moulins, les portions de terre, les ruches à miel dans les forêts, les bains publics, les pêches, les auberges, &c. (1). Particulièrement une multitude considérable de champs et de prairies, que la couronne ne peut faire valoir elle-

(1) Quelques-uns de ces contrats ne subsistent plus, à la vérité, tels que la pêche des chiens de mer dans le Baïkal ; mais d'autres existent encore, comme il paroît par différens oukazs et par les comptes du revenu. J'ai quelques doutes sur quelques-uns, parce

même, sont affermés, par désiatines, pour une bagatelle à la vérité; mais, à raison de la grande quantité, elles font une grosse somme.

XVII. L'*impôt pour la levée des recrues*, perçu en argent sur les marchands; ils étoient autrefois obligés de fournir aux recrues, mais ils payent maintenant à la caisse impériale 500 roubles pour chaque recrue qu'ils devroient fournir. Sur 100,000 marchands cela produit, à chaque levée, une somme considérable. — Les marchands étrangers en sont exempts.

XVIII. Les *amendes pécuniaires*, imposées en différens cas, sur ceux, par exemple, qui reçoivent ou cachent des déserteurs, qui distillent de l'eau-de-vie d'une manière illégale, qui vendent de l'eau-de-vie ou du sel contre la défense de la loi, qui se rendent coupables de quelque négligence de service (dans ces occasions on retient

---

que plusieurs peuvent avoir été dernièrement abolis, témoin la dîme sur le verre de Moscovie à Oudinsk; et les dix roubles sur chaque fonderie en fer et sur les forges de l'Iénisséi. Voyez *Pallas, Voyages*, tom. III, p. 95 et 309.

une partie de la paye des officiers), qui laissent arriérer leurs comptes, &c. On n'use cependant pas d'une grande rigueur dans ces cas.

Le petit nombre des autres sources de revenu qui peuvent exister, se rapportent plus ou moins à quelques-uns des titres précédens.

Le revenu national comprend donc annuellement aujourd'hui :

Taxe sur le capital de 107,264 marchands, dont beaucoup, il est vrai, ne payent que 5 roubles par an, mais dont il y en a presque autant qui payent 10, 50, 100, et même 1000 roubles; seulement. .	roubles. 1,300,000
Capitation sur 247,604 bourgeois, à 120 kopeks.	297,000
Capitation sur 11,205,077 paysans de la couronne et des particuliers, qui, pour la plupart, payent 70 kopeks, quelques-uns un peu moins, mais beaucoup davantage; à	

raison des arrérages, &c. seulement	roubles. 7,000,000
Capitation sur 774,067 odnodvortzi, à 1 rouble par tête; quelques-uns payent davantage, mais d'autres rien du tout	700,000
Obrok sur ces odnodvortzi, à 3 roubles par tête.	2,300,000
Obrok sur 4,568,166 paysans de la couronne et de l'économie, à 3 roubles; comme quelques-uns payent moins, que d'autres y suppléent par des travaux, ou restent endettés, &c. seulement	9,000,000
Addition à la capitation et à l'obrok, de 2 kopeks sur chaque rouble.	380,000
Douanes dans tous les ports de mer, environ	8,000,000
Douanes par terre, je n'en porte le produit qu'à (1) . .	800,000

(1) Lorsque le commerce avec la Chine, et autres pays voisins, est actif et florissant, elles rendent beaucoup davantage, probablement jusqu'à 2 millions.

	roubles.
Les *kabaks* ou cabarets. . . .	8,500,000
La vente du sel	2,000,000
Les mines de la couronne, environ	1,800,000
La monnoie	2,000,000
Le papier timbré, peut-être. .	600,000
Le *poschlina* sur la vente des propriétés immobiliaires, ainsi que sur les actes juridiques, le produit des sceaux et des patentes, au moins. .	800,000
Les droits d'accise et de vérification, différentes autres sommes provenant des primes des marchés, des rentes, de l'impôt en remplacement des recrues, et des amendes et confiscations. .	600,000
En Livonie et en Esthonie, des terres de la couronne, des arendes en bled et en espèces, du profit sur les productions en nature fournies par les domaines publics et particuliers, et du revenu des postes.	200,000

Des familles et kibitkies des Kalmouks, des Tatars de la Tauride, &c. (1).	roubles. 100,000
Total	46,377,000

Ce qui fait, argent de France, 231,885,000 livres.

Outre beaucoup d'autres recettes, particulièrement en productions naturelles non spécifiées ici, nous avons maintenant un résultat de plus de 46 millions, et cependant les apparences donnent lieu de croire que les recettes sont estimées au-dessous de leur véritable valeur (2). Mais, supposant même que le produit de plusieurs articles soit moins considérable, il reste encore beaucoup plus que ne l'ont estimé jusqu'ici les étrangers (généralement d'après des conjectures

(1) Je comprends le tribut en fourrures, payé par différentes nations, dans les articles de la capitation et de l'obrok.

(2) En ayant fait le calcul, il y a peu de temps, avec un homme intelligent, nous trouvâmes un produit de plus de 48 millions, quoique l'estimation de chaque article en particulier fût très-modérée.

sans fondement, ou sans connoissance de cause). Les faits qui viennent d'être produits, prouvent donc incontestablement que les revenus ne peuvent pas être moindres. Nous pouvons encore le prouver, en envisageant la chose sous un autre point de vue. Prenons à cet effet trois gouvernemens, qui ne sont pas des plus considérables, par rapport à l'étendue de leur superficie, ou par celui du nombre de leurs habitans, tels que ceux de Réval, Riga et Perm. Dans les deux premiers on ne trouve ni mines, ni aucun des monopoles lucratifs de la couronne, savoir, la vente du sel et de l'eau-de-vie; ce sont, en outre, les plus petits de tout l'Empire. Le gouvernement de Riga produisit, en 1785, plus de 1 $\frac{1}{2}$ million, et celui de Réval, étant le moindre, rendit environ 300,000 roubles en 1787. Les recettes de celui de Perm sont aujourd'hui calculées à plus de 3 $\frac{1}{2}$ millions. Maintenant considérez le nombre, les dimensions et le revenu des autres gouvernemens (1).

(1) Ce seroit peut-être ici le lieu d'ajouter quelques autres observations sur les impôts ou charges publiques; nous les insérerons dans la suite, si nous en trouvons l'occasion.

Le revenu national excède donc de beaucoup celui de la plupart des autres Etats de l'Europe. Il suffit, non-seulement à tous les besoins du gouvernement, mais il permet encore de consacrer des sommes considérables à l'avantage et à l'embellissement de l'Empire, quoique Catherine II ait aboli beaucoup de taxes, et renoncé à plusieurs monopoles. Ce revenu augmentera, dans la suite, proportionnellement à l'accroissement du commerce. — Mais si nous faisons entrer dans le calcul le service militaire de plusieurs nations, telles que les Kozaks du Don et leurs nombreuses branches, ou les grandes épargnes (1) qui proviennent de la nature

(1) Non-seulement la paye modique des soldats et des matelots, mais encore beaucoup d'autres particularités. Ainsi, par exemple, la multitude des Kozaks de l'Oural, pour solde de tous leurs services militaires sur les frontières de ce côté de l'Empire, ne reçoivent de la couronne qu'une somme annuelle de 5,000 roubles, et quelques présens lorsqu'ils apportent le poisson à Pétersbourg : mais ils ont en outre la concession de la pêche abondante de l'Oural (que quelques marchands ont offert, dit-on, d'affermer pour la somme de 200,000 roubles), qui les met à même de passer leurs jours dans l'oisiveté, le luxe et la joie, et de se croire richement payés.

du gouvernement et des habitudes du peuple, et que nous les regardions (comme nous pouvons le faire avec raison) comme faisant partie du revenu, il se trouvera monter alors à quelques millions de plus.

Les dépenses nationales devroient naturellement être placées à côté des recettes, afin de pouvoir les comparer ensemble; mais je ne me sens pas en état de remplir cette tâche; je dois, en conséquence, me borner à offrir quelques remarques abrégées sur ce sujet.

On peut affirmer, en général, qu'en comparant la Russie avec les autres nations européennes, la première présente une différence frappante à l'égard des dépenses nationales (1). Ce qui, dans d'autres pays exigeroit des sommes énormes, peut quelquefois se faire en Russie à plus de moitié moins de frais. Comparons seulement la quantité de grandes forteresses entretenues par la France, ou la paye des matelots en Angleterre et en Hol-

(1) Une des premières est, par exemple, que, dans quelques pays où le revenu national est très-considérable, la majeure partie est employée à payer l'intérêt de la dette nationale.

lande, avec les objets du même genre en Russie, où le bas prix des provisions et des autres articles nécessaires, la multiplicité des productions, la modicité de la paye, les services qui doivent être faits gratis, et plusieurs autres choses, occasionnent des épargnes considérables. — D'un autre côté, cependant, on doit observer que les dépenses publiques de la Russie sont bien différentes aujourd'hui de ce qu'elles étoient autrefois. Pour nous en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur les flottes nombreuses, les augmentations de l'armée, la quantité d'établissemens somptueux, les embellissemens de la résidence, l'érection et l'entretien d'un grand nombre de nouvelles villes, les institutions de bienfaisance, les appointemens des officiers dans les gouvernemens provinciaux, et comparer tous ces objets avec les dépenses de la trésorerie impériale sous les règnes précédens. Il n'est donc pas surprenant que de nouvelles sources de revenu soient devenues nécessaires pour subvenir à ces dépenses. Combien de millions n'en a-t-il pas coûté pour les colons! quelles sommes ne faut-il pas aujourd'hui pour les nombreuses maisons d'éducation, les corps des

cadets, les écoles, la confection des nouvelles routes ; par exemple, celle de Pétersbourg à Moskou, &c. On a même augmenté le nombre des ministres auprès des cours étrangères ; et combien de consuls Catherine II n'a-t-elle pas établis dans beaucoup d'endroits où il n'y en avoit pas autrefois ! Les pensions (1) coûtent également davantage aujourd'hui, d'autant plus qu'il y a deux ordres de chevalerie nouvellement institués qui en reçoivent. — Il paroît donc, d'après ce léger apperçu, que les dépenses nationales doivent être très-considérables. Mais leur montant actuel ne peut être déterminé avec précision par un particulier, et même probablement, par le grand-trésorier de l'Empire (2).

(1) Sur l'article même des pensions, il y a certaines épargnes en Russie. Il arrive souvent que des officiers âgés demandent, au lieu d'une pension, d'être placés dans une garnison, où, quoiqu'avec moins de paye, ils vivent dans une plus grande aisance et à beaucoup moins de frais. D'autres obtiennent, en place de pension, une portion de terres de la couronne dont ils payent l'arende. D'autres encore reçoivent une gratification annuelle sur les revenus qui proviennent des paysans de l'économie.

(2) Il y a des dépenses nationales qui ne sont jamais

La création et l'entretien des gouvernemens doit, à raison du grand nombre d'officiers salariés, occasionner à la couronne une dépense annuelle de quelques millions précédemment inconnue. Nous n'avons pas besoin de le démontrer. Nous le prouverons cependant par l'exemple des cinq gouvernemens suivans. Celui de Saint-Pétersbourg, y compris le commandement militaire, coûte annuellement 144,450 roubles; celui de Vibourg 115,663; celui de Réval environ 108,000; celui de Riga, en alberts-dollars et en argent de Russie, ensemble environ 168,000; et celui de Perm 161,947 roubles. —Suivant le rapport d'un ancien membre du collége de guerre, l'établissement de l'armée étoit d'environ neuf millions vers l'année 1764; les commissaires des provisions recevoient 2,300,000 roubles. Je ne peux pas dire si cette somme est encore suffisante aujourd'hui, malgré la grande augmentation de l'armée; mais cela est probable, parce

publiquement connues; leur emploi, suivant les vues particulières du gouvernement, n'est au moins jamais porté dans les estimations. Des sommes passent quelquefois par les mains d'un ministre étranger, &c.

que les nouveaux réglemens ont retranché beaucoup de dépenses. Le peu que nous avons dit, prouve que la somme de 1,200,000 roubles, que coûtoit autrefois la marine, ne peut pas, à beaucoup près, suffire à présent.

Il est certain que les dépenses de différentes espèces diminueroient considérablement (et les recettes augmenteroient en même temps), si tous les employés administroient fidèlement, comme il est de leur devoir de le faire, les sommes qui leur passent respectivement par les mains. Autrefois la couronne éprouvoit souvent de grandes pertes (comme c'est le cas plus ou moins dans tous les pays), par la négligence (1) aussi bien que par la fraude de ses agens (2).

(1) Ainsi, le foin s'achète quelquefois très-cher pour le compte de la couronne; et, n'en ayant pas besoin pour un usage immédiat, on le laisse exposé aux injures de l'air jusqu'à ce qu'il soit entièrement gâté. La même chose arrive fréquemment à l'égard des farines dont les livraisons se font dans des sacs de nattes.

(2) Un exemple servira sur dix mille. Un officier (Allemand de naissance) étoit chargé de l'administration d'un magasin, qui lui valoit un profit considérable. Etant mandé à la ville pour rendre ses comptes, le feu

— Le revenu national s'accroîtroit de lui-même, si on pouvoit éviter entièrement certains défauts ou inconvéniens. Car, sans parler des gros arrérages sur l'obrok et la capitation, et sur d'autres objets, les douanes de terre et de mer rendent beaucoup moins qu'elles ne devroient, à cause de la contrebande, qui, malgré toutes les précautions

prit dans une auberge où il s'étoit arrêté pour coucher dans sa route (il n'est pas trop besoin de dire qui est-ce qui y mit le feu). Il prouva l'incendie de la maison, parut très-fâché que tous ses livres fussent brûlés, et fut renvoyé sans autre forme de procès. — Pendant la guerre de sept ans, un homme, qui traitoit avec un général d'un marché de farines, demanda un prix beaucoup trop considérable. Ayant été repris de ce qu'il osoit faire une demande aussi exorbitante, il s'excusa en disant que, malgré ce surhaussement, il ne pouvoit compter que sur un profit très-modique, parce qu'il seroit obligé de faire un grand nombre de présens avant de pouvoir espérer de toucher son argent; d'abord, pour faire approuver et signer le contrat; ensuite pour que la farine fût déclarée bonne lors de la livraison, afin d'en avoir un reçu, pour obtenir un ordre de payement; et, enfin, pour éviter les délais et les évasions dans la perception de son argent. — On dit que ces pratiques honteuses sont devenues depuis peu moins fréquentes.

employées jusqu'ici, est au moins aussi active en Russie que dans les autres pays, tandis que le grand nombre de commis et d'inspecteurs, entretenus sur les frontières pour la prévenir et l'empêcher, coûtent des sommes considérables au trésor impérial. Il est anciennement arrivé quelquefois, que par leurs procédés, ou par quelque accident, les employés, ou les marchands eux-mêmes, ont interrompu le commerce avec quelques-unes des nations voisines, et ont occasionné par là une perte sensible aux douanes, et même à plusieurs provinces. — Catherine II a détruit, par des mesures prudentes, plusieurs autres causes de diminution pour le revenu, dont le produit, au contraire, a beaucoup augmenté. Une de ces mesures salutaires a été d'abolir l'usage d'affermer les droits, &c.

Il s'est aussi répandu de fausses notions à l'égard de la dette nationale. Quelques auteurs l'ont estimée à quarante millions de roubles, mais c'est une erreur. *Busching* la détermine d'une manière exacte, d'après un manifeste du 28 juin 1786, dans lequel l'impératrice dit expressément, que les guerres, l'augmentation des forces de terre et de mer,

et des entreprises coûteuses, mais d'un avantage incalculable pour l'Empire, ont déjà occasionné une dépense de six millions six cent mille roubles. Cette dette devoit être liquidée dans le milieu de l'année 1795 (1). Lorsqu'on la compare aux énormes dettes nationales qui existent dans d'autres pays de l'Europe, et qu'on considère en même temps les revenus considérables de la Russie, cette somme paroît évidemment une pure bagatelle.

---

(1) Non pas par de nouvelles taxes, comme dans beaucoup d'autres pays ; mais par l'excédant des revenus ordinaires sur les dépenses.

LIVRE HUITIÈME.

Colléges Impériaux.

Pour mettre plus de clarté, et faciliter la distinction de ces établissemens, nous suivrons la méthode, adoptée jusqu'ici, de les diviser sous des titres séparés.

SECTION PREMIÈRE.

Remarques préliminaires.

L'administration d'un aussi vaste Empire demande plusieurs cours ou conseils; elle exige aussi que quelques-unes de ces cours, suivant l'étendue de leur ressort et la nature des affaires soumises à leur décision, soient revêtues d'une autorité considérable, et déploient en même temps une splendeur et une dignité convenables à l'importance de leurs fonctions. Un collége impérial ne ressemble cependant, en aucune manière, à un parlement, ayant, ou qui ose

s'arroger le droit de rejeter un édit qu'il reçoit, ou en retarder l'exécution. On a déjà vu que le décret de Pierre Ier, et les réglemens adoptés par Catherine II, portent que, si lors de l'émission d'une ordonnance ou d'une loi, ils jugent à propos de se servir de la voie des remontrances pour soumettre quelques points importans à une nouvelle considération, il leur est permis de le faire, et d'en différer l'exécution jusqu'à ce que la dernière résolution soit connue; mais si l'ordre est confirmé, il ne peut plus y avoir de délai.

La plupart des colléges impériaux, on le supposera facilement, sont dans la résidence ou dans le voisinage, et comme placés sous les yeux du souverain; plusieurs ont, à Moskou, leurs départemens respectifs et distincts, et quelques-uns même y tiennent leur principale session : soit parce que cette capitale étoit autrefois la résidence, et qu'à ce titre elle conserve encore quelques priviléges; soit que cet arrangement ait été jugé plus commode pour l'expédition de certaines affaires d'une nature particulière. — Les colléges impériaux sont de deux espèces différentes. Plusieurs ont, entr'eux, le même

rang et la même autorité, et d'autres sont subordonnés. Dans les salles de leurs délibérations, vis-à-vis de l'un des bouts de la table, un fauteuil de parade est placé sous un dais, pour représenter le souverain, comme un signe sensible de l'autorité qui y préside, un moniteur constant pour les membres assemblés, un objet imposant qui excite le respect (1). Les membres des colléges se placent des deux côtés de la table, ainsi que le président.

Dans les colléges impériaux il y a un procureur, ou premier procureur; mais dans le sénat c'est un procureur-général. Le procureur se place dans un des coins de la salle, le secrétaire, ou premier secrétaire, dans un autre; ni l'un ni l'autre n'ont point, à

(1) Dans toutes les cours inférieures, une figure de bronze à trois faces, surmontée d'une couronne impériale, du même genre que la masse des corporations en Angleterre, est placée sur la table, comme un symbole de l'autorité en vertu de laquelle ces assemblées se tiennent. Sur les trois faces de ce triangle sont inscrits les oukazs de Pierre 1er, concernant les juges et les parties. Quiconque se conduit d'une manière repréhensible ou avec irrévérence devant cette figure, est censé avoir manqué au souverain.

proprement parler, de voix délibératives (1); mais le premier doit veiller à ce qu'il ne se passe rien de contraire aux loix. Il est en conséquence chargé de rappeler à l'assemblée les loix particulières qui se rapportent à l'objet de la délibération, lorsqu'il le juge nécessaire. Aucune sentence n'est valide, et ne peut être exécutée, sans sa signature. Si le procureur, par exemple dans le sénat, apperçoit quelques raisons contraires, il les expose au département; si ses représentations sont inutiles, il les transmet au procureur-général, qui peut, s'il le juge à propos, les déférer au sénat assemblé.

Il y a dans tous les colléges un grand nombre d'officiers attachés à la chancellerie, tels que les secrétaires, les archivistes, les chancellaristes, les écrivains, &c. Il s'y fait une

---

(1) Dans les cours inférieures, où de nouveaux juges sont choisis tous les trois ans, c'est le secrétaire qui doit représenter aux membres de la cour les loix qui peuvent les guider pour la décision des cas qui leur sont soumis. Cette fonction, jointe à une longue expérience, &c. peut quelquefois lui donner un certain degré d'influence, même dans les cours supérieures.

quantité prodigieuse d'écritures (1). Chaque collége supérieur a son bureau d'imprimerie, ses médecins et chirurgiens.

On reconnoît généralement que Pierre-le-Grand a beaucoup fait; mais il ne lui étoit pas possible de tout achever à-la-fois. A beaucoup d'égards ses successeurs ont effectué bien peu de choses. Il s'est peut-être introduit des abus par l'exercice d'un pouvoir illégal de la part de certains colléges, par les usurpations, ou par la négligence de quelques individus qui avoient acquis une grande autorité (2). Ces motifs ont fait sentir à Ca-

(1) Dans aucun autre pays, peut-être, de l'univers, il n'y a une telle foule de commis dans les bureaux, même de cours inférieures, ni autant d'écritures qu'en Russie. — On prétend qu'il n'y avoit pas autrefois une régularité suffisante dans les chancelleries respectives. — Dans des occasions urgentes, après avoir fait une stricte recherche pour des papiers, des plans, des arpentages, et mille autres objets dont on avoit besoin, on ne pouvoit les trouver dans les places où ils auroient dû être.

(2) Il en arriva un exemple par rapport à la ville d'Irkoustk, qui excita beaucoup d'attention, sous le règne de l'impératrice Elisabeth. On sacrifia, dans

therine II, la nécessité d'un grand nombre de changemens, et d'adopter de nouveaux réglemens. — Par l'institution et l'administration des nouveaux gouvernemens, plusieurs colléges sont devenus moins nécessaires, et d'autres tout-à-fait superflus. Les uns ont en conséquence entièrement cessé leurs fonctions, d'autres ne sont employés que pour les causes d'une longue discussion; il en est beaucoup dont le public ignore l'abolition ou la conservation, ou s'ils ont subi quelques réformes : on ne peut donc en rendre compte actuellement (1). En général on ne doit pas s'attendre à trouver ici un état circonstancié de chaque collége, de

---

cette occasion, un très-digne et très-honnête gouverneur.

(1) Il n'est donc pas étonnant que *Busching* parle d'une manière douteuse de différens colléges, sans déterminer s'ils sont abolis ou s'ils existent encore. — J'en cite également plusieurs qui existoient autrefois, et qui sont abolis maintenant; mais j'ai des doutes sur plusieurs, parce qu'il m'a été impossible d'obtenir des éclaircissemens positifs. On ne m'accusera donc pas de négligence, si chaque collége n'est pas exactement mis dans la place qu'il devoit occuper ici, ou si quelque bureau a été totalement omis.

ses membres, des objets qui sont de son ressort, &c.; mais on en trouvera, dans les sections suivantes, la description abrégée, telle que l'admet la nature de cet ouvrage.

SECTION II.

Le Conseil et le Cabinet.

Dans la façon ordinaire de s'exprimer, ni l'un ni l'autre ne sont comptés parmi les colléges impériaux. Cependant, à beaucoup d'égards, ils peuvent être considérés comme tels. Tous les deux se rassembloient dans le palais, dépendoient de l'impératrice, agissoient sous ses yeux, recevoient immédiatement ses ordres, et étoient, en quelque sorte, les lieux où tout étoit originairement soumis à sa décision, et d'où émanoient ses décrets.

Aucun des deux n'étoit connu sous le règne de Pierre-le-Grand. Tous les ordres étoient alors publiés par le sénat, comme collége suprême de l'Empire, où ce prince assistoit fréquemment, et présidoit en personne. Les impératrices Catherine Ire et Anne changèrent cet usage ; elles créèrent un cabinet, composé, sous leur présidence, des deux chanceliers et de plusieurs ministres. Les ordres impériaux étoient envoyés de là au sénat (1), ce qui étoit encore une forma-

(1) Le sénat perdit de ses droits à ce nouvel arran-

lité nécessaire. L'impératrice Elisabeth, toujours très-attentive à conserver tous les réglemens faits par son père, supprima le cabinet; et, par le manifeste du 12 décembre 1741, rendit au sénat toute la prépondérance qu'il avoit eue sous le règne de Pierre 1er.

Catherine II, à son avénement au trône, crut avoir de puissantes raisons pour donner au sénat une forme toute différente; elle jugea aussi qu'il étoit avantageux au gouvernement de créer un conseil et un cabinet.

Le *conseil* fut appelé, suivant l'expression russe, le conseil de sa majesté impériale. Il étoit composé des principaux officiers et des personnages les plus marquans de l'Empire, nommément de feld-maréchaux-généraux, de généraux en chef, de sénateurs et de conseillers privés actuels; ils sont à présent au nombre de quatorze; le quinzième remplit la charge de directeur de la chancellerie, et a sous lui un secrétaire. Le vice-chancelier de l'Empire est membre

---

gement, puisqu'il n'avoit plus de part à la promulgation des décrets; il n'étoit plus, par conséquent, le véritable conseil privé du monarque.

de ce conseil. La place de grand-chancelier est souvent vacante; elle l'est à cette époque.

Le *cabinet*, auquel appartient le soin des affaires ou intérêts privés du souverain, ainsi que la réception des pétitions, est généralement composé de dix personnes, savoir, l'intendant de la maison, des conseillers privés, des majors généraux et des conseillers d'Etat, avec différens officiers et les chancelleries subordonnées. Il examine aussi les dépêches, arrête les comptes, &c., prend connoissance du produit des mines d'argent, &c. — Quiconque n'est pas satisfait d'une décision du sénat, peut en appeler au cabinet, en lui présentant une pétition; il tient, à cet égard, la place d'un tribunal suprême, dans lequel le souverain décide en personne.

Dans les cas extraordinaires il arrive quelquefois qu'on nomme une haute cour de justice, qui n'est point subordonnée au sénat, mais seulement et immédiatement au souverain. Les présidens sont ordinairement choisis parmi les membres des colléges impériaux, ou parmi ceux qui occupent des places éminentes, et même parmi les mem-

bres du synode (1). Lorsque le crime présumé est d'une nature capitale (2), l'examen se fait d'abord par des personnes nommées à cet effet, et le procès-verbal est remis aux commissaires pour diriger leur jugement. Nous avons vu quelquefois nommer une commission pour rédiger les plans de quelques institutions importantes projetées, telles que celle convoquée, il y a quelques années, par l'impératrice, pour prendre en considération l'état des mines. Dans les occasions de ce genre, et dans plusieurs autres, la nomination d'une commission paroît être très-nécessaire (3).

(1) Mais en leur qualité de clercs, ils ne peuvent jamais signer une sentence de mort.

(2) Tels étoient, par exemple, ceux de Mirovitch et de Pougatschef.

(3) Le vice-chancelier, comte *Panin*, témoigna fréquemment son dégoût pour toutes les espèces de commissions. Il croyoit plus conforme aux loix, que chaque cause fût portée devant sa cour naturelle. Mais ce moyen ne peut avoir lieu dans tous les cas : nous citerons pour preuve, les mines, où s'étoient glissés beaucoup de désordres et d'abus, auxquels le collége des mines ne pouvoit remédier. — Dans des matières même beaucoup moins importantes, des commissions et des

SECTION III.

Les deux suprêmes Colléges impériaux.

Dans l'acception commune, il n'y en a qu'un ; savoir, le sénat dirigeant, qui adresse ses ordres à tous les autres colléges ou conseils, mais n'en reçoit de personne, excepté du souverain. Il jouit, en réalité, d'une grande autorité et d'une haute considération. Cependant, à quelques égards, le synode devroit être considéré comme allant de pair avec le sénat, puisqu'il n'est subordonné à aucun autre collége, et ne reçoit également d'ordres que du souverain seul. L'un et l'autre exigent une description plus précise.

Le *sénat dirigeant* fut créé par Pierre Ier, qui l'éleva au rang de cour suprême ou premier collége de l'Empire (1). Par un

cours d'enquêtes sont nommées *ad hoc* dans tous les pays. Mais en Russie, il arrive souvent des cas où deux ou trois cours différentes doivent décider en commun ; elles remplissent alors le rôle d'une commission.

(1) Le jour précis de son institution, tel que nous le trouvons dans l'histoire de la vie de Schérémétof,

oukaz du 15 décembre 1763 (publié par le sénat sous la date du 12 janvier 1764), l'impératrice lui donna une forme entièrement nouvelle. Elle régla qu'il seroit désormais composé de six départemens, ayant chacun sa partie distincte, mais sans aucune prééminence entr'eux : quatre de ces départemens sont établis à Pétersbourg, et les deux autres à Moskou. Chacun d'eux publie ses ordres, et les adresse aux cours inférieures (1). La nomination et le nombre des membres dépend uniquement du mo-

---

fut le 25 février 1711 ; en conséquence, dans le calendrier de l'académie des sciences pour l'année 1790, il est dit exister depuis 79 ans. Notre compatriote, le capitaine *Perry*, qui étoit alors sur les lieux, nous dit, au contraire, qu'il fut institué à Moskou en 1709, et transféré à Pétersbourg en 1712, et qu'il fut d'abord composé de neuf Boyars. — En effet, il paroît avoir remplacé les anciens Boyars.

(1) Comme chacun de ces six départemens rend des décrets dans la partie qui le concerne (qui sont uniformément appelés oukazs du sénat), il est impossible à un individu, dans le sein même de la résidence, de connoître toutes les nouvelles loix et ordonnances, dont un petit nombre seulement sont publiées par la voie de l'impression.

narque. En 1786, le premier département étoit composé de neuf membres, et le second de six; en 1789, le premier en avoit quinze, et le second neuf. Comme il n'y a jamais de président ni de vice-président en titre, les membres siégent suivant leur rang et leur ancienneté. Ce sont toujours des hommes d'un rang élevé, des généraux distingués, des conseillers privés, des princes, des comtes, &c. Suivant un oukaz de Pierre Ier, si le monarque n'en a point nommé d'autres, les gouverneurs, principalement, doivent avoir séance dans le sénat, comme étant déjà versés dans les affaires d'Etat. Cet oukaz est encore suivi quelquefois; et il y a peu d'années qu'un gouverneur obtint une place de sénateur (1). Par différens édits, chaque gouverneur-général est, en vertu de sa charge, membre du sénat: il est, au moins, regardé comme un membre extraordinaire; car, lorsqu'il est dans la résidence, il peut siéger dans le sénat, et y donner sa voix.

Ce collége impérial suprême, que l'impératrice, dans ses *Instructions à la commis-*

(1) Le mot *Senator* est adopté dans la langue russe.

sion législative, sect. XXVI, appelle le *sanctuaire des loix*, peut donner des ordres à tous les autres colléges impériaux, et recevoir leurs rapports (le synode forme seul une exception; cependant le sénat peut, en certains cas, lui faire une espèce de réquisition): il publie les loix et les édits qu'il reçoit du monarque, et veille à leur exécution; décide sur les questions qui lui sont adressées dans les cas douteux par les cours ou les gouverneurs: il nomme à beaucoup d'emplois importans dans les vice-royautés; élève, au nom de l'empereur, à des rangs plus élevés, les officiers de mérite dans le département civil (1); c'est enfin le tribunal en dernier ressort; car personne ne peut appeler de ses décrets (2), ni s'en plaindre. Quiconque est mécontent de sa sentence,

(1) On accorde aujourd'hui beaucoup plus de titres qu'autrefois; mais il n'y est attaché aucun appointement, ni aucun service effectif: par exemple, ceux de secrétaire du collége, conseiller titulaire ou actuel, assesseurs du collége, &c.

(2) L'impératrice dit en conséquence dans ses *Instructions*, &c. sect. XCIX, qu'on doit toujours rendre difficile l'appel au souverain.

n'a plus d'autre ressource que de présenter sa pétition au cabinet (1), comme nous l'avons déjà observé.

Un personnage très-important, on peut même dire le plus important du sénat, est le procureur-général, qui peut s'opposer aux résolutions prises par chacun des départemens, empêcher leur exécution, et convoquer l'assemblée-générale de tout le sénat pour prononcer à cet égard; il est, en outre, chargé d'un grand nombre d'affaires importantes.

Les archives de l'Empire sont conservées dans le sénat; et différens bureaux et chan-

(1) L'impératrice alors (mais pas toujours, car cela dépendoit d'elle) avoit coutume de renvoyer par-devant le sénat assemblé le cas qui avoit été jugé par un département. Si l'assemblée prononçoit une sentence unanime, il ne restoit alors à la partie perdante aucun espoir de commutation de la part du souverain. Mais, si seulement un sénateur différoit d'opinion, il y avoit encore un rayon d'espérance. Il y a eu quelques exemples où des pétitions ont été adressées au cabinet contre une sentence du sénat (*plenum*). L'impératrice, à ma connoissance, n'a changé qu'une fois un décret du sénat, afin de témoigner une faveur à toutes les personnes intéressées.

celleries lui appartiennent ou en dépendent. Par exemple, le bureau du trésorier impérial, aujourd'hui le conseil des finances impériales, qui a quatre départemens, avec des comptoirs particuliers (1) pour les payemens et les excédans (ou, comme on dit en Russie, les sommes restantes en sus); le bureau d'estimation de l'intérieur et des frontières, ayant comptoir et chancellerie, créé par l'impératrice; le bureau du maître général des requêtes, celui du maître hérault, &c. Mais les *rosriad-archives*, contenant les preuves de noblesse de toutes les familles nobles, ont été gardées jusqu'ici dans les deux départemens de Moskou.

Le *synode dirigeant*, le tribunal spirituel suprême de l'église grecque en Russie. Ce grand collége étoit composé, en 1789, d'un métropolitain, d'un archevêque, d'un évêque, d'un *protopope* (le confesseur impérial), d'un archimandrite, d'un protopope (séculier), d'un premier procureur, d'un

(1) Tel est aujourd'hui le comptoir d'Etat, qui est une division de ce qu'on appelle le *Kaznatschetsvo*, pour payer les sommes nécessaires aux différens départemens de Pétersbourg, &c.

secrétaire en chef, d'un *exécuteur*, trois secrétaires, un protocoliste, et d'un chirurgien-major; les membres absens étoient un métropolitain, deux archevêques, un évêque. Le comptoir du synode à Moskou, étoit composé, à cette époque, d'un métropolitain, d'un archiprêtre du clergé séculier, d'un procureur et d'un secrétaire. Un métropolitain, un archevêque, un conseiller privé et un secrétaire, ont séance dans la commission spirituelle (1). — Tous les prélats, les consistoires, les ecclésiastiques, églises, livres de religion, &c. sont sous l'autorité du synode.

---

(1) En outre, chaque éparchie a son propre consistoire, composé d'un archimandrite, un ou deux prieurs (*Igoumens*), et de quelques membres du clergé séculior.

SECTION IV.

Les Colléges impériaux, et plusieurs Chancelleries, &c.

Ils sont égaux, en quelque sorte, et correspondent entr'eux. Ils ont tous été institués postérieurement au sénat. Le plus ancien date de 1718, ou environ. Relativement aux précédens, ils peuvent être regardés comme des colléges de la seconde classe. Ils sont distingués de toutes les cours, même des cours supérieures des vice-royautés, en ce que leur ressort ne se borne pas à un seul gouvernement; et en outre ils ne s'adressent pas d'abord au sénat, mais directement au souverain.

I. Le *collége des affaires étrangères*, qui a la direction des objets ministériels, paye les appointemens des ministres auprès des cours étrangères, les pensions et les dépenses des agens envoyés dans l'étranger, délivre les passe-ports, &c. Il est placé le premier dans toutes les listes publiques. Il est composé du vice-chancelier et d'autres personnages éminens, aujourd'hui l'intendant

de la maison, deux conseillers d'Etat actuels et plusieurs conseillers d'Etat et conseillers de la chancellerie. Le secrétariat est composé de quatorze personnes, de vingt-six traducteurs, et de plusieurs autres officiers de chancellerie. Les ministres dans l'étranger étoient classés sur les listes dans l'ordre suivant en 1786: Varsovie, Vienne, Paris, Madrid, Lisbonne, Naples, Dresde, la Haye, Turin, Londres, Ratisbonne, Francfort sur le Mein, Berlin, Copenhague, Stockholm, Hambourg, Eutin, Mittau, Venise, Constantinople, Florence, Munich, Dantzick. — On entretenoit aussi en 1789, des agens ou des commissaires (1) à Gênes, Malte, et aussi en Perse.

On peut ajouter ici, d'après les mêmes listes, ceux qui sont employés, en faveur du commerce, ou du moins sous ce titre, dans les pays étrangers, savoir: les consuls généraux à Hambourg, Stockholm, Londres, Lisbonne, en Sicile, à Smyrne, dans

(1) Je ne prétends pas traduire positivement ici la signification propre du mot russe *Poverennouié ;* agent ne le rend pas exactement, car ce terme est déjà naturalisé dans la langue russe.

l'Archipel, en Moldavie, à Corfou, Ostende, Salonique, Livourne, Gibraltar, Alexandrie, en Albanie, à Séide et les autres places de Syrie, en Morée, à Raguse, Bordeaux et Venise. — Les consuls, vice-consuls et agens : à Sinope, Elseneur, Trieste, Cadix, Otrante, Marseille, Rome, Civita-Vecchia, Amsterdam, Libau, Leipsick, Kœnigsberg, Lubeck, Kiel, Dantzick, Angsberg, Céphalonie, Nice, Villa-Franca, Zante, en Dalmatie, à Ancône, en Perse, au port d'Entsili, dans les îles de Candie, Chypre, Rhodes, Chio, Samos, à Varna, Porto-Ferraio, Négrepont, Santorini, Bairut, Damas, Vindau, aux Dardanelles, en Moldavie et à Dunkerque.

Les ministres, agens et résidens étrangers auprès de la cour de Russie, sont dans l'ordre alphabétique suivant (c'est-à-dire, suivant l'alphabet russe) : ceux d'Autriche, Grande-Bretagne, Venise, Hollande, Danemarck, Espagne, Kartalinie, Naples, Pologne, Portugal, Prusse, Saxe, Sardaigne, Toscane, France et Suède. Les villes de Lubeck, Hambourg, Brémen et Dantzick, y ont un agent général.

II. Le *collége de guerre.* Il est composé

de membres permanens et de membres amovibles. Les premiers sont le président (1), qui est toujours feld-maréchal-général (2), mais cette place est quelquefois restée vacante ; le vice-président, poste occupé par un général en chef ; un lieutenant-général et un ou plusieurs majors-généraux. Les membres amovibles sont également des officiers-généraux, choisis, à époques fixes, parmi les divisions. La chancellerie, &c. du collége est composée du premier secrétaire, avec rang de colonel dans l'armée, d'un contrôleur-général, d'un procureur, d'un auditeur-général, un premier auditeur, un exécuteur, plusieurs secrétaires, &c. — Ce collége ne remplit pas entièrement les fonctions d'un ministre de la guerre ; il ne doit même pas se mêler des plans d'opérations, qui appartiennent uniquement au conseil. Cependant les affaires dont il s'occupe sont importantes et étendues ; elles ont rapport aux réglemens des divisions, des camps,

(1) Le prince Potemkin remplissoit ce poste.

(2) Il ne manque pas d'exemples qu'un général en chef soit devenu feld-maréchal-général, simplement parce qu'il obtenoit la charge de président.

des campemens et des quartiers généraux ; aux promotions (1), démissions, et pensions ; à la nomination ou déposition des généraux et autres officiers ; aux ordres pour le payement des sommes dues, et à beaucoup d'autres objets. Il a sous lui le bureau des comptes, qui délivre l'argent et les munitions aux divisions et aux régimens ; le bureau général des vivres, celui de l'habillement de l'armée, la caisse militaire, les manufactures d'armes. Le quartier-maître-général, duquel dépend le génie et l'artillerie, ressortit, à quelques égards, du collége de guerre. — Le corps des cadets n'est pas sous la direction du collége de guerre ; il a un bureau particulier à Moskou.

III. Le *collége de l'amirauté* a son président (2), qui est grand-amiral, un vice-

(1) Le collége de guerre nomme jusqu'au rang de lieutenant-colonel ; mais il ne signe que les brevets des officiers subalternes. Les brevets d'officiers supérieurs doivent être confirmés et signés par le souverain. Tous les généraux et colonels étoient nommés par l'impératrice. — La même chose a lieu pour les dépositions et les démissions.

(2) Le grand-duc *Paul Pétrovitch* remplissoit cette charge.

président, et pour membres des amiraux et des vice-amiraux ; dans la chancellerie, un procureur, un premier secrétaire, un lieutenant-général-auditeur, un exécuteur, &c. — Les chantiers, le commissariat général de guerre, les magasins, &c. sont sous sa direction. Il a aussi des comptoirs (1) subordonnés, établis en différens lieux, tels qu'à Arkhangel, Kronstadt, Kazan, Astrakhan, &c. — On a déjà vu que la flotte de l'Euxin n'est point sous son autorité. Il dirige la construction et les stations des vaisseaux, a l'inspection des forêts qui sont situées près des rivières navigables, fait les promotions, accorde les gratifications, reçoit les démissions, &c.; mais, ainsi que le collége de guerre, il ne décide pas les plans d'opérations.

IV. Le *collége de justice*, ou, suivant l'expression commune, le justice-collége. Les matières de loi de la Livonie, de l'Esthonie et de Finlande, sont encore nommément sous sa jurisdiction; mais, depuis l'érection des vice-royautés de Riga, Réval

(1) *Kontora* est le mot russe adopté dans tous ces endroits, du terme français *comptoir*.

et Vibourg, les procès de ces duchés ne lui sont plus soumis. Ses fonctions se sont bornées depuis cette époque à terminer les causes de long cours, qui sont presque toutes décidées maintenant. Il prend seulement connoissance aujourd'hui des affaires matrimoniales et consistoriales des membres des communions protestantes de l'Ingrie ou gouvernement de Saint-Pétersbourg, et de Russie (car, par un *immenoï* oukaz, les catholiques romains sont, depuis quelques années, exempts de sa jurisdiction, et soumis à celle du consistoire archiépiscopal de Mohilof). Il n'est donc plus aujourd'hui qu'un consistoire protestant.

V. Le *collége du commerce* est également établi à Saint-Pétersbourg; il a un président, plusieurs membres, son procureur, son exécuteur, quelques secrétaires, &c.

VI. Le *collége de médecine* a un directeur en chef, un président, et plusieurs membres, parmi lesquels sont un docteur-général, différens docteurs et chirurgiens-majors. Il a la surintendance de tout ce qui appartient au département de la médecine. Il pourvoit l'armée et la marine de médecins et de chirurgiens, &c. Personne ne peut

pratiquer l'art de la médecine dans l'Empire, sans avoir préalablement subi un examen par-devant lui. Le titre de docteur, obtenu dans l'étranger, ni aucune autre attestation quelconque, ne peuvent exempter de cet examen. Le collége confère aussi le titre de docteur aux médecins et aux chirurgiens (droit qui n'est exercé ailleurs que par les seules universités); il élève les chirurgiens qui ont exercé pendant un certain temps, au rang de chirurgiens-majors, quoiqu'ils ne soient pas employés dans l'armée, mais seulement dans une ville de province. Il a la surveillance des établissemens qui ont rapport à la santé, règle les comptes des apothicaireries, &c. et détermine les remèdes particuliers qui peuvent être vendus dans l'Empire.

Outre ces colléges, il existe beaucoup d'autres chancelleries ou commissions permanentes et départemens, qui tous ont leurs affaires particulières. De ce nombre sont : la chancellerie du grand-veneur, qui a aussi un département à Moskou; la cour du bureau des comptes, où préside le grand-maréchal de la cour; le kontora des écuries, le kontora des bâtimens et des jardins; la

banque des assignations ; la banque impériale ; la commission du commerce, qui, en 1789, étoit composée de six membres, tous personnages d'un rang considérable, et d'un directeur de la chancellerie, deux secrétaires, un exécuteur, &c. ; le département de la monnoie ; le département des révisions, qui, par un oukaz du sénat de l'année 1789, est chargé de reviser les comptes de l'Empire ; la commission pour rédiger le plan d'un nouveau code de loix ; la commission académique, établie depuis peu, qui a la surintendance de toutes les écoles et universités de l'Empire (excepté seulement celles qui ont des priviléges spéciaux), fournit et examine tous les livres d'école nécessaires, a sous elle un directoire académique, et reçoit les comptes de toutes les écoles ; le département du collége des finances, &c. En général, toutes les institutions importantes, presque chacun des grands édifices, les maisons d'éducation, les hôpitaux, &c. ont leurs bureaux particuliers.

Il a été aboli, sous le dernier règne, beaucoup de colléges et de kontoras. Les uns furent d'abord réformés par un oukaz du 15 décembre 1763, à l'époque du change-

ment total de la forme du sénat. D'autres ont cessé d'exister lors de l'institution des vice-royautés dans les provinces. De ce nombre étoient : 1°. le collége russe de justice, et en même temps tout le comptoir de justice, et le *soudnii-prikaz* (ce dernier décidoit autrefois des pétitions et des demandes sur des matières de foible importance), ayant leurs chancelleries à Moskou et à Saint-Pétersbourg. 2°. Le collége des finances à Moskou, et le comptoir russe des finances à Pétersbourg, dont les affaires sont maintenant expédiées par les chambres de finances des différens gouvernemens. 3°. La magistrature supérieure ; après avoir terminé ses affaires, elle fut dissoute le 9 avril 1788. 4°. La chancellerie tutélaire, qui étoit chargée de toutes les affaires relatives aux colonies. 5°. Le collége des mines, dont les affaires sont aujourd'hui gérées par les chambres de finances des gouvernemens respectifs ; le bureau des mines de la Sibérie, établi à Ekatérinbourg par Pierre Ier, pour surveiller toutes les mines de l'Oural, et jusqu'alors indépendant, lui fut soumis en 1781. Il n'en existe plus aujourd'hui que l'école des mines à Saint-Pétersbourg. 6°. Le

collége de l'économie, institué le 26 février 1764, pour avoir la surintendance de toutes les propriétés territoriales qui furent enlevées alors aux églises, et qu'on appelle domaines spirituels (épiscopaux, monastiques et ecclésiastiques), et pour administrer leurs revenus. Les paysans dépendans de ces domaines sont aujourd'hui sous le contrôle des directeurs de l'économie dans les différentes chambres de finances. — Les colléges et comptoirs suivans paroissent être déjà abolis, ou du moins sont maintenant superflus. 1°. Le collége féodal, qui prononçoit sur les successions en litige et les procès concernant les propriétés territoriales; il consistoit en quatre départemens. 2°. Le collége de révision, qui étoit une espèce de contrôle pour les autres colléges, et qui, ainsi que le précédent, siégeoit à Moskou. 3°. Le comptoir des finances pour la Livonie, l'Esthonie et la Finlande, et dont les affaires ont été transmises aux cours de finances des gouvernemens. 4°. Le collége des manufactures étoit établi à Moskou, et il avoit un comptoir à Saint-Pétersbourg. 5°. Le collége des confiscations, qui dirigeoit la vente de tous les domaines confis-

qués, et percevoit les amendes imposées par les autres colléges. 6°. Le comptoir général pour le sel, dont les attributions ont probablement été réparties entre les différentes cours de finances.

SECTION V.

Un coup-d'œil sur les Loix.

Des personnes, qui regardent la forme du gouvernement russe comme despotique, ont avancé avec trop de précipitation, que tout est arbitrairement décidé en Russie plutôt que légalement jugé (1). Ils ont fondé leur opinion sur la publication successive d'oukazs, qui, rendus pour des cas particuliers, diffèrent fréquemment les uns des autres, et sont même souvent contradictoires. C'est une grande erreur de croire qu'il n'existe point de loix fixes, et encore moins de collections de loix (2). Car, sans parler

(1) Autrefois, lorsqu'il n'existoit pas de tribunaux réguliers, il pouvoit arriver que des gouverneurs, tout-puissans dans les provinces, ou peut-être un Voïévode, prononçassent arbitrairement en beaucoup de cas. Mais ces injustices ne peuvent plus avoir lieu.

(2) Les loix se perfectionnent continuellement; mais il en existe beaucoup, tant anciennes que modernes : en conséquence, il est souvent dit, dans les oukazs et dans les ordonnances, que les réglemens qu'elles contiennent sont conformes aux loix de l'Empire, ou aux loix en général.

de certaines provinces, telles que celles de la Petite-Russie et des bords de la Baltique, qui ont toujours conservé leurs anciennes loix, et qui en ont encore la libre jouissance, des codes, ou recueils de loix, existent depuis long-temps, et sont en usage dans la Grande-Russie. Un de ces codes, *Rouskaia Pravda*, la Vérité Russe, fut rédigé dans le onzième siècle par Iaroslaf-le-Grand. Le tzar Ivan Vassiliévitch II publia un code national, *Soudebnik*, conforme à la manière de penser de son temps. Le tzar Alexis Mikhaïlovitch publia l'*Oulojénié* (1), comme devant faire la nouvelle loi de l'Etat, en prenant, à quelques égards, les anciennes loix pour base (2). On doit à Pierre-le-

(1) Il forme un volume *in*-4°. d'environ un pouce d'épaisseur.

(2) Il réfère aux loix nationales du tzar Ivan Vassiliévitch II, comme existantes alors, mais trop grossièrement ébauchées pour ce temps-là. En conséquence, le tzar rassembla ses Boyars, le patriarche, les métropolitains, les archevêques, les évêques, et autres personnages de marque, pour les prendre en considération avec lui : ils acceptèrent unanimement l'*Oulajénié*, comme loi de l'Empire ; et le tzar ordonna qu'il seroit désormais pratiqué comme étant la loi décisive.

Grand un beaucoup plus grand nombre de loix. Outre beaucoup d'oukazs particuliers, et ceux qui furent ensuite recueillis, qui ont tous force de loix, il existe de lui plusieurs collections, telles que le réglement général, les priviléges accordés aux propriétaires des mines, auxquels l'impératrice Anne annexa dans la suite un réglement des mines; le réglement spirituel, qui est une amplification de celui commencé par le tzar Ivan Vassiliévitch II, et continué par Alexis Mikhaïlovitch ; les ordonnances militaires, &c. Mais jamais aucun des souverains ne s'occupa de la législation autant que Catherine II, qui y dévoua son attention dès le commencement de son règne, et qui a publié un grand nombre d'oukazs et d'ordonnances séparés, et des collections entières : parmi ces dernières, on peut classer les ordonnances pour l'administration des gouvernemens, l'instruction, la charte accordée à la noblesse, les réglemens de police, du commerce, &c.

Elle employa tous les moyens qui étoient en son pouvoir pour faire régner par-tout les loix et l'équité. Il fut nommé des juges à portée de chaque endroit; leurs devoirs

furent clairement définis (1), et ils devinrent responsables de toute négligence. Chaque rang et chaque emploi connut ses priviléges et les bornes qui lui étoient assignées. Dès qu'on s'appercevoit de quelques défauts, on employoit des moyens pour y remédier suivant les besoins de l'Empire et des temps, et pour perfectionner et compléter le systême de législation.

Quels que puissent avoir été jusqu'ici les irrégularités et les abus, ils ont certainement été beaucoup moins fréquens sous le dernier règne; et non-seulement les ordres de l'impératrice étoient très-stricts contre toutes les espèces de corruption, de fraudes et d'oppressions (2); mais en déterminant la paye de ses officiers et en définissant leurs devoirs, ainsi que par l'emploi d'autres moyens efficaces, elle a coupé la racine de

---

(1) Si les ordonnances qui ont été publiées à cet effet étoient fidèlement suivies, il n'y auroit certainement aucun fondement de plainte contre l'administration du gouvernement.

(2) Il suffit de citer l'oukaz du 15 décembre 1763, où l'impératrice détaille elle-même les oppressions, &c. qui y donnèrent lieu.

ces maux déplorables, et travailloit avec ardeur à les détruire entièrement. Il nous paroît moralement impossible qu'il puisse se reproduire aujourd'hui des actes d'injustice et de cruauté semblables à ceux qui ont déshonoré les règnes de plusieurs de ses prédécesseurs, et particulièrement celui de l'impératrice Elisabeth.

Observations sur l'état politique des Sujets de l'Empire de Russie.

Lorsque l'on traite de la statistique d'une nation, et de la nature de son gouvernement, on doit naturellement observer l'état politique des sujets ; on peut, en quelque sorte, le considérer comme un baromètre politique. Il forme un objet important d'intérêt public, soit que nous considérions le souverain en particulier, l'Empire en général, ou les individus dont il est composé : parce qu'il est d'une importance infinie pour le monarque que les sujets soient dans un état d'aisance et de prospérité, non-seulement par un sentiment de générosité et d'humanité, mais encore parce que son bonheur propre et sa satisfaction

en dépendent. D'ailleurs il détermine fréquemment le sort heureux ou malheureux des peuples, et fixe le degré de leur amour pour la patrie, source importante d'une foule de vertus sociales.

On ne doit pas s'attendre que nous présenterons ici la condition des sujets sous tous les différens points de vue dont elle est susceptible, ou que nous donnerons une description exacte de chaque peuple et de chaque classe en particulier. Nous ne pourrions le faire sans des répétitions ennuyeuses et des longueurs inutiles, et nous aurions même encore à vaincre des difficultés presque insurmontables. Il sera suffisant de nous arrêter à deux objets, les charges publiques et les jouissances individuelles. On ne peut rien attendre de plus de la forme de gouvernement la plus avantageuse et la plus propice, que de répartir sagement les premières, et de favoriser les dernières par les moyens les plus efficaces. L'un et l'autre de ces objets nous fourniront des explications et des exemples, qui serviront de preuves, et jetteront une grande lumière sur ce que nous avons avancé dans les sections précédentes. Nous en avons déjà cité des exemples, lors-

que l'occasion s'en est présentée; mais l'importance du sujet demande, ou du moins justifie notre entreprise, de donner une explication plus précise; nous y sommes d'autant plus portés, que les étrangers sont assez généralement disposés à se former une idée fausse de l'état politique des sujets en Russie. On ne doit pas en être étonné, puisque les voyageurs, tant anciens que modernes, dont beaucoup n'ont passé que quelques semaines en Russie, et ne connoissoient, de cet Empire, que la résidence, ont répandu tant de fausses notions à cet égard.

Nous prions ceux qui jugeroient que ces remarques, au lieu de faire une section distincte, auroient été plus convenablement placées parmi les particularités que nous venons de traiter, de vouloir bien les considérer sous les deux titres suivans, comme un supplément aux sections précédentes.

I. *Impôts publics et charges des sujets.*

Après en avoir déjà désigné et expliqué la plus grande partie, il suffira maintenant d'en faire une application plus précise à quelques rangs particuliers, en y ajoutant

quelques commentaires propres à répandre de la clarté.

Certains impôts publics dépendent entièrement des circonstances; le papier timbré, par exemple, et les *poschlini*, tant en matières de loix que pour la vente des propriétés territoriales. Nous n'aurons aucun égard à ceux-là, parce que la grande multitude, ou le bas peuple n'y est pas intéressé, les paysans ne possédant point de propriétés immobiliaires. Lorsqu'ils ont occasion de faire une pétition, de former une plainte, ou de s'adresser à une cour de justice, ils peuvent le faire de vive voix, et sans avoir besoin de papier timbré ni de payer de poschlina (1). — Les taxes qui portent sur les contrats ou sur les rentes, ne peuvent pas davantage être comptées parmi les charges

(1) Il est rarement nécessaire ailleurs que dans les procédures juridiques. Dans les promesses ou obligations particulières, &c. il dépend entièrement de l'option des parties intéressées de s'en servir ou non. Si elles ne veulent pas en employer, alors on y ajoute seulement une feuille de papier timbré, lorsqu'on est dans le cas de produire l'écrit devant une cour de justice. Cette taxe n'est donc pas aussi onéreuse ici que dans les pays où on ne peut donner le plus léger reçu que sur du papier marqué.

publiques. Les paysans de la couronne, et les paysans de l'agriculture, ne possèdent point de propriétés territoriales ; pour la jouissance des terres qui leur sont distribuées, les uns payent l'obrok, d'autres font des corvées, ou fournissent une certaine quantité de productions en nature. Ces différentes compensations peuvent être considérées comme la rente que le paysan, soit qu'il appartienne à un noble ou à un autre particulier, est obligé de payer au propriétaire du terrein qu'il occupe. Il n'a donc pas besoin d'employer un capital pour obtenir une pièce de terre, comme dans les pays où le paysan ne peut s'en procurer qu'à prix d'argent. Il en est à-peu-près de même lorsqu'il établit des ruches à miel dans une forêt appartenante à la couronne, sous condition de lui payer un certain impôt annuel, &c.

Nous devons maintenant fixer notre attention sur les taxes et les charges qui sont permanentes, générales, et proportionnées, suivant les différens rangs et conditions. On doit observer, généralement, que leur produit total ne peut être déterminé (1), même

(1) Dans quelques pays du continent, les sujets

à raison de tant pour cent, excepté à l'égard des marchands, parce que, non-seulement elles varient suivant les rangs et les provinces, et parce qu'elles diffèrent aussi beaucoup entr'elles.

Le noble qui, généralement parlant, ne paye aucune taxe pour celles de ses terres qu'il fait valoir par lui-même, ni même pour ses propriétés mobiliaires, doit naturellement être considéré dans les différentes relations où il peut se trouver. — S'il ne possède point de vassaux mâles, ses champs, ses forêts, ses mines, ses moulins, ses pêches, &c., qu'il fait valoir avec des gens libres ou à gages, sont aussi exempts de taxes que sa personne; s'il vend les arbres de sa forêt, &c., il ne paye point de droit sur la vente; mais s'il vend la forêt, ou une pièce de terre, alors l'acquéreur (ou lui-même) doit payer le poschlina (1). Il y a de ces no-

payent le vingtième denier, ou même de trente à quarante pour cent sur leurs profits dans le commerce, &c. On ne connoît rien de semblable en Russie.

(1) Pour l'éviter, au lieu de passer une vente, fréquemment, et sur-tout en Livonie, on hypothèque la terre pour un certain nombre d'années.

bles dans la Petite-Russie, en d'autres endroits, et même dans la Grande-Russie, qui ne sont pas regardés comme riches, quoique beaucoup d'entr'eux possèdent des propriétés considérables.

D'un autre côté, le noble qui a des vassaux doit fournir une quantité proportionnelle de recrues. Cette charge, ainsi que nous l'avons observé, tombe sur ses paysans; mais, comme seigneur du manoir, il perd lui-même une partie de ses vassaux; conséquemment, suivant l'expression du pays, une partie de sa propriété immobiliaire. Cette charge publique est quelquefois considérable (1), et paroît même plus onéreuse que dans les autres Etats européens: l'exemple suivant peut servir de preuve. L'Ingrie, qui étoit exempte autrefois de la fourniture des recrues, a donné annuellement, depuis la dernière guerre, un recrue sur cent têtes d'individus mâles. Comme les enfans et les vieillards, et même les pau-

---

(1) Il ne seroit avantageux pour aucun pays, que la noblesse, possédant de grandes propriétés foncières, ne contribuât en rien aux besoins de l'Etat, et fût exempte de toutes les charges publiques.

vres infirmes et décrépits sont compris dans ce nombre, qu'on calcule toujours sur le résultat du dernier dénombrement, quoique, depuis cette époque, il en soit mort ou déserté beaucoup, indépendamment de ceux qui ont été fournis pour recrues, il arrive donc quelquefois que, sur trente hommes en âge de travailler, ou sur trente ouvriers, on est obligé d'en fournir un. Si un noble n'en a point de propres au service dans son village, ou qu'il ne veuille pas s'en dessaisir, il cherche alors à en acheter de quelqu'autre noble, et paye pour chacun d'eux 300 roubles, ou même davantage. La couronne les compte sur le pied de 360 roubles par tête; on peut bien les estimer, avec justice, ce prix là, parce que leur livraison est accompagnée de plusieurs dépenses (1). Le noble qui ne fait pas valoir par lui-même son domaine, retire seulement l'obrok de ses pay-

(1) Le recrue est fourni de vêtemens, d'argent pour sa route, d'une provision de vivres, &c. On donne quelquefois un présent à ceux qui sont chargés de le recevoir (l'officier et le chirurgien qui doivent l'examiner), pour les engager à accepter celui qu'on leur présente.

sans, qui lui payent en conséquence cinq roubles par chaque tête mâle. Nous supposons son village composé de cent têtes; il lui rend donc annuellement une somme de 500 roubles, ou quelque chose de moins, à raison des recrues qu'il peut avoir déjà fournis, &c. Or, s'il achète le recrue qu'on exige de lui, ou, ce qui est la même chose, s'il le paye au prix de l'estimation générale, il donne, en ce cas, à la couronne, près des deux tiers de son revenu. — Nous tirerions, toutefois, des conclusions très-fausses, si nous ne considérions les charges de la noblesse que sous ce rapport là. Car, en premier lieu, la plupart des nobles, ayant toujours des hommes pour le service (1), prennent les recrues dans leurs villages; conséquemment, ils perdent un homme, à la vérité, mais non pas les deux tiers de leur

(1) On prend pour cet objet, comme dans les autres pays, ceux dont on ne peut rien attendre de bon, à raison de leur penchant à l'ivrognerie, au vol, &c. Beaucoup de maîtres, au lieu de faire subir à leurs domestiques les punitions qu'ils peuvent avoir méritées, les livrent comme recrues. Ils sont, au reste, bientôt remplacés par de nouvelles naissances.

revenu ; et seulement les cinq roubles que celui-ci payoit annuellement pour son obrok. S'il ne vit pas sur ses terres ou dans son village, alors il ne se tourmente pas pour la livraison des recrues ; il en laisse le soin à ses paysans, qui sont obligés de lui payer annuellement, et en commun, la somme totale de l'obrok, quitte de toutes déductions, par rapport aux recrues qu'ils fournissent pour lui. 2°. Beaucoup de nobles exigent un obrok beaucoup au-dessus de cinq roubles par tête, particulièrement lorsque leurs paysans sont riches, ou qu'ils ont trouvé le moyen d'exercer quelque métier lucratif. D'autres se réservent des portions de terre, qu'ils font labourer et cultiver par leurs paysans, à titre de corvées ou de service féodal ; leur revenu monte alors à beaucoup plus de 500 roubles pour 100 têtes de paysans. 3°. En temps de paix, on ne demande communément qu'un recrue sur 500 têtes, encore pas tous les ans, mais quelquefois à de longs intervalles (1). Le noble ne ressent

(1) Ce que nous disons ici de la fourniture des recrues se rapporte également, à quelques égards, aux paysans de la couronne, &c. autant qu'ils y sont assujettis.

alors aucun fardeau, puisqu'il n'est assujetti à aucun autre impôt, pas même en temps de guerre, &c. (1). Cette fourniture n'est donc rien en comparaison des taxes de tous les autres pays.

Nous avons déjà observé qu'en Livonie, en Esthonie et en Finlande, la noblesse ne fournit point de recrues sur ses vassaux, mais qu'elle est assujettie à différentes autres taxes et charges publiques. Ces taxes s'étendent même en Livonie sur quelques manoirs nobles, qui ont anciennement été occupés par des paysans, et sur d'autres qui portent différens noms.

II. Le clergé est aussi, personnellement, exempt de taxes. Les appointemens de ses membres sont payés en argent, et dans la campagne en blé et en terre, sans aucune retenue. — Nous avons déjà dit que les enfans des ecclésiastiques séculiers russes sont susceptibles d'être pris pour recrues lorsqu'ils en ont plusieurs; mais cet enrôlement

(1) Fréquemment les paysans remboursent au seigneur l'argent qu'il a donné pour les recrues, parce qu'autrement il force leurs enfans à marcher en tirant au sort entr'eux.

ne doit pas être considéré comme une charge, puisqu'ils deviennent successivement officiers. Beaucoup d'employés et de ministres luthériens des provinces voisines de la Baltique, dont les enfans ne sont pas requis pour le service militaire, les y mettent de leur propre mouvement, soit dans l'espoir d'un prompt avancement pour eux, ou parce qu'ils n'ont pas assez d'aisance pour leur donner l'éducation nécessaire pour en faire des lettrés.

Les pastorats livoniens et esthoniens, s'il en dépend des terres en franc-aleu ou des villages, sont également sujets aux charges publiques aussi bien que les terres des nobles : avant 1783 les pastorats esthoniens, quoique possédant même des villages en franc-aleu, étoient exempts de toutes taxes.

III. Les employés et les officiers de la couronne, &c., sont, en beaucoup d'autres pays, obligés de payer une certaine taxe annuelle sur leurs appointemens, ou du moins, dans l'occasion, une espèce de contribution de guerre (1) : on ne connoît rien

(1) Il est arrivé qu'un gouvernement appauvri

de semblable en Russie. Seulement, pour l'obtention des patentes, on prend ici, comme ailleurs, certaines rétributions.

IV. Tous les gens de lettres et savans, qui ne sont inscrits dans aucune corporation, et qui, comme médecins, gens de loi, &c., ne font aucun commerce, sont entièrement exempts de taxes. Il en est de même des artistes, &c.

V. Tous les particuliers qui vivent de l'intérêt de leurs capitaux, et ne se font inscrire dans aucune corporation, ne payent aucune taxe quelconque sur leur revenu, quelque considérable qu'il soit.

VI. Tous les habitans des villes possèdent leurs propriétés immobiliaires franches de toutes taxes, ils sont seulement obligés au logement des troupes, et, comme dans les autres pays, ils contribuent aux besoins de la ville. — Comme bourgeois, ils sont divisés en deux classes, par rapport aux taxes publiques, qui, cependant, ne sont imposées, ni sur les profits de leur commerce ou profession, ni sur leurs propriétés immo-

---

payoit en obligations les salaires, et en exigeoit la taxe en espèces.

biliaires; les uns payent tant pour cent, et les autres la capitation.

VII. Parmi les habitans libres des campagnes il y a, comme on l'a dit, une grande différence à l'égard des impositions : les uns ne payent absolument rien, mais ils font le service; d'autres sont sujets à la capitation et à l'obrok, au tribut, ou à d'autres impôts pécuniaires. Il en est de même à l'égard des recrues. — Les ouvriers à gages et les journaliers, qui, dans quelques pays, sont obligés de donner au trésor public une partie de leur salaire chèrement acheté, ne payent, en Russie, que la capitation ordinaire, s'ils sont libres; rien du tout, s'ils sont étrangers.

VIII. Les paysans vassaux payent la capitation et fournissent aux recrues. — L'obrok des paysans de la couronne, nous l'avons déjà remarqué, ne doit pas être considéré comme une taxe publique, mais comme une espèce de rente pour la jouissance des terres qu'on leur accorde, ou pour la permission de suivre le métier qui leur plaît (1).

(1) Rente n'est pas, à la vérité, le mot propre;

Il y a quelquefois des cas où une imposition paroît être onéreuse pour certains particuliers; mais elle ne l'est pas en effet, ou bien l'on n'a pu trouver de moyens convenables pour y remédier. Un exemple pourra le faire comprendre. Il est ordonné que le montant de la capitation, calculé d'après la dernière révision pour chaque village, terre, district ou maison, sera versé sans altération dans les coffres de la couronne jusqu'à la révision prochaine (1); en conséquence les naissances n'occasionnent aucune augmentation dans l'intervalle, comme aussi

---

mais je n'en connois pas de plus convenable. Car ceux même qui n'occupent point de terres sont quelquefois obligés de payer l'obrok, qu'ils sont alors obligés de gagner par toutes sortes de travaux pénibles: s'ils sont pauvres ou mendians, la commune ou le village doit payer pour eux.

(1) Chaque commune peut répartir cette somme d'une manière prudente et équitable. Ainsi, par exemple, les magistrats veillent à ce que les riches habitans contribuent davantage, et les pauvres moins. Le noble peut procéder de la même manière dans son village et dans ses domaines. Conséquemment beaucoup de bourgeois et de paysans payent une capitation plus considérable que celle imposée par la couronne.

les morts, les pertes, les désertions, &c. ne produisent aucune diminution de la somme. Cette maxime doit être observée; car, autrement, les collecteurs seroient perpétuellement obligés de changer leurs listes, leurs livres et leurs comptes. Tout le monde conviendra que cette immutabilité est nécessaire; et, comme il naît communément plus d'individus qu'il n'en meurt, elle tourne à l'avantage des sujets. Il y a cependant des cas où elle peut devenir onéreuse pour quelques particuliers. Un noble, par exemple, un lettré, ou tout autre individu, a, pour le servir, des gens libres et à gâges, qu'il fait enregistrer lors de la révision; mais, au bout d'un certain temps, s'il leur prend fantaisie de s'enrôler volontairement comme recrues, le maître doit, cependant, payer la capitation pour eux jusqu'à la prochaine révision. Le cas est le même pour les artisans, si leurs apprentis viennent à s'engager. C'est encore la même chose pour les criminels condamnés aux travaux publics. — La couronne ne peut remédier à ces inconvéniens, à moins de détruire cette immutabilité, que nous venons d'admettre comme nécessaire. Nous ne devons pas oublier, en outre, que

l'inconvénient et l'avantage marchent d'un pas égal; car si l'artiste prend un apprenti, né depuis le dénombrement, il ne paye point de capitation pour lui. Les exemples que nous venons de rapporter doivent suffire à nos lecteurs.

Plusieurs provinces ont aussi des charges publiques qui leur sont particulières, et que l'on peut regarder comme des taxes; tels sont, l'entretien des postes, la réparation des grands chemins, &c.

Quelquefois les taxes et les charges publiques changent entièrement d'aspect. Ceci n'est point arrivé depuis long-temps dans la Grande-Russie, du moins à ma connoissance, si ce n'est dans l'obrok des paysans de la couronne; mais dans la Petite-Russie, et parmi les anciens régimens slobodiens, une taxe pécuniaire, et ensuite la capitation, ont été introduites en place de l'ancien service de Kozaks. Cette dernière a pareillement été établie en Livonie, en Esthonie et en Finlande. — Autrefois l'Ingrie n'étoit point obligée de fournir les recrues, de réparer les chemins et d'entretenir les postes; mais elle fournissoit une certaine quantité de fourrages pour les gardes à cheval. Cette

dernière imposition est maintenant abolie, et la capitation de 150 kopeks sur chaque individu mâle a été introduite, avec l'obligation d'entretenir les grandes routes à leurs dépens, et dernièrement aussi la levée des recrues. Mais la proximité de la résidence leur fournit l'occasion de faire de grands profits sur leurs productions.

D'après ce court apperçu, il paroît clairement que les taxes ordinaires de l'Empire sont très-variées; que, prises sur un terme moyen, il n'est pas possible de les calculer dans une proportion de tant pour cent; qu'elles sont sujettes à plusieurs changemens, suivant les temps et les circonstances; et que la livraison même des recrues n'est pas toujours de la même nature.

Comme nous devons considérer particulièrement ici le grand corps des paysans aisés ou habitans des campagnes, il est à observer maintenant que les objets d'une nécessité réelle pour eux ne sont sujets à aucune taxe, parce que, dans toute la Russie, il n'y a point d'impôt sur les denrées (1). Le

(1) Il n'y en a ni sur la viande, ni sur le bétail, la drèche, le pain, le poisson, &c. que le propriétaire vend ou consomme.

paysan trouve tous les objets nécessaires à sa nourriture et à son habillement, dans les productions de la terre qu'il cultive, pour lesquelles il ne paye, en beaucoup d'endroits, aucune taxe quelconque, et seulement, en d'autres parties, un tribut modéré au propriétaire du domaine pour la jouissance de sa ferme. Le sel est, à la vérité, un monopole de la couronne; cependant il est à très-bon marché; d'un autre côté l'eau-de-vie est chère, mais beaucoup de gens de cette classe ne la regardent pas comme étant d'une nécessité indispensable; d'autres, comme les Kozaks, en font eux-mêmes pour leur usage; ou, lorsque les grains leur manquent, ils y suppléent par une liqueur forte, faite avec du lait, telle que celle dont se servent les nations nomades non civilisées. — Pour gagner l'argent nécessaire pour payer les taxes pécuniaires, mille moyens se présentent à tous ceux qui joignent l'économie à l'amour du travail. L'agriculture, l'éducation du bétail, les forêts, la culture du houblon, les abeilles, &c., fournissent, au paysan, outre son nécessaire, un surplus considérable dont il peut disposer; en outre, s'il n'y a pas de manufacture dans le voisi-

nage, il trouve encore quelquefois, soit par lui-même ou par son fils, les moyens de gagner quelque chose, comme pêcheur ou batelier sur les rivières, comme maçon ou charpentier, ou bien en creusant des fossés et des canaux, &c. — En général les taxes ne sont pas onéreuses; et celles qui paroissent l'être, ou qui peuvent le devenir en certains cas, nous avons vu qu'on ne peut les changer sans inconvénient. Nous allons prouver dans l'article suivant, que les sujets peuvent, s'ils le veulent, vivre d'une manière aisée et agréable, chacun suivant sa condition.

II. *Prospérité générale des sujets.*

Dans tous les pays, et parmi toutes les classes de la société, il se trouve des riches et des pauvres, dont la prospérité est, en général, calculée sur ce qu'ils possèdent ou sur ce qu'ils gagnent. Il y a des gens très-riches en Russie, tout le monde le sait. Mais il n'est pas difficile aux plus pauvres même de se procurer, en peu de temps, une certaine aisance, car les sources du gain sont ouvertes à tous les rangs; pour la no-

blesse, le militaire et les emplois civils; pour les bourgeois, un commerce étendu, les manufactures, le service et les emplois de tout genre, &c.; pour les habitans des campagnes, une prodigieuse variété de productions, des professions lucratives, des emplois avantageux, &c.

Le luxe qui règne par-tout, prouve que la noblesse et les bourgeois vivent dans l'opulence. Quiconque a voyagé en Russie, doit avoir observé, dans les maisons de la noblesse de province qui ne sont pas ruinées, une table abondamment servie, des habits propres et beaux, un nombre de domestiques suffisant, et tout le reste en proportion. Dans les villes, les marchands riches vivent, non-seulement d'une manière décente, mais même avec une grande aisance. On peut en dire autant de beaucoup d'artisans dans plusieurs districts, particulièrement dans les provinces de la Baltique. Ces derniers, quoique vêtus d'une manière très-simple, pour ne pas dire mesquine, consomment cependant plus que leurs égaux dans beaucoup d'autres pays (1).

(1) Sur les tables des artisans allemands en Livonie,

Mais nous parlons particulièrement ici de la classe des habitans des campagnes. Le paysan russe, même le vassal d'un noble, vit très-décemment chez lui, a la nourriture saine nécessaire, est bien vêtu, met communément deux ou trois plats sur sa table, et accumule même un petit capital; mais comme il craint qu'on ne le lui enlève, fréquemment il l'enfouit dans la terre. Nous avons déjà nommé quelques villages nobles où les paysans déploient une opulence, qu'on chercheroit en vain dans les autres pays : et ces villages sont en grand nombre. Un exemple peut suffire, et, pour varier, nous prendrons un village de la couronne. Le gros village de Mézen, sur les bords de la rivière du même nom, à cinquante verstes de son embouchure, dans un grand bras de

on voit communément plus d'un plat, et, dans le nombre, quelques-uns de coûteux, tels que des poulets, de la venaison et du veau, lorsque ces objets ne sont pas extraordinairement chers; généralement (à l'exception de ceux qui sont très-pauvres) ils prennent le café deux fois par jour, et font du punch les dimanches, quoique ces deux liqueurs soient aujourd'hui dispendieuses. Mais leurs profits sont considérables.

la mer Blanche, est situé sur un sol ingrat, que la nature a traité en marâtre; car il ne contient que des forêts; on y sème seulement un peu d'orge tous les ans, mais rarement elle mûrit; elle fournit la paille nécessaire à la nourriture du bétail. Cependant les paysans ont toujours été riches. Chacun d'eux a une maison de bois, spacieuse, et à deux étages; le rez-de-chaussée est consacré aux différens objets du ménage; mais l'étage supérieur est composé de plusieurs beaux appartemens, tapissés en papier et garnis de meubles anglais; beaucoup de ces paysans ont plus de cent hommes à leur service, pris parmi les Lapons de ces contrées, qui les servent avec leurs rennes. Ces gens tirent leurs richesses de la pêche dans la mer Blanche et dans la mer Glaciale; mais leurs plus grands profits viennent de la pêche de la baleine. Ils en vendent le produit aux Anglais, principalement à ceux qui résident à Arkhangel; d'où ils tirent ce dont ils ont besoin : par terre ils ont 700 verstes à faire pour s'y rendre, mais par mer la distance est moindre de moitié. Le peuple de ce canton est bien fait; mais leurs yeux ont beaucoup à souffrir de la réflexion des

rayons du soleil sur la neige (1). A raison de sa grandeur et de l'opulence qui y règne, leur village a dernièrement été érigé en ville de cercle (2). Les paysans russes et finois, dans la province d'Ingrie, ou dans ce qui forme aujourd'hui le gouvernement de Saint-Pétersbourg, ne doivent pas, à beaucoup près, être comptés parmi les plus riches, puisque, outre les taxes en nature et en espèces, ils sont, pour la plupart, obligés au service féodal envers les nobles de ces contrées; mais ils ont tous une honnête subsistance, et vivent dans une espèce d'aisance. — Le paysan russe peut s'enrichir promptement, car il possède l'art de gagner sur tout, et peut, quand il le veut, vivre avec peu (3); tous ses vêtemens sont manu-

(1) Quelques-uns sont, à raison de cela, presque aveugles dès l'âge de 30 ans.

(2) Vis-à-vis de ce village, de l'autre côté de la rivière, les Anglais avoient, sous le règne de l'impératrice Elissbeth, un établissement important, où ils avoient construit des moulins à refendre, des forges en fer, dont un grand nombre de marteaux étoient mus par l'eau, &c. Mais tous ces ouvrages sont tombés en ruines.

(3) On peut observer, dans le soldat russe, un

facturés chez lui, et ne lui coûtent rien; et les champs qu'il cultive lui fournissent sa nourriture, qui est extrêmement maigre pendant les jours de jeûnes.

Parmi les nobles qui sont très-nombreux, il y en a beaucoup qui possèdent des fortunes de 100,000 à 500,000 roubles, ou même davantage; mais la généralité peut avoir de 30,000 à 100,000 roubles. D'autres qui n'ont point, ou très-peu de propriétés territoriales, et qui sont peut-être même endettés, trouvent différens moyens d'obtenir un revenu honnête, dans les emplois civils ou militaires, ou en prenant des fermes. Ceux qui sont appelés pauvres, ne seroient pas regardés comme tels en Saxe, dans le Brandebourg, et dans plusieurs autres pays. On ne voit point de seigneurs en Russie, comme en Allemagne, aller à pied, et se servir eux-mêmes; chacun d'eux a ses chevaux et sa voiture, un domestique pour le moins, et plusieurs femmes pour servir

---

exemple frappant à cet égard; par son économie et sa sobriété, il accumule fréquemment un petit capital des épargnes qu'il peut faire sur sa paye extrêmement petite, et sa ration de provision exactement mesurée.

la sienne (1). Nous pouvons aisément juger par-là, de la dépense faite dans les maisons de la noblesse opulente, où le logement, les jardins, les équipages, la table, les domestiques, l'argenterie et les ameublemens, pourroient faire croire que l'on est dans le château de quelque petit prince (2). Nous ne devons pas être surpris de cette magnificence, parce que les richesses, la prospérité, et les revenus des propriétaires fonciers, ont plus que triplé depuis trente ans. A cette époque, un haak de terre valoit, en Livonie ou en Esthonie, environ 2,000 roubles, et produisoit un revenu annuel de 80 à 120 roubles au plus; tandis qu'à pré-

(1) Si on demandoit comment il peut subvenir à cette dépense, il seroit peut-être suffisant de répondre que les chevaux et les domestiques n'occasionnent pas ici de grands déboursés. D'ailleurs, il est souvent soutenu par ses frères plus riches que lui; il a au moins le logement, le chauffage, le fourrage pour ses chevaux et son bétail, &c. sur une des terres.

(2) Plusieurs nobles, quoique riches, habitent encore sous un toit de chaume. Malgré le grand luxe qui règne généralement, il y a cependant beaucoup de familles qui ont adopté une frugalité prudente, poussée quelquefois jusqu'à l'avarice.

sent on ne peut avoir un haak à moins de 5,000 roubles, s'il est attaché à quelque petite maison de campagne, il en coûtera plus de 7,000, et produira une rente de 400 à 600 roubles, ou même davantage. Il est donc évident que ceux qui possédoient une fortune de 20,000 roubles il y a vingt ans, peuvent être regardés aujourd'hui comme des gens riches. Cependant, malgré toutes ces heureuses circonstances, il en est beaucoup qui, par leur prodigalité, la funeste passion du jeu, des dépenses extravagantes et de fausses spéculations, ont entièrement épuisé leurs fortunes, et plongé leurs familles dans la détresse et la misère (1).

Dans aucun pays les professions savantes ne sont aussi bien traitées que dans ces der-

---

(1) Il est difficile de concevoir comment quelques nobles, dont les terres ont, en conséquence, été mises en séquestre et soigneusement administrées, se trouvent insuffisantes pour satisfaire leurs créanciers; comment, dis-je, ces nobles peuvent ensuite vivre dans une certaine aisance, et faire plus de dépenses qu'on ne pourroit raisonnablement se l'imaginer. Du moins les enfans ne paroissent pas toujours devenir pauvres en même temps que leurs pères.

nières provinces. Le ministre (1), même celui du plus petit pastorat de campagne, vit sur un pied aussi brillant que le surintendant-général dans beaucoup de provinces d'Allemagne. Sa table est journellement garnie de plusieurs plats; il a domestiques et servantes (2); il est communément l'ami et le confident des nobles de sa paroisse, et sa maison est leur rendez-vous ordinaire; aucun homme de distinction ne dédaigne de

(1) Les appointemens fixes dans les villes sont toujours sur l'ancien pied et très-foibles; mais le casuel, c'est-à-dire, les présens qu'on leur donne au lieu de ce qui, chez nous, est perçu comme un droit, sont considérables, lorsque sur-tout il y réside plusieurs nobles qui donnent ordinairement de 20 à 50 roubles pour un mariage ou un baptême. Les bourgeois riches font aussi de gros présens.

(2) Lorsqu'il a des paysans dépendans de son pastorat, il est, comme le noble dans son domaine, leur maître et leur juge; il prend parmi eux autant de domestiques qu'il lui plaît, et ses terres sont cultivées par eux à titre de service féodal. S'il ne possède point de paysans, la paroisse doit alors lui fournir un nombre convenable de domestiques, et en outre les bras nécessaires pour cultiver ses terres, sans gages ni récompense : ils lui procurent aussi son chauffage *gratis*.

monter dans sa voiture attelée de deux chevaux, et souvent de quatre (1). Son pastorat est égal, à tous égards, même en priviléges et en immunités, aux terres nobles de son voisinage : le revenu d'un gros bénéfice peut être calculé de 1,500 à 2,000 roubles, et d'un moyen à environ 800; il y en a cependant quelques-uns de plus petits, mais ils produisent également plus que les petits manoirs, parce qu'ils ont, non-seulement le produit de leur propre domaine, mais encore un bon revenu en bled et en argent, qui leur est donné par la paroisse. — Les avocats livoniens ne se contentent pas, comme en Saxe, de quelques grosches pour la façon d'un acte; la rétribution ordinaire est rarement moindre de cinq à dix roubles; et pour soutenir un léger procès, ou pour rédiger une convention, un contrat, un testament, &c., ils reçoivent communément de 50 à 100 roubles; il ne faut donc pas s'étonner s'ils se promènent dans des voitures aussi brillantes que celles dans lesquelles on va, en Saxe, au conseil privé; ni

(1) Ce seroit une chose extraordinaire que de le voir aller à pied comme en Allemagne.

que, après avoir pratiqué pendant quelques années, ils achètent un domaine noble.

Le médecin, le chirurgien même, qui exerce fréquemment l'art du premier, est payé de 30 à 200 roubles pour une cure ordinaire. Souvent un noble opulent fait une convention avec son médecin, qu'il envoie toujours chercher en ville dans sa voiture, et lui paye 500 roubles pour la cure entière. Lorsqu'un chirurgien inocule les enfans des paysans d'un district, il peut généralement s'attendre à une récompense de 80 à 100 roubles. Outre le médecin et le chirurgien, qui sont payés par la couronne dans chaque cercle, communément un noble ou une paroisse entretiennent leur médecin particulier, auquel ils donnent un traitement fixe de 300 à 400 roubles. — Les appointemens ordinaires d'un précepteur étoient, il y a trente ans, de 100 à 150 roubles ; aujourd'hui, dans les maisons des nobles, ils sont généralement de 300 à 400 roubles, sans compter le thé, le café, l'usage de la voiture et des domestiques, le blanchissage, et souvent même des présens considérables (1).

---

(1) Le maître de musique gagne ordinairement au-

Ceci ne doit pas surprendre, puisque, outre le logement et la nourriture, le noble donne de 100 à 150 roubles par an à son intendant, qui sait tout au plus écrire et tenir des comptes.

Graces à l'état florissant du commerce, on voit, dans les villes maritimes, beaucoup de négocians ou marchands qui possèdent des capitaux de quelques centaines de milliers de roubles. On peut avancer, en général, que cette opulence seroit plus commune s'ils étoient moins nombreux, et s'ils savoient mieux proportionner leurs dépenses (1) à leur bénéfice (2). Les artisans ga-

---

tant dans la maison seigneuriale. Le noble pauvre doit donc se trouver gêné lorsque ses enfans sont en âge d'avoir besoin d'un précepteur.

(1) On voit seulement, dans les petites villes, la femme d'un négociant aller à pied à l'église; dans les grandes villes, elle a sa voiture à la plus nouvelle mode, et fréquemment il règne dans sa maison autant de magnificence que dans celle du noble opulent.

(2) Les marchands russes, dans les villes de Livonie, en fournissent la preuve. Comme ils font beaucoup moins de dépenses en habillemens, bonne chère, équipages, &c. ils peuvent, en raison de cela, vendre leurs marchandises à beaucoup meilleur marché; ils ont en

gnent beaucoup d'argent sans beaucoup de peines (1).

Les paysans livoniens et esthoniens sont généralement regardés comme pauvres, sinon comme misérables ; et beaucoup d'entr'eux peuvent effectivement être appelés

---

conséquence plus de débit, et se trouvent bientôt dans l'aisance.

(1) Quelques exemples pris dans les petites villes de province, en fourniront la preuve. Un cordonnier, auquel on fournit le cuir nécessaire, prend, pour la façon d'une paire de souliers, de 50 kopeks à un rouble ; pour une paire de bottes, un et demi ou deux roubles ; le tailleur, pour la façon d'un habit uni, prend de trois à cinq roubles ; le menuisier, de cinq à dix roubles, pour un coffre commun, barbouillé de vernis, dont le bois ne lui coûte pas plus de trente à cinquante kopeks ; le charron, de trois à quatre roubles, pour une paire de roues de carrosse, dont le bois lui revient à quarante kopeks ; le tanneur achète une peau de bœuf trois ou quatre roubles, et la revend huit ou dix ; le serrurier vendra une serrure ordinaire de un à trois roubles, &c. — Mais de quelle manière vivent-ils ? Des plats exquis et chers, le café deux fois par jour (qui vaut maintenant de quarante-huit à cinquante-deux kopeks la livre), des repas, des parties de plaisirs, &c. rien n'est plus commun. La femme s'habille avec recherche, et se mêle rarement du ménage, dont elle laisse le soin à ses servantes.

tels, si nous considérons leur vasselage et leurs redevances féodales, ou leurs habitations, leur nourriture et leurs meubles. Ceux qui sont industrieux et frugals, vivent du produit des champs qu'ils cultivent, d'une manière aussi agréable que le permet la nature de leur constitution féodale, lorsque l'avarice ou l'insensibilité d'un maître insatiable ne les écrase pas d'impôts exorbitans et de corvées. Parmi les Lettois, il y a des paysans qui tirent quelque considération de leurs richesses; on voit, chez les Esthoniens, des femmes de paysans qui portent des colliers d'argent et des pièces de corps de la valeur de 50 roubles; et parmi ces deux nations, il en est qui mangent toute l'année de bon pain de ménage qu'ils boulangent eux-mêmes, qui ont en outre un plat de viande, une quantité considérable de bétail, et ramassent un petit capital, qu'ils enfouissent quelquefois dans la terre, ou placent à intérêt. Quelques paysans riches habitent dans des chambres éclairées par de petites fenêtres, et beaucoup d'autres pourroient se loger plus commodément qu'ils ne le sont dans leurs misérables cabanes toujours pleines de fumée; mais, en général,

ils préfèrent de conserver les anciens usages de leurs pères (1). Sur les terres appartenantes à la couronne, où les impôts et le service féodal sont exactement définis, le paysan vit heureux et content lorsque sa récolte réussit; et beaucoup de seigneurs particuliers, dans leurs domaines, tiennent lieu de pères à leurs vassaux. — Quelques écrivains paroissent regarder l'Esthonien comme une demi-brute, et le croire destitué des sentimens qui font le plus d'honneur à la nature humaine; mais il est prouvé, par mille exemples, que la nature ne les a pas maltraités à cet égard, quoiqu'ils soient, à la vérité, fort au-dessous des Russes pour l'intelligence.

La généralité des Kozaks jouit non-seulement du nécessaire, mais même des douceurs et des commodités de la vie. Dans les environs du Don l'aisance et même la richesse se manifestent par-tout; et les Kozaks de l'Oural passent ordinairement leur vie dans l'oisiveté, et cependant dans l'abon-

(1) Le Groenlandois préfère le trou sale et malpropre qu'il s'est creusé dans la terre, aux beaux édifices de Copenhague.

dance, à raison des richesses que leur procure la pêche lucrative de ce fleuve.

On ne sera probablement pas fâché de trouver ici un détail un peu plus circonstancié sur une province reculée, celle de Nertschinsk, dont, à ma connoissance, la prospérité n'a encore été décrite par aucun voyageur. Les peuples de cette contrée payent les taxes publiques en argent ou par tribut, suivant la nature de leur constitution et de leur position. Ils tirent les moyens de les acquitter, et de se pourvoir de toutes les autres choses nécessaires, de l'agriculture, la chasse, la pêche, des travaux des mines, de la profession de charretier, de la vente de leurs denrées aux marchands russes qui vont les y chercher, et de leur commerce avec la Chine, lorsqu'il est ouvert. Quelques-unes de ces sources de profits méritent un détail plus circonstancié. Nous remarquerons donc d'abord qu'il s'importe et se consomme annuellement dans ces parties, pour plus de 100,000 roubles de marchandises russes et étrangères, particulièrement des toiles. D'un autre côté, les habitans de la campagne, outre leur consommation, retirent un profit net en argent;

1°. de l'agriculture; dans les bonnes années, les paysans vendent aux mines des quatre villes des environs, et aux troupes de la frontière, pour 20,000 à 25,000 roubles de bled; 2°. des charrois ou du roulage; ils transportent, pour le compte des marchands, toutes les fourrures de ces contrées dans les villes russes, et en rapportent des marchandises (1), et gagnent ainsi de 8 à 10,000 roubles chaque année; 3°. du commerce avec la Chine, lorsqu'on peut le faire; ils y conduisent annuellement environ 2,000 chevaux, à-peu-près le même nombre de bêtes à cornes, autant d'ioufts ou peaux, et plusieurs milliers de peaux de moutons; 4°. du commerce avec la Russie, avec laquelle ils trafiquent exclusivement leurs fourrures : de 1785 à 1789, en outre le tribut payé par les Toungous et les Bouriats, elles ont monté annuellement, environ de 120,000 à 240,000 peaux d'écureuils, à 100 ou 150 roubles le millier; de 180 à 240 martes, entre 5 et 15 roubles la pièce, quelquefois, mais rarement de 20 à 25 rou-

(1) Quelques-uns portent même au lieu de leur destination les métaux précieux que produit ce canton.

bles (1); 200 à 350 peaux de renards, à 1 $\frac{1}{2}$ ou 2 roubles la pièce; entre 100 et 150 peaux d'ours, de 4 à 15 roubles la pièce (2); 300 à 400 peaux de loups, de 1 $\frac{1}{2}$ à 3 roubles la pièce; 50 à 60 peaux de loups cerviers, entre 5 et 8 roubles pièce (3); 10,000 à 15,000 peaux de lièvres, valant de 40 à 50 roubles le millier (4); 30 à 40 peaux de gloutons, de 4 à 8 roubles la pièce; 6,000 à

---

(1) Les martes et les écureuils de la Daourie sont regardés comme les meilleurs de tout l'Empire, ils sont, en conséquence, plus chers que ceux des autres parties. Les Chinois, qui ont l'art de les colorer, achètent, en raison de cela, ceux d'Irkoutsk, qui sont moins estimés, et par conséquent à plus bas prix. On a observé, depuis quelque temps, que les martes et les écureuils se retirent de ces contrées vers le fleuve Amour, peut-être à cause du nombre des chasseurs.

(2) Les marchands russes donnent ce dernier prix pour celles de couleur argentée, qui, toutefois, sont très-rares.

(3) Mais lorsque le commerce est florissant à Kiakhta, elles valent de 13 à 14 roubles la pièce.

(4) Les peaux d'ours, de loups, de loups-cerviers, de renards, de blêreaux et de marmottes, sont moins garnies de poils que celles des autres parties de la Russie; mais celles de lièvres sont aussi bonnes que par-tout ailleurs.

8,000 peaux d'agneaux : les noires de 50 à 70, et les blanches de 20 à 32 kopeks la pièce, &c.

Comme l'agriculture est ici très-attrayante, à raison des profits qu'on en retire, les Toungous et les Bouriats ont commencé à s'y adonner, et promettent ainsi de nouveaux avantages pour l'avenir. Quelques-uns d'eux gagnent aussi leur vie comme charretiers.

Il est évident, même pour l'observateur le moins attentif, que, parmi tant de moyens de gagner de l'argent, le peuple, en général, doit être dans l'aisance ; on en voit la preuve dans la conduite des anciens habitans russes, qui ont encouru le blâme des académiciens dans les relations de leurs voyages, à cause de l'oisiveté et de la débauche dans lesquelles ils vivent (1). C'est pour cela qu'une personne respectable, qui connoît parfaitement le district de Nertschinsk, dit, dans

(1) Les anciens habitans, particulièrement ceux qui s'adonnent à l'agriculture, sont devenus très-négligens et prodigues à l'excès, par une suite de leur aisance. Le bas peuple même prend une quantité prodigieuse de thé ; ils en boivent plusieurs pots chacun par jour.

une lettre, qu'il seroit très-avantageux pour la province en général, pour l'agriculture, et en même temps profitable et encourageant pour les autres habitans, que la couronne envoyât un millier ou davantage de bons paysans russes s'établir dans ces contrées; ils y donneroient un bel exemple d'industrie aux nations non civilisées, leur apprendroient à cultiver leurs terres avec plus d'avantage, et inspireroient peut-être successivement aux nomades établis dans ces cantons, ou du moins à leur postérité, des dispositions plus économiques.

Des étrangers, en arrivant en Russie, sont peut-être entrés, sur leur route, dans la maison d'un paysan, et d'après des objets qu'ils y ont apperçus, ils ont pu croire que la condition des paysans russes est extrêmement misérable et malheureuse (1). Il n'y ont point vu de lits de plumes, par exemple; car le paysan russe couche sur un banc

(1) Quelques voyageurs, sur la simple vue des pauvres paysans, ou des villages, en Livonie et en Esthonie, ont jugé de là que tous les paysans de l'Empire Russe étoient aussi malheureux : rien de plus erroné que cette manière de voir.

de planches, et son habit, ou une espèce d'enveloppe, lui sert à-la-fois de couverture et d'oreiller. Mais le Russe de cette classe, qui y est accoutumé dès l'enfance, et qui n'a, en général, rien pour se couvrir, n'a pas besoin de lit de plumes; autrement il s'en procureroit bientôt un, car il ne manque ni de volailles, ni d'oiseaux sauvages. — D'autres ont prétendu que les marchands russes manquoient de goût pour s'habiller, à raison de la simplicité de leur habit national; ou déclamé contre leurs mets favoris ordinaires, qui doivent, à la vérité, paroître peu agréables au goût dépravé d'un étranger. Mais cette manière de raisonner n'est sûrement pas juste. Qui osera se donner pour juge compétent du goût des autres hommes? Si le marchand russe se contente d'un habit à bon marché, fait à la mode de son pays, ce qui n'est pas toujours le cas à beaucoup près, il est certainement louable; la quantité de perles fines que sa femme porte sur sa tête (ce qui est un ornement très-ordinaire), seroit plus que suffisant pour lui acheter plusieurs beaux habits complets.

La modération des taxes, le bas prix des objets nécessaires à la vie, les productions

nombreuses et excellentes, la satisfaction du peuple, et les bons réglemens adoptés dans tout l'Empire, offrent, à quiconque se conduit bien, des moyens suffisans pour acquérir de l'aisance, chacun suivant son rang. La majorité des sujets russes vit beaucoup mieux, selon son goût, que la plus grande partie des paysans en France, en Allemagne, en Suède, et dans beaucoup d'autres pays. Il n'est pas besoin de répéter ici qu'on peut en dire autant de toutes les classes. Nous l'avons prouvé par nos observations précédentes. — S'il y a quelques exceptions, et s'il se trouve quelques sujets véritablement misérables (1), on ne peut en atttribuer la cause ou la faute aux institutions publiques, aux loix, aux taxes, ni à la forme du gouvernement; mais à des circonstances particulières et à des combinaisons inévitables, souvent uniques pour l'objet en souffrance, qui est peut-être négligent dans ses devoirs, peu soigneux dans ses comptes, ou qui a embrassé une profession

(1) Tels sont les vassaux qui ont le malheur d'appartenir à des maîtres durs et insatiables; les artisans qui manquent d'ouvrage; un marchand ruiné, &c.

pour laquelle il n'a pas les talens nécessaires (1). Il est indubitable qu'en Russie, avec de la conduite, l'étranger, ainsi que le national, peut se procurer, en peu de temps, une existence honnête.

Dans plusieurs Etats, quelques auteurs ont cherché à connoître la somme totale des richesses nationales, ou du moins la masse des productions naturelles, afin de déterminer la portion qui devroit en revenir à chaque individu. Ces travaux peuvent être un amusement pour des momens de loisir; mais ils intéressent rarement l'amateur des sciences.

(1) Cela peut s'appliquer à quelques colons mécontens de leur sort, qui, ayant obtenu des portions de terre, n'ont ni l'inclination ni l'industrie de les cultiver, et qui, en conséquence, sont toujours aussi pauvres qu'à leur arrivée. Cela regarde encore beaucoup d'Italiens et autres, qui ne réussiroient nulle part à se procurer une subsistance honnête, quand même ils parcourroient l'univers.

LIVRE NEUVIÈME.

INSTITUTION DES VICE-ROYAUTÉS.

SECTION PREMIÈRE.

Constitution des Gouvernemens.

Il y avoit dans l'empire de Russie, plusieurs gouvernemens si vastes, qu'aucun royaume de l'Europe ne les égaloit en étendue superficielle. Le gouverneur-général étoit alors excessivement surchargé d'affaires : la justice, la police, la perception des impôts, le soin de pourvoir à la sûreté intérieure et extérieure, et la surintendance de mille autres objets importans, reposoient entièrement sur lui. Il étoit donc impossible à un seul homme de remplir ces différens emplois avec l'exactitude convenable ; il n'existoit, d'ailleurs, ni cours de justice, ni conseils d'administration. Catherine II con-

çut donc le salutaire dessein de donner à son Empire une forme totalement différente, de le diviser en gouvernemens mieux proportionnés, et ceux-ci en autant de cercles; et de séparer les affaires des cercles, en assignant à chacun d'eux leur cour particulière. L'institution des vice-royautés (1) mit ce projet à exécution. Nous allons en donner un précis.

L'impératrice avoit principalement pour but, dans cette institution, de rendre l'administration de la justice plus facile et plus impartiale, d'établir une plus grande régularité, et plus d'uniformité dans les procédures, de mettre des bornes à l'autorité arbitraire d'un commandant impérieux, de pourvoir à la sûreté des honnêtes préposés de l'administration (2), d'assurer à chacun

(1) Le recueil de ces loix a été publié sous le titre d'*Ordonnances de S. M. I. Catherine II, pour l'administration des Gouvernemens de l'Empire de Russie.* Saint-Pétersbourg, 1775. — La seconde partie a paru en 1780.

(2) Les honnêtes gens, même les gouverneurs, n'étoient point en sûreté autrefois, s'ils refusoient de s'attacher à un parti puissant; nous citerons pour exemple le gouverneur *Wolf*, et le comte *Sievers*.

justice et protection, de réformer beaucoup d'abus, d'améliorer le sort de plusieurs classes du peuple, de provoquer la circulation de l'argent, d'ouvrir un débit et un débouché plus commodes aux denrées du pays, &c. — Elle n'épargna donc aucunes peines pour remédier à tous les défauts de l'administration, et pour que la loi et l'équité fussent fidèlement observées par-tout. Les appointemens des juges et des employés dans le département civil coûtoient annuellement des sommes immenses à la couronne. Depuis l'établissement des vice-royautés, la justice a été administrée sans rétribution ni émolumens : toute taxation d'office et casuels sont strictement prohibés : il a été nommé des inspecteurs des juges et des gardiens des loix, et la subornation est défendue sous les peines les plus sévères. Des décisions précipitées et des sentences arbitraires ne peuvent plus être rendues. Les procès sont jugés conformément aux loix ; beaucoup d'affaires en litige ont été arrangées à la satisfaction des parties par les cours de conscience. Les accusés ne sont plus oubliés dans les prisons par un juge négligent, parce que toutes les causes civiles ne peu-

vent être jugées avant les affaires criminelles; des officiers, d'ailleurs, sont obligés de visiter fréquemment les prisons.

Une institution aussi salutaire, et qui offroit tant d'avantages, fut reçue avec une joie inexprimable par toute la nation (1), qui n'avoit pas encore joui d'une constitution juridique (2). — Quelques personnes craignirent d'abord que l'exécution de ces réglemens ne fût accompagnée de difficultés insurmontables, et qu'il fût impossible de

---

(1) Nous voyons dans l'histoire, tant ancienne que moderne, que, dans beaucoup de pays, les institutions nouvelles, quoique dirigées par les motifs les plus purs, ont occasionné quelquefois des troubles très-alarmans, au point d'engager le souverain à rétracter les innovations salutaires. Il n'en fut pas de même en Russie : la nouvelle constitution fut reçue par-tout avec applaudissemens et reconnoissance de la part des sujets. Quelques provinces, d'abord, parurent craindre l'infraction de leurs priviléges; mais elles furent bientôt convaincues qu'elles gagneroient à l'admettre. Conséquemment elles n'en vinrent point aux murmures, encore moins à une résistance ouverte.

(2) Quelques provinces forment ici une exception, telles que celles de la Baltique, et à quelques égards aussi, les Malo-Russes; mais l'administration de la justice étoit par-tout très-défectueuse.

pouvoir remplir les places d'un aussi grand nombre de vice-royautés, particulièrement dans les cantons où il y avoit peu de noblesse; mais l'expérience a fait voir le contraire. Outre ceux qui avoient déjà exercé différens emplois civils, il y eut assez d'officiers, retirés ou démissionnaires, très-capables d'occuper ces nouvelles places (1).

Ces ordonnances fixent les époques et le temps de la session des cours de justice, le mode et les époques où l'élection des juges doit être faite (2). Ces réglemens déterminent aussi les places les plus importantes dont la nomination est réservée au monarque personnellement, celles qui doivent être nommées par le sénat, d'autres par le gouverneur, et beaucoup par la noblesse du

---

(1) Ils étoient parfaitement adaptés au caractère de la nation russe dans tous les départemens. Mais ce pays, en général, est une preuve qu'on peut très-bien remplir une charge de judicature, et administrer la justice avec droiture ou équité, sans avoir reçu une éducation académique, ni être membre d'une université. De simples copistes ont même souvent été nommés secrétaires.

(2) Les juges, dans les cercles, aussi bien que dans les villes, et même dans quelques-unes des cours supérieures, sont élus tous les trois ans. On a prétendu

gouvernement ou du cercle, &c. et les personnes chargées de proposer les sujets. Plusieurs objets demandent un plus grand développement.

Chaque gouvernement devoit avoir une population de 3 ou 400,000 individus mâles. Cette quotité n'est cependant pas invariable; plusieurs en contiennent beaucoup moins, et d'autres beaucoup plus. Chacun d'eux a son gouverneur et son vice-gouverneur. Il y a un gouverneur-général nommé communément pour deux, et quelquefois, mais rarement, pour trois gouvernemens. Ils sont divisés en plusieurs cercles, suivant leur étendue et leur population; mais les gouvernemens qui seroient trop vastes sont divisés en deux provinces,

---

que ces fréquens changemens avoient des inconvéniens, en ce qu'ils empêchoient le juge d'acquérir une expérience suffisante, et que le secrétaire, qui n'est jamais changé, pouvoit acquérir promptement une trop grande influence. Mais cette opinion n'est pas fondée. Les électeurs peuvent choisir le juge de nouveau, s'il mérite leur confiance; mais celui-ci n'ose pas abuser de son pouvoir. Anciennement les juges étoient permanens en Livonie et en Esthonie; cependant le secrétaire avoit souvent de la prépondérance.

quelquefois davantage, et celles-ci en plusieurs cercles. On calcule de 20 à 30,000 individus mâles par chaque cercle ou district : mais cette règle a également ses exceptions (1). Chaque gouvernement a sa ville capitale (2), où la principale magistrature, c'est-à-dire, le gouverneur-général et le gouverneur, et les cours supérieures tiennent leurs sessions. Chaque cercle porte le nom de sa ville principale, où résident les officiers du cercle, ou du moins leurs chancelleries : il peut encore y avoir d'autres villes dans le cercle ; celles-ci ont leur propre magistrature pour la ville, mais point de tribunal de cercle. — Les officiers ont des appointemens et des grades attachés à leurs places respectives. Plusieurs servent sans traitement, tels que les maréchaux des gouvernemens et les maréchaux des cercles ; et

(1) Il y a des cercles qui n'en contiennent pas, à beaucoup près, autant ; on n'en compte, par exemple, qu'environ 12,000 dans celui de Vissenstein, gouvernement de Réval.

(2) Le gouvernement prend ordinairement le nom de sa capitale ; mais il y a quelques exceptions, tels que ceux du Caucase et de Tauride et d'Ekatarinoslaf.

dans les villes, le chef de ville, le juge oral, &c. — Les officiers et les tribunaux chargés de l'administration d'une vice-royauté sont:

1°. Le *gouverneur-général* (1), est, en quelque sorte, le surintendant de tous les officiers de sa vice-royauté, mais sans être ni juge ni législateur; cependant, dans les délibérations des magistrats auxquelles il préside, il peut adopter tous les réglemens qui sont jugés convenables et les faire exécuter. Il ne peut ni imposer des taxes sur le peuple, ni infliger des peines, quoique ce soit lui qui ordonne l'exécution des sentences légalement prononcées. Les commandans de toutes les forteresses de son gouvernement lui sont subordonnées, ainsi que toutes les troupes qui s'y trouvent, et leur commandant ou chef de division, quand bien même celui-ci seroit plus ancien de services (2). — Ainsi, d'un côté, les gou-

(1) Dans les commencemens, on les nommoit quelquefois vice-rois, titre qui se trouve dans les ordonnances, aussi bien que celui de gouverneur-général: à présent, le dernier seul est en usage.

(2) Plusieurs gouverneurs sont en même temps gé-

verneurs-généraux jouissent d'un grand pouvoir; mais, de l'autre, ce pouvoir est circonscrit dans les bornes prescrites, afin qu'ils ne puissent point commettre arbitrairement d'injustices. Ils sont, en partie, sous l'autorité du sénat, qui, cependant, n'a pas le droit de les punir (1), mais seulement de leur demander des comptes, et de réprimander la magistrature. — C'est communément un feld-maréchal-général, ou un général en chef, qu'on élève à cette illustre et

---

néraux-commandans, et ont sous leurs ordres une division, ou une partie de l'armée; la plupart passent du militaire au civil. La crainte que l'un de ces gouverneurs, dans les provinces éloignées, ne devienne dangereux avec le temps, n'est pas fondée, parce que l'armée est divisée en plusieurs corps et divisions; d'ailleurs, la caisse impériale du gouvernement n'est jamais confiée au gouverneur-général. — Un souverain sage et vigilant saura toujours tout maintenir dans un parfait équilibre.

(1) C'est un réglement très-prudent; car, sous les règnes précédens, il eût pu arriver quelquefois que la considération, le repos et la sûreté personnelle d'un gouverneur juste et loyal, eussent été compromis. — Il auroit pu se faire aussi que le sénat, influencé par une faction, eût témoigné injustement son déplaisir contre un gouverneur-général.

importante dignité (1). Outre les gros appointemens attachés à son rang, il reçoit encore une somme considérable pour les dépenses de sa table (2).

II. Le *gouverneur*, qui est également un personnage de grande importance, remplace le gouverneur-général en son absence; il a aussi par lui-même une influence considérable dans tout ce qui regarde le gouvernement. Il administre la vice-royauté, fait rendre compte à tous les officiers, nomme à différentes places. Ses ordonnances doivent être exécutées, quand même le conseil seroit d'une opinion différente (3). Il est le

(1) Elle est aussi quelquefois remplie par un lieutenant-général; il n'est communément pas alors comme gouverneur-général en titre, mais seulement comme son substitut.

(2) L'argent donné pour la table étoit communément de 500 roubles par mois; mais, en conséquence d'un imménoï-oukaz, du 19 février 1790, le commandant actuel de la ville et du gouvernement de Moskou, outre la paye militaire et les rations attachées à son rang, reçoit à présent 1,000 roubles par mois pour sa table.

(3) Dans ce cas, il peut et il doit déclarer ses raisons.

chef du collége de provision générale, l'inspecteur-né de toutes les écoles, &c. — Cette place est ordinairement occupée par un lieutenant-général, un major-général, ou par un membre de l'établissement civil, c'est-à-dire, un conseiller privé ou un conseiller d'Etat. Le gouverneur actuel de Novogorod a été choisi dans cette dernière classe. On change quelquefois les gouverneurs d'un gouvernement à un autre. Le gouverneur reçoit aussi une somme pour sa table (1).

III. Le *vice-gouverneur* ou lieutenant-gouverneur, est président de la chambre des finances; mais il commande lorsque le gouverneur-général et le gouverneur sont absens. Ce poste est également occupé par des militaires ou par des membres du département civil.

Les différens conseils et cours viennent

(1) Dans beaucoup de gouvernemens, les appointemens sont de 2,250 roubles; dans d'autres, de 1,800 seulement. La somme accordée pour la table varie aussi. On leur donne quelquefois le revenu provenant d'un certain nombre de paysans de la couronne; quelques gouverneurs reçoivent par mois 300, d'autres 150 roubles seulement.

ensuite; ils ont chacun leurs officiers de chancellerie.

1°. Le *gouvernement de la vice-royauté*, est composé du gouverneur-général, du gouverneur, et de deux conseillers. Il promulgue des loix, des ordonnances, &c., veille à leur parfaite observation, pourvoit au bon ordre et à la tranquillité, et ordonne les arrestations et les exécutions, &c.

2°. La *cour de justice*, qui, suivant le texte des ordonnances, est divisée en deux départemens, dont l'un juge les causes criminelles et l'autre les procès civils : chacun d'eux est composé d'un président, deux conseillers et deux assesseurs. — C'est la cour suprême de la vice-royauté; elle ne reçoit d'ordres que du souverain et du sénat; elle ne dépend, d'aucune manière, du gouvernement de la vice-royauté. Dans les causes criminelles, elle prononce la sentence définitive, qui est ensuite soumise au gouverneur-général (1). Tous les appels de la cour

(1) S'il croit la sentence injuste, il peut en différer l'exécution ; si, au contraire, il la regarde comme juste, il l'ordonne : il n'a pas le droit de la changer arbitrairement.

des statuts, de la cour des pupilles et de la magistrature du gouvernement (1), vont à la cour de justice (2), dont la sentence est exécutée, soit que la partie condamnée se soumette, ou que, mécontente de la décision, elle porte l'appel au sénat (3).

3°. La *chambre des finances* administre les revenus de la couronne, les taxes des habitans, les monopoles du sel et de l'eau-de-vie, ainsi que les mines de la couronne, s'il s'en trouve dans le gouvernement; elle a l'inspection des dénombremens de la po-

---

(1) Quiconque appelle du jugement de ces cours, doit non-seulement déclarer sous serment qu'il croit sa cause juste, mais en outre faire un dépôt de 100 roubles, qu'il perd si la sentence est entièrement confirmée. S'il peut prouver qu'il est trop pauvre pour pouvoir déposer cette somme, on l'en dispense. Les ordonnances règlent la quotité des sommes en litige, pour donner le droit de former un appel, et la disposition du dépôt, en cas de confiscation.

(2) Dans le gouvernement de Réval, on l'appelle vulgairement le tribunal, et ses membres conseillers du tribunal.

(3) En faisant cet appel, outre le serment déjà mentionné, on doit faire un nouveau dépôt de 200 roubles.

pulation, des bâtimens publics, des douanes, paye les salaires fixes, &c. Le vice-gouverneur, ou en son absence le directeur de l'économie, la préside. Chaque gouvernement a son trésorier.

4°. Le *collége de provision générale* s'occupe des institutions salutaires et de bienfaisance, des écoles (1), des hôpitaux, maisons de réception pour les pauvres, infirmeries, maisons de travail, &c. Présidé par le gouverneur, il est composé de six assesseurs, dont deux sont membres de la cour des statuts (nobles), deux de la magistrature du gouvernement (de la classe des bourgeois), et deux de la cour des pupilles (2), s'il en existe une. — Il ne reçoit d'ordres que du souverain et du sénat.

5°. La *cour des statuts* est la cour intermédiaire entre les tribunaux inférieurs de

---

(1) Son autorité ne s'étend pourtant pas sur celles qui ont leurs chartes particulières, ni sur celles qui, par un ordre spécial du souverain, sont commises à une direction particulière.

(2) Les assesseurs de cette cour sont pris parmi les habitans des campagnes, ou du moins ils les représentent.

tous les cercles, et la cour de justice (1). Elle est composée de deux présidens et dix assesseurs, tous choisis parmi la noblesse. Cette cour reçoit les appels des tribunaux des cercles, du tribunal des garde-nobles, et des cours inférieures des statuts. Elle juge les causes civiles et criminelles; les premières n'y viennent que par appel; elle renvoie les secondes directement à la cour de justice.

6°. La *cour de conscience*, ou la cour d'équité, est un tribunal qui n'existe dans aucun autre pays. Elle est chargée de veiller à ce que les prisonniers ne soient pas détenus sans jugement. Elle accommode les procès par un compromis entre les parties, quand elle en est requise; détermine toutes les causes qui concernent les mineurs, les fous, les imbécilles, &c. — Elle est indé-

(1) Quelques causes, par exemple, celles qui ont rapport aux priviléges et aux testamens, et les actions en matière criminelle concernant les nobles, se commencent ici en première instance; elle sert de cour d'appel à l'égard des tribunaux des cercles et des gardenobles; mais elle juge en troisième instance les procès décidés d'abord dans les cours inférieures des statuts.

pendante de tous les tribunaux du gouvernement. Elle est composée d'un président, de deux assesseurs de la noblesse pour les causes entre les nobles, deux de la classe des bourgeois pour les contestations entre les gens de cet ordre, et deux de la cour des statuts, ou des habitans des campagnes, pour les affaires de cette classe. Ces assesseurs sont choisis, tous les trois ans, par leurs pairs (1).

7°. La *magistrature du gouvernement* est la cour supérieure des magistrats de toutes les villes du gouvernement. Elle consiste en deux présidens et six assesseurs. Ces derniers sont élus au scrutin, tous les trois ans, parmi les marchands et bourgeois de la ville capitale du gouvernement.

---

(1) Il est à propos de remarquer, au sujet des élections : 1°. Celles qui concernent les bourgeois sont faites dans chaque ville par le corps entier de la bourgeoisie ; au lieu que, 2°. la noblesse se rassemble toujours à cet effet dans la ville capitale du gouvernement, parce qu'elle élit non-seulement les juges des cercles, mais aussi beaucoup de membres des cours supérieures ; tous les nobles de la vice-royauté prennent part à la nomination de ces derniers. 3°. Les élections (mais pas toujours parmi les gens de la campagne), sont

8°. La *cour supérieure des pupilles* est la cour d'appel, pour toutes les cours de cette espèce établies dans le gouvernement, dans les causes civiles et criminelles des odnodvortzi, et des paysans de différentes dénominations appartenant à la couronne et à l'Empire. Elle a deux présidens et dix assesseurs ; ceux-ci sont élus parmi les classes soumises à la jurisdiction de cette cour, ou parmi d'autres classes.

Si l'étendue du gouvernement l'exige, il peut y avoir plus d'une cour supérieure des statuts, et plusieurs magistratures du gouvernement, et cours supérieures des pupilles. Chacune de ces trois cours supérieures a, de même que la cour de judicature, deux départemens, l'un pour le civil, et

---

faites au scrutin en présence d'un inspecteur. 4°. Le nombre des suffrages est inscrit dans un livre ; si, dans la suite, il arrive une vacance par mort ou autrement, elle est remplie par celui des candidats qui avoit eu le plus grand nombre de voix après les membres élus. Les électeurs peuvent s'accorder entr'eux, et élire de concert certains individus qu'on leur propose, ou bien passer au scrutin tous les candidats : cette dernière méthode emploie beaucoup de temps.

l'autre pour le criminel (1); chacune a aussi son procureur et deux solliciteurs, l'un pour suivre les causes qui concernent la couronne, et l'autre pour les causes criminelles.

Outre ces cours, il y a encore différentes places occupées par des individus : 1°. Le *procureur du gouvernement*, dont le devoir est de veiller à l'observation des ordonnances, de poursuivre ceux qui se rendent coupables de négligence, de visiter les prisons, &c. 2°. Deux *solliciteurs du gouvernement*, l'un pour les objets qui concernent la couronne, l'autre pour les matières criminelles. Ils servent de substituts au procureur du gouvernement. 3°. Le *maréchal du gouvernement*, est en quelque sorte le chef de la noblesse; il est élu tous les trois ans par ses pairs, qui peuvent lui associer des députés des cercles. Il n'a point d'appointemens; en certaines occasions, les maréchaux des cercles lui sont subordonnés. 4°. L'*arpenteur du gouvernement*, &c.

---

(1) Lorsqu'un de ces départemens a beaucoup d'affaires, et l'autre peu, celui-ci est obligé d'aider le premier.

Dans chaque cercle, il y a trois ou quatre tribunaux de judicature, avec les chancelleries nécessaires, savoir :

I. Une *cour de cercle,* pour les causes civiles et criminelles, composée du juge de cercle et de deux assesseurs, tous du corps de la noblesse. Elle tient quelquefois lieu d'une cour supérieure, puisqu'on peut appeler par-devant elle de la sentence de la cour inférieure des statuts.

II. Une *cour d'orphelins nobles,* ou tribunal de la garde-noble, présidée par le maréchal du cercle, ayant pour assesseurs les membres de la cour de cercle.

III. Une *cour inférieure des statuts,* est chargée de beaucoup d'affaires, et particulièrement de toutes les matières de police concernant les campagnes ; elle juge aussi des causes criminelles, prononce des jugemens, ordonne des exécutions, &c. Là siégent le gouverneur du cercle, ou juge des règles de la cour (qui est chargé d'une grande responsabilité) ; deux ou trois assesseurs de l'ordre de la noblesse, et deux personnes choisies parmi les habitans des campagnes (pour les causes qui ont rapport au lieu de leur résidence).

La *cour inférieure des pupilles* pour les odnodvortzi, les paysans de la couronne, &c. lorsqu'ils sont au nombre de 10,000 à 30,000 (1). Elle est composée du juge de la cour de cercle, et de quatre assesseurs pris parmi les habitans des campagnes, ou parmi d'autres classes, comme leurs représentans (2).

Les membres de ces trois premières cours (à l'exception des officiers de leurs chancelleries) sont choisis tous les trois ans, à époque fixe, dans le sein de la noblesse du cercle, élus au scrutin, et ensuite confirmés par le gouverneur. — Un appelant de l'une de ces quatre jurisdictions à un tribunal

(1) Conséquemment, deux ou trois cercles réunis n'ont quelquefois qu'une de ces cours en commun.

(2) Les ordonnances font, à la vérité, mention de huit assesseurs; mais, sur ce nombre, deux appartiennent à la cour inférieure des statuts, et deux à la cour de conscience. — Ce réglement sage, en vertu duquel les juges sont choisis parmi leurs pairs, peut un jour suggérer l'idée de quelques changemens avantageux, tels que ceux arrivés en Angleterre, lorsque les communes commencèrent à sentir leur force; les habitans des campagnes en Russie s'apperçoivent déjà qu'ils ne sont plus aussi dédaignés qu'autrefois.

supérieur, doit faire un dépôt de 25 roubles, à moins qu'il ne prouve sa pauvreté; mais ce dépôt lui est rendu, dès que le juge d'appel fait un changement quelconque à la première sentence : le cas est le même par rapport aux cours supérieures.

Il existe encore d'autres places dans chaque cercle : 1°. Le *trésorier*, qui reçoit et tient les comptes des impôts, et paye les appointemens des officiers. Comme il passe par ses mains des sommes considérables, il est obligé de fournir de bonnes cautions. 2°. Le *solliciteur* du cercle. Il est chargé des intérêts de la couronne; il doit veiller à ce que le juge, et les autres officiers, fassent exactement leur devoir. 3°. Le *médecin* du cercle, le *chirurgien*, deux aides-chirurgiens et deux élèves en chirurgie (1). 4°. L'*arpenteur du cercle.*

L'institution des vice-royautés, les réglemens subséquens, et la nouvelle police, ont également donné aux villes une forme tout-

(1) Les élèves, qui reçoivent également une petite paye, sont instruits pour devenir chirurgiens, dont il y avoit jadis souvent une grande disette dans les provinces.

à-fait différente. Ils feront le sujet de la section suivante. — Deux particularités, toutefois, paroissent exiger quelques observations préalables.

Chaque vice-royauté a son uniforme particulier que sont obligés de porter ceux qui occupent quelque emploi civil, principalement lorsqu'ils sont dans l'exercice de leurs fonctions (1): les autres personnes de distinction ont aussi la permission de le porter; Catherine II en recommanda généralement l'usage pour empêcher le luxe de l'habillement.

Les peines et châtimens usités en Russie, et les changemens et modifications qui ont dernièrement été faits à cet égard, ayant été décrits par la plupart des voyageurs, nous n'en parlerons pas ici. Nous observerons seulement, que les méthodes cruelles et violentes employées autrefois, qui, d'ailleurs,

(1) Hors du service, chacun a la liberté de s'habiller comme il lui plaît. — Décrire les uniformes n'entre point dans le plan de cet ouvrage, et seroit ici superflu; on en peut voir la description dans celle de l'Empire de Russie, par le capitaine *Plescheef*, traduite en anglais par le Révérend M. James *Smirnove*. 1792.

ne produisoient aucun bien, ont été remplacées par d'autres beaucoup plus douces, dont l'effet est infiniment plus grand. Toutes les espèces de tortures ou questions (1), et la confiscation des propriétés, sont entièrement abolies, et les punitions capitales sont extrêmement rares. L'emprisonnement pendant les procès, ne doit jamais durer long-temps : en conséquence, toutes les prisons ont leurs inspecteurs, les matières pénales, leurs départemens particuliers, et les procédures criminelles, leurs formes exactement prescrites. Tant que ces dernières seront soigneusement observées par les différens juges, l'innocent n'aura certainement jamais lieu de craindre de languir long-temps dans un cachot.

(1) L'ancienne coutume même d'arracher l'aveu à coups de fouet dans les basses classes du peuple, n'est plus permise aujourd'hui. Le juge qui fait son devoir ne manque jamais d'exprimer sa désapprobation lorsqu'un noble fait fustiger ses vassaux pour les forcer à dire la vérité. Quelques criminels peuvent abuser de cette indulgence; mais l'innocent est en sûreté.

SECTION II.

Constitution municipale.

Nous avons déjà dit que l'administration des villes avoit pris, sous Catherine II, une forme entièrement nouvelle, et que chaque vice-royauté a plusieurs villes de cercle, et une ville de gouvernement ou capitale. Celle-ci tient lieu de ville de cercle pour le district voisin, et, comme telle, contient aussi les cours inférieures que nous venons de décrire. Mais ces cours n'ont aucun rapport à l'administration des villes ni de leurs habitans, chacune d'elles étant gouvernée par ses propres magistrats.

Dans celles où il n'y a point de commandant, cette place est occupée par une espèce de maire (*Gorodnitschéi*), qui préside à la police; il a sous ses ordres le commando-militaire du cercle (1), mais il n'exerce au-

(1) Chaque ville de gouvernement et de cercle a, dans sa dépendance, un certain nombre de soldats qui ne font point partie de l'armée; ils sont uniquement destinés à maintenir la paix dans le voisinage, à garder les prisonniers, &c.

roient salariés par la ville, et sur les revenus qu'elle lui accorderoit, dans le cas où elle n'en auroit pas encore. En conséquence, dans beaucoup de villes, le produit des cabarets est appliqué à cet objet; on y a destiné, dans les autres, les revenus des moulins, bacs, péages, &c. et même des fonds de terre. On peut appeler des sentences du magistrat au magistrat du gouvernement, comme on l'a vu dans la section précédente. — L'élection du magistrat, et des autres membres de l'administration municipale, se fait tous les trois ans; dans les petites villes, tous les bourgeois y concourent; dans les autres, par certaines classes désignées par les statuts; mais toujours au scrutin.

Le capitaine de la milice de la ville, ou le chef des bourgeois, est aussi choisi par ce corps tous les trois ans; c'est en quelque sorte le principal personnage, mais il n'a point de paye; chargé de beaucoup d'affaires, il est, en outre, président de la cour des orphelins de la ville. Cette jurisdiction est composée de deux conseillers et des échevins. L'appel de cette cour d'orphelins se porte au magistrat du gouvernement.

Outre le magistrat qui prend seulement connoissance des affaires juridiques, les grandes villes ont un *conseil commun* et un *conseil de six voix*. Le conseil commun est composé du capitaine de la milice de la ville, et des députés de toutes les classes d'habitans. Chaque corporation, compagnie, nation d'étrangers, chacune des sept divisions des bourgeois, &c., choisissent, tous les trois ans, un de leurs membres pour le conseil. Son devoir est de s'occuper de tout ce qui peut améliorer le sort et les avantages de la ville, de maintenir la paix, la tranquillité et la bonne intelligence entre les bourgeois; de veiller à l'augmentation des revenus de la ville, &c. — Le *conseil des six voix* est composé du chef des bourgeois, et de six membres, pris dans le conseil commun. Ils sont chargés de l'administration des revenus de la ville, pourvoient aux bâtimens nécessaires et à l'entretien des bâtimens publics, veillent au maintien du bon ordre (sans être cependant cour de justice ni de police), et à la conservation de la paix et de l'harmonie entre les corporations et compagnies. — Ces deux conseils, qui exercent leurs fonctions sans aucune rétribution,

peuvent présenter leurs requêtes au magistrat.

L'accommodement des petites affaires, concernant les dettes, &c., regarde la *cour orale*, dont les membres sont élus tous les ans par les bourgeois et les marchands. — Mais la police, mise sur un nouveau pied, est administrée par la magistrature dans les petites villes, et dans les grandes par deux conseillers. Ce département est en outre composé des officiers suivans, élus par le corps des bourgeois, et institués par les réglemens de police : 1°. le président du quartier, qui, tous les matins, doit faire son rapport au bureau de la police. Chaque division contient de 200 à 700 maisons. 2°. L'inspecteur de quartier, qui doit rendre compte au président du quartier, ou au maire ; il a sous son autorité immédiate les gardes de nuit, les ramonneurs de cheminées, &c., du quartier, qui contient de 50 à 100 maisons. 3°. Le lieutenant de quartier, substitut du précédent. 4°. Les huissiers et les manœuvres de la division (qui n'existent pas dans les petites villes). — La couronne n'accorde point de salaires à tous ces officiers.

Tous les bourgeois, et ceux qui ont des propriétés ou qui résident dans la ville (même les gens de qualité qui y ont des maisons en propre), sont divisés en six classes, et inscrits par ordre alphabétique sur le livre de bourgeoisie; savoir :

I. Les bourgeois propriétaires, ou les habitans qui possèdent une propriété immobiliaire dans l'enceinte de la ville. Ils ont la liberté de lever des ateliers, des manufactures, &c. Leurs noms se retrouvent communément dans l'une des classes suivantes :

II. Les trois corporations, dans lesquelles, sans égard pour la naissance, la famille, le genre de commerce, la profession ecclésiastique, &c., sont inscrits tous ceux qui déclarent posséder un certain capital : ces déclarations ne sont sujettes à aucun examen juridique; mais chaque individu paye sa taxe annuelle sur le capital, au prorata de celui qu'il s'est donné, qui, d'un autre côté, détermine la proportion plus ou moins grande du crédit et des priviléges qui lui sont accordés. — La première corporation comprend ceux qui possèdent un capital de 10,000 à 20,000 roubles. Ils peuvent faire

toutes les espèces de commerce intérieur ou étranger, avoir des vaisseaux en propre, aller en ville dans leurs carrosses à deux chevaux; ils sont exempts de toute punition corporelle. — Celui qui déclare un capital de 5,000 à 10,000 roubles, est classé dans la seconde. Il peut faire toutes les espèces de commerce intérieur, posséder des vaisseaux pour le transport de ses marchandises sur les rivières, rouler dans une calèche à deux chevaux, et est exempt de punition corporelle. — Les membres de ces deux premières corporations peuvent également lever des manufactures, exploiter des mines, &c. — La troisième est composée de tous ceux qui ont un capital de 1,000 à 5,000 roubles. Ils peuvent faire un commerce de détail dans la ville et les campagnes, lever des ateliers, avoir des barques sur les rivières, tenir auberge, &c.; mais, en été comme en hiver, ils ne peuvent atteler qu'un cheval à leur voiture, qui ne doit pas être un carrosse (1). — Celui dont le capital

(1) Cette loi blesse souvent l'orgueil des femmes des marchands dans les villes de la Baltique; et comme il n'est pas expressément spécifié si les membres de cette

(on veut dire les moyens) augmente ou diminue, ou qui veut accroître ou restreindre son commerce, a la liberté de retirer son nom de la corporation dont il est membre, et de s'inscrire dans une autre.—Par l'oukaz du 25 mars 1775, celui qui déclare un capital de 500 roubles est admis dans la troisième corporation; mais ceci a été changé par le réglement municipal; il peut cependant s'inscrire comme marchand, et faire quelque commerce de détail (1): dans beaucoup de villes, ces marchands sont regardés comme membres de la troisième corporation.

III. Les compagnies ou les métiers (les maîtres, compagnons et apprentis). Il y a un réglement particulier pour eux (2).

---

corporation sont exempts de punitions corporelles, plus d'un marchand préfère déclarer un capital plus considérable, afin d'être inscrit dans la seconde corporation.

(1) Il y a même des paysans qui prennent chez les marchands toutes sortes d'objets de détail, sur-tout des salaisons et des épiceries, pour les débiter dans les campagnes.

(2) A Pétersbourg et à Moskou, les artisans allemands, et même les Russes, n'avoient point autrefois

IV. Les étrangers et les habitans des autres villes ou contrées, qui se font enregistrer à raison de leurs affaires. Lorsqu'ils sont au nombre de 500 dans une ville, ils ont la liberté de choisir parmi eux autant de députés à la magistrature de la ville qu'elle a dejà de membres russes. Ils peuvent exercer des métiers, lever des manufactures, et quitter la ville à volonté.

V. Les bourgeois titulaires. Ce sont ceux qui, ayant été élus deux fois à un emploi municipal, ont depuis honorablement exercé la charge de bourguemestre ou de maire; les membres des professions savantes et les artistes qui peuvent produire des attestations académiques; les banquiers qui déclarent un capital de 100,000 à 200,000 roubles; les marchands en gros qui ne tiennent point boutique; les propriétaires de vaisseaux. Ils peuvent se servir, en ville, d'un carrosse à deux ou à quatre chevaux (1), avoir des

---

de statuts ou règles de compagnies; chacun devenoit maître quand il le pouvoit.

(1) Ce privilége est digne de remarque, parce que le noble, qui n'a jamais servi, et n'a par conséquent acquis aucun rang, ne peut rouler en ville qu'avec un

maisons de plaisance et des jardins aux environs de la ville, posséder des fabriques, des manufactures, des galiotes sur les rivières et les lacs.

VI. Ceux des habitans qui gagnent leur vie par des métiers, et qui ne sont point enregistrés sur le livre de la bourgeoisie. Ils peuvent avoir des ateliers, des boutiques et des magasins (1); tenir des auberges et des maisons d'amusement, &c. Ils ne peuvent avoir ni carrosses ni voitures à deux chevaux. — Ce que nous pourrions dire ici concernant l'éligibilité aux divers emplois des individus de ces différentes classes, nous jetteroit dans un détail trop étendu pour le plan de cet ouvrage. — Il paroît nécessaire de remarquer, en outre, que les nobles dont

---

seul cheval, ainsi qu'il est expressément spécifié dans l'ordonnance concernant les équipages, du 3 avril 1775.

(1) Les vassaux même de la couronne ou des nobles, enregistrés dans les villages où ils payent leur obrok et leur capitation, peuvent s'établir dans les villes, et y tenir boutique, ou exercer un métier, &c. Dans les villes de la Baltique, les paysans étoient autrefois entièrement privés de tous les moyens de gagner une subsistance honnête.

les noms sont inscrits sur le livre de la bourgeoisie, ont la liberté de suivre, dans la ville, toutes les occupations profitables qui ne dérogent point à leur rang.

Suivant le réglement de police, toutes les maisons et autres bâtimens doivent être numérotés. — Dans quelques endroits, surtout dans les grandes villes, les rues doivent être éclairées pendant la nuit; le soin d'y pourvoir appartient aux magistrats, ainsi que celui de prévenir les incendies. — Dans les nouvelles villes de cercle, les bâtimens où siégent les différens tribunaux sont tous construits en briques, aux dépens de la couronne. Mais la maison-de-ville doit être construite et entretenue aux frais de la ville.

Ainsi les villes de Russie qui, autrefois (à l'exception d'un très-petit nombre) n'avoient point de gouvernement régulier, ont maintenant obtenu une constitution, établie sur un plan aussi équitable que le permettoit la nature des circonstances. Le léger apperçu que nous venons de donner, prouvera le grand intérêt que Catherine II prenoit aux villes de son empire. Le but de cette illustre souveraine, en leur donnant

une si grande importance, étoit d'engager les Russes et les étrangers à venir s'y établir. Le détail des différens oukazs et réglemens publiés dans cette intention, exigeroit plus de place que nous ne pouvons leur en donner.

Quoique le nombre des gouvernemens et des villes ait beaucoup augmenté depuis quelques années, on ne doit cependant pas s'imaginer qu'elles sont maintenant très-rapprochées entr'elles, ni qu'aucune ville de cercle n'est à une grande distance de la ville capitale de son gouvernement. On ne peut le dire que de quelques districts; mais il s'en faut de beaucoup que ce soit de même pour tous. Ainsi Touroukansk, dans le gouvernement de Tobolsk, est encore à 3,305 verstes de distance de sa ville de gouvernement; et Pétropavlosk, dans le gouvernement d'Irkoutsk, en est même à 4,620 verstes.

Un des réglemens les plus utiles de Catherine II, est celui qui a ordonné la construction de magasins publics, aux dépens de la couronne, dans un très-grand nombre de villes de cercle. Ils sont toujours remplis de grains, et on les ouvre dans les temps de

disette. Les bourgeois et le peuple des campagnes reçoivent aussi beaucoup d'avantages de l'institution des foires annuelles, et des marchés qui se tiennent toutes les semaines dans les villes. Nous ne devons pas oublier d'ajouter, avec un tribut d'éloges, que quiconque le veut, peut maintenant devenir bourgeois, sans avoir aucun égard aux distinctions de naissance ou de religion, toutes questions sur ces matières étant strictement défendues (1).

L'empereur Paul a fait quelques changemens dans la géographie politique de l'Empire de Russie, au mois de décembre 1796 et en 1797, afin de simplifier l'administration. Les *namesnischestva*, *statthalterschafts* ou vice-royautés, sont maintenant appelées gouvernemens, *gouberniya*, et chaque gouvernement a un gouverneur civil et un gouverneur militaire, *graschdanski i voennoï goubernator*, et quelques autres

(1) *Hupel, versuch die Staatsverfassung des Russischen reichs darzustellen*, Tom. I, p. 173 et suiv. 495. *Essai sur le Gouvernement de l'Empire de Russie*, par *Hupel.*

cours ont été instituées dans les villes de gouvernement et dans celles de cercle; les dépenses de l'administration, celles du gouverneur et de sa suite, sont ainsi considérablement diminuées. Les gouvernemens de Vibourg, Réval, Riga, et ceux de la Petite-Russie, sont rétablis en grande partie dans leurs anciennes formes de gouvernement, c'est-à-dire, dans l'état où elles étoient avant l'institution des vice-royautés, et quelques-uns ont aussi repris leurs anciens noms.

L'abolition de quelques vice-royautés a été la conséquence de leur réunion, ou de leur division en plusieurs cercles incorporés à d'autres gouvernemens; la même opération à l'égard des cercles en a pareillement beaucoup diminué le nombre dans plusieurs gouvernemens. Dans les cercles, *ouiès di*, ainsi réunis, où il a été institué de nouvelles villes de cercles, les villes, bourgs, slobodes, villages d'églises, &c., ont repris leur ancien état, ou sont devenus subordonnés de la ville de cercle, en conservant leurs priviléges municipaux et leur commerce.

En faisant ces changemens, tous de légère

conséquence, on a conservé la base de la constitution des gouvernemens de 1775.

N. B. Il n'existe plus aujourd'hui que 41 gouvernemens, dont quelques-uns ont changé de noms. Le gouvernement d'Oufa a repris celui d'Orenbourg; le gouvernement du Caucase celui d'Astrakhan; Kharkof, celui des Slobodes d'Ukraine; Ekatarinoslaf, celui de Nouvelle-Russie; Riga, celui de Livonie; Réval, celui d'Esthonie. Les gouvernemens de Tschernigof et de Novogorod-Séverskoï ont été réunis sous celui de *Petite-Russie;* ceux de Smolensk et de Polotzk, sous celui de *Russie-Blanche;* ceux de Vilna et de Slonin, sous celui de Lithuanie; celui de Vosnézensk, le territoire d'Otschakof et la province de Tauride, à celui de Nouvelle-Russie; celui de Bratzlau à la Podolie; Penza à celui de Saratof. La moitié du gouvernement d'Olonetz a été réunie à celui de Novogorod, et l'autre à celui d'Arkhangel; et celui de Kholivan à ceux dont il faisoit partie avant 1779. (M. *Leclerc.*)

LIVRE DIXIÈME.

ÉTAT SOCIAL DES HABITANS.

Industrie productive.

L'ACTIVITÉ sociale des habitans de l'empire de Russie, présente à notre observation un sujet très-intéressant. L'étendue prodigieuse de cet Empire, et la diversité de ses climats et de ses productions, occasionnent, parmi le peuple, une telle variété dans le genre de vie et les moyens de subsistance, que nous pouvons découvrir, dans l'ensemble de ce tableau, toutes les gradations de l'industrie, depuis la plus grossière jusqu'à la plus parfaite. Suivant les modifications des besoins et de la civilisation des tribus, plusieurs d'entr'elles se contentent de satisfaire les besoins les plus urgens de la nature par les opérations les plus simples, ou donnent à leur génie une élévation et une activité qui, tandis qu'elles leur procurent de nouveaux besoins artificiels, multiplient

en même temps les objets et les espèces de jouissances. Nous trouvons en Russie, non-seulement des classes et des races particulières, qui se dévouent exclusivement à telle ou telle branche d'industrie, mais des nations entières qui subsistent principalement, ou même uniquement du produit de la chasse, de l'éducation du bétail, de la pêche, ou enfin des travaux de l'agriculture. Ce pays singulier, dans lequel les occupations du genre humain varient suivant les différentes constitutions civiles et morales, est un phénomène d'autant plus intéressant, que tout vestige de cet état primitif des nations est effacé par la civilisation presque par-tout ailleurs.

Les différentes modifications de l'industrie sociale peuvent se réduire à trois branches principales, dont l'une a pour objet d'obtenir, la seconde de perfectionner, et la troisième d'échanger les productions naturelles. Les différens emplois de la branche d'industrie dont le but est de procurer et d'obtenir, sont : la chasse, la pêche, l'éducation du bétail ; l'agriculture, la culture des jardins, des vergers et des forêts ; le soin des abeilles, la nourriture des vers à soie ;

l'exploitation des mines, et la récolte ou la façon des sels. Nous prendrons cette division naturelle pour guide dans le tableau que nous allons faire de l'activité sociale des habitans de l'empire de Russie; et nous chercherons à esquisser brièvement chacun de ces objets, suivant l'ordre que nous venons de tracer, qui n'est point arbitraire (1).

---

(1) Les deux auteurs qui ont traité systématiquement de la statistique de l'Empire de Russie, *Hermann* et *Hupel*, sont consultés tout au long dans cette section et dans les suivantes; mais, comme le plan de ces ouvrages diffère essentiellement de celui que nous avons adopté, nos matériaux sont principalement puisés dans les sources mêmes; c'est-à-dire, tirés des Voyages et des Topographies, dont nous nous croyons d'autant plus obligés de produire les autorités, que plusieurs circonstances rapportées dans cette division de notre ouvrage auront besoin du témoignage de garans authentiques, pour obtenir la conviction ou la croyance du lecteur. En outre, notre intention n'étant pas de nous en tenir à la partie politique et économique, mais voulant aussi jeter un coup-d'œil sur l'état social et moral de l'empire de Russie et de ses habitans, nous avons cru nécessaire d'admettre dans le plan, non-seulement les objets et la somme de leur industrie, mais encore leurs modifications, et les méthodes employées

SECTION PREMIÈRE.

La Chasse.

La *chasse* fut par-tout la première occupation de l'homme. Poussé par la faim, excité à la résistance par l'attaque des animaux sauvages, sa première affaire fut de les combattre pour défendre sa vie et pourvoir à sa subsistance. Dans la plupart des pays de l'Europe, la chasse a depuis long-temps perdu ce caractère; elle n'est plus aujourd'hui, ni par besoin ni par crainte, un objet de nécessité; et ce qui, dans l'enfance des nations européennes, étoit un emploi pénible et dangereux, est devenu un objet de divertissement et de plaisir. Mais il est encore en Russie une foule de tribus, qui, à raison de leurs besoins physiques, sont entièrement ou principalement adonnées

---

par le peuple à cet égard; nous aurons ainsi occasion de rapporter des faits, qui s'offriront d'eux-mêmes, comme des traits moraux caractéristiques. Voyez *Storch*, *Historisch Statistisches gemælde des Russischen reichs*, *&c. tom. II*, *p. 565. Tableau historique et statistique de la Russie*, par *Storch*, tom. II, p. 565.

à la chasse, et qui sont obligées de disputer leur existence aux habitans sauvages de leurs déserts. Considérée sous ce point de vue, la chasse est un objet très-intéressant pour l'empire de Russie; mais si nous calculons la quantité et la valeur des productions qu'il en retire, non-seulement pour sa consommation intérieure, mais aussi pour son commerce avec les nations étrangères, elle acquiert alors une nouvelle importance politique, qui nous impose l'obligation de nous instruire avec plus de détail de la manière dont elle se fait, et des objets qu'elle embrasse.

La chasse a été généralement libre jusqu'ici dans toute l'étendue de l'Empire; sur les terres seigneuriales, à la vérité, c'est un droit qui appartient au seigneur; mais presque tous les propriétaires permettent à leurs paysans de chasser; et même, dans beaucoup de districts, ils les encouragent à exterminer les animaux nuisibles. En Livonie même, où les seigneurs sont allemands, et où le gibier commence à devenir rare, ils ne se formalisent jamais lorsqu'un chasseur avec ses amis, sa suite et ses chiens, traversent, en chassant, leurs domaines, sans en avoir

préalablement obtenu la permission. Quelques seigneurs, en petit nombre, défendent à leurs paysans de porter un fusil ; mais cette prohibition produit un effet tout contraire : le mal fait en cachette est d'autant plus dangereux (1). En Sibérie la chasse est réservée aux nations qui payent leurs tributs en fourrures, et qui en font leur principale occupation ; elle se réduit à la poursuite des bêtes dont les peaux sont recherchées ; mais également ici le paysan russe ne manque jamais de consacrer à la chasse les jours de loisir qu'il a pendant l'hiver. Il fait alors clandestinement le métier de braconnier, ou se procure une licence du magistrat, ou des chefs des nations sibériennes, à l'abri de laquelle il peut chasser en sûreté pendant toute la saison. Dans le premier cas, il court fréquemment le risque d'être attrapé par le propriétaire du gibier, et châtié sur la place, ou livré au magistrat (2).

(1) *Hupel*, *Topographische nachricten von Liefland und Esthland*, *tom. II*, *p. 430*. *Nouvelle Topographie de la Livonie et de l'Esthonie*, par *Hupel*, tom. II, p. 430.

(2) *Pallas*, *Voyages dans les différentes Provinces de l'Empire de Russie*, tom. III, p. 10.

— Il n'a encore été promulgué aucunes loix sur la chasse ; cependant la rareté, de plus en plus sensible, de plusieurs des animaux les plus recherchés, paroît exiger quelques restrictions prudentes, afin de prévenir l'extinction d'une source si abondante de richesses nationales.

Les animaux sauvages, qu'on poursuit pour en avoir la peau, se trouvent en très-grand nombre dans les parties de la Russie les plus avancées dans le nord et dans l'est, principalement sur les îles situées entre le Kamtschatka et l'Amérique, dont la découverte est devenue d'une grande importance pour le commerce des fourrures. Après elles, les gouvernemens de Tobolsk, Perm, Oufa, Viatka, Arkhangel, Olonetz, Vologda et quelques autres, sont les plus abondans en gibier de cette espèce.

La chasse est très-difficile, pénible et périlleuse, dans les endroits où elle est la plus lucrative ; elle est en conséquence la principale occupation des nations qui se rapprochent de l'état sauvage, telles que les Ostiaks, les Samoyèdes, les Vogouls, les Toungous, les Tschouktschi, les Kamtschadals, les Iakouks, les insulaires orien-

taux, et la majorité des Tatars de la Sibérie. Pour plusieurs de ces nations, la chasse est le seul moyen de profit par lequel elles puissent se procurer la nourriture, le vêtement et les autres objets de première nécessité; celles-là payent en fourrures leurs tributs, ou les taxes du gouvernement. En dépit de tous les dangers et des fatigues qui accompagnent la chasse des bêtes fauves qui peuplent les forêts immenses et les déserts de la région arctique, cet exercice est non-seulement la principale, mais aussi l'occupation favorite de ses habitans. Il n'est point rare, pour les chasseurs de ces tribus sauvages, de s'engager seuls et corps à corps en un duel contre les ours, les loups, et autres animaux féroces; et ils sont tellement sûrs de leur coup ou de leurs ruses, que rarement ou jamais ils périssent dans le combat. Quelques nations, telles que les Ostiaks de l'Obi, ne vont jamais à la chasse qu'en petites troupes; ils battent alors les forêts pendant quatre ou six semaines de suite à la quête de leur proie, n'emportant avec eux, pour toutes provisions, que du poisson gelé sur de petits traîneaux à la main; tandis que les Toungous et autres errent seuls dans leurs

déserts couverts de montagnes, de fragmens de rochers et de grosses rivières, où souvent ils périssent victimes de leur amour pour cet exercice dangereux. Lorsqu'un de ces chasseurs a le malheur de se rompre un bras ou une jambe, ou de se trouver embarrassé entre deux fragmens de rochers, dans cette situation désespérée il doit périr de faim, mourir de ses blessures, ou devenir la proie de quelque bête féroce.

Les *objets de chasse* sont si nombreux et si variés, que leur énumération complète seroit difficile et sans intérêt. Sans entrer donc dans un détail circonstancié, qui seroit aride et ennuyeux pour beaucoup de nos lecteurs, nous nous occuperons seulement des principales espèces d'animaux qu'on obtient par la chasse, de la main libérale de la nature, pour alimenter le commerce et fournir à la consommation, sans, toutefois, perdre un instant de vue l'homme, le plus noble objet de notre observation. Les différentes modifications de son activité et de son industrie offriront de riches et précieuses matières aux réflexions du philosophe; et lorsqu'elles présenteront une trop grande uniformité, quelques observations parse-

mées sur la nature et les habitudes des brutes, ajouteront à l'intérêt du tableau, en lui donnant plus de variété.

La *chasse qui a pour objet les fourrures* étant la plus importante pour le commerce avec l'étranger, nous en ferons le premier objet de notre attention. Le plus estimé de tous les animaux recherchés pour leur peau est la *zibeline*, à laquelle, d'un consentement général, toutes les nations de l'Europe et de l'Asie ont attaché un prix si grand et si déterminé, que sa peau sert encore d'étalon pour régler le tribut que payent à la couronne toutes les races de chasseurs sibériens (1). Cet animal se trouve dans la Russie asiatique, depuis les îles Aléontiennes et le Kamtschatka jusqu'aux districts de la Petschora et de la Kama; mais la qualité de sa peau varie extrêmement dans les différentes parties de cette vaste région. Les plus belles

(1) Le tribut en fourrures, appelé *tassak*, est encore déterminé par zibelines, quoique communément cela ne soit que nominal, et que les tributs soient en grande partie payés en d'autres fourrures, ou totalement acquittés en argent, sur le pied d'un rouble par peau de zibeline. *Pallas*, *Voyages*, tom. III, p. 12.

zibelines viennent d'Iakoutsk et de Nertschinsk; et quelquefois, mais rarement, il s'en trouve de jaunes, et encore plus rarement des blanches. Les zibelines kamtschadales sont les plus grosses de toutes. Elles ont la peau épaisse et le poil long, mais ne sont pas très-noires; en conséquence la plupart vont en Chine, où l'on sait les colorer. Lors de la conquête du Kamtschatka elles y étoient en si grande abondance, qu'un seul chasseur pouvoit aisément attraper soixante, quatre-vingt, et même davantage de ces animaux dans le cours d'un hiver; et les Kamtschadals en faisoient si peu de cas, qu'ils estimoient au double de leur valeur la peau d'un chien qui leur étoit plus utile. Pour la valeur de dix roubles en quincaillerie, on obtenoit d'eux, sans difficulté, celle de cinq ou six cents roubles en peaux de zibelines; et quiconque faisoit seulement pendant un an ce commerce au Kamtschatka, revenoit ordinairement avec un profit de trente mille roubles et au-delà. Cette surabondance est considérablement diminuée depuis la première expédition du Kamtschatka, ou depuis l'année 1740. Cependant cette péninsule, et les contrées qui l'avoisi-

nent, continuent d'être les plus riches en zibelines, tant à raison des montagnes qui en rendent la chasse plus difficile, que parce que la mer les empêche de se retirer ailleurs.

La manière dont on prend les zibelines du Kamtschatka est extrêmement simple. Les Kamtschadals suivent la piste de cet animal sur la neige, jusqu'à ce qu'ils aient découvert sa retraite, qui est généralement un clapier peu profond dans la terre. Dès que cette petite bête apperçoit le chasseur, elle se réfugie dans un creux d'arbre, que celui-ci entoure d'un filet; il abat l'arbre ensuite, ou, par le moyen de la fumée, force la zibeline à abandonner son asyle et à se jeter dans le filet, où il la met incontinent à mort (1). — En d'autres endroits, où ces animaux sont rares, les moyens qu'on emploie sont plus compliqués. Tel est, par exemple, le piége aux zibelines des Vogouls, dont on se sert dans plusieurs parties de la Sibérie. On cherche une place où se trouvent deux jeunes arbres à peu de distance

(1) *Steller, beschreibung von Kamtschatka*, p. 119. *Description du Kamtschatka*, par *Steller*, p. 119.

l'un de l'autre, qu'on commence par dépouiller de leurs branches vers le bas. Près de l'un de ces arbres, on plante un poteau dans la terre, sur lequel est placée horizontalement une pièce de bois attachée aux deux arbres, de manière que l'un des bouts se trouve entre l'arbre et le poteau. Sur cette pièce de bois on en pose une autre en trébuchet, dont un des bouts porte sur un léger support, qui, lorsque le piége est tendu, passe sur le bout encoché du poteau ; à l'extrémité du support est un cordon de nattes ; un autre très-court tient à la pièce de bois inférieure. Les bouts de ces deux cordons sont réunis ensemble par un petit morceau de bois qui les traverse, à l'extrémité duquel est attaché un oiseau ou un morceau de viande, dont le poids fait baisser la pointe du petit morceau de bois, et retient ainsi les deux cordons ensemble. La zibeline se glisse avec précaution le long de la pièce de bois inférieure, jusqu'à ce qu'elle puisse atteindre l'appât et s'en saisir; ce mouvement fait partir le bâton auquel l'amorce est attachée, et qui tenoit les deux cordons réunis ensemble ; le support perd son appui, et conséquemment la pièce de bois supérieure

tombe sur les épaules de l'animal et l'arrête. — Des fouines et autres petits animaux se prennent également au même piége (1).

La zibeline devenant de plus en plus rare depuis long-temps, la couronne prend en remplacement, des habitans de la Sibérie, des peaux de renards, de fouines, d'écureuils et de loutres. Le prix de la zibeline varie généralement beaucoup; il y a des peaux qui, en Sibérie sur le lieu même, coûtent jusqu'à 50 roubles et davantage. Les plus grands amateurs de cette belle et délicate fourrure sont les Chinois, les Perses et les Turcs : on prétend que le plus grand usage de cette fourrure est à Constantinople.

Le *renard* est aussi un article de commerce important; on en compte en Russie quatre espèces distinctes : le renard commun, qui comprend le rouge, le fauve, le rayé de noir (qu'on appelle le renard à croix), et ceux qui sont entièrement blancs, les plus rares et les plus chers; le karagan, d'une couleur grise; le renard des steppes, et le renard de glaces ou de rochers. Ces der-

---

(1) *Pallas, Voyages*, tom. II, p. 227.

niers, qui sont communément blancs, mais quelquefois d'une couleur bleuâtre, habitent principalement les îles situées sur les côtes de la mer Glaciale et du Kamtschatka, et l'Archipel russe. Le renard noir, qui est à présent le plus estimé dans le commerce, ne se trouve que dans la Sibérie orientale.

La méthode ordinaire d'attraper ces animaux est de leur tendre des piéges en forme de trappes; mais les habitans du Kamtschatka se servent communément à cet effet d'une invention ingénieuse. Ils tendent plusieurs piéges faits d'os de baleines, attachés en cerceaux sur une planche, et placés en cercle dans la neige; ils mettent dans le milieu une mouette ou un autre oiseau aquatique pour servir d'amorce. Aussi-tôt que le renard saute dans le cercle pour saisir sa proie, le chasseur, qui est caché dans une fosse, tire une corde, par le moyen de laquelle il réunit ensemble les cerceaux, qui saisissent le renard par le milieu du corps ou par une patte, et le retiennent jusqu'à ce que le chasseur l'ait assommé avec un bâton. Il est très-usité en Sibérie de se servir d'un moyen par lequel le renard se tue lui-même. On attache à cet effet, à un poteau planté

en terre, un arc légèrement tendu, sur lequel est placée une flèche; on tend une corde en travers d'un passage ou sentier; elle est attachée à l'arc, de manière qu'il se détend immédiatement aussi-tôt que le renard touche, en courant, la ficelle. La flèche perce généralement le cœur de l'animal, et conséquemment le tue sur la place: pour cet effet, le chasseur a une règle pour déterminer la hauteur à laquelle l'arc doit être placé (1).

La Sibérie orientale, et particulièrement le Kamtschatka, sont les parties les plus abondantes en beaux renards; ils y étoient en si grand nombre vers le milieu du dix-huitième siècle, que les plus belles peaux de renards rouges, couleur de feu, ne se vendoient jamais sur les lieux plus de 130 à 180 kopeks. Les renards noirs, en général, ne sont pas aussi communs; leur valeur dans le commerce est telle qu'une seule peau coûte quelquefois de 100 à 500, et même jusqu'à 1,000 roubles. Ces animaux sont natu-

(1) *Russia: or a complete historical account of all the nations which compose that Empire*, vol. I, p. 181. *Description de toutes les nations de l'Empire de Russie.*

rellement l'objet auquel s'attachent de préférence les chasseurs de la Sibérie orientale, puisque fréquemment une seule peau suffit pour acquitter le tribut de tout un village. Le soin avec lequel ils élèvent les jeunes renards qu'ils peuvent attraper est poussé à un tel point, que les femmes des Ostiaks les nourrissent de leur lait. En été, lorsqu'ils trouvent de jeunes renards de cette espèce, ils les nourrissent bien d'abord, mais quelque temps avant de les tuer ils leur cassent une patte, afin qu'ils mangent moins, parce que la peau des renards maigres est meilleure (1).

Le vrai pays natal des renards de glaces ou de rochers, sont les îles de la mer Glaciale et de la mer Orientale, où ils se trouvent en nombre incroyable. La description que *Steller* nous donne de cet animal curieux et rusé est si intéressante, qu'on peut la lire avec plaisir, même plus d'une fois.

« Pendant mon malheureux séjour, dit-» il, sur l'île de Behring, j'eus plus d'occa-

(1) *Russia: or a complete historical account of all the nations which compose that Empire*, vol. I, p. 182. *Description de toutes les Nations de l'Empire de Russie.*

» sions que je n'en voulois d'étudier la na-
» ture de cet animal, qui surpasse de beau-
» coup le renard commun en impudence,
» en ruse et en malice. La narration des
» tours innombrables qu'ils nous jouèrent,
» pourroit aller de pair avec l'histoire qu'*Al-*
» *bertus Julius* rapporte des singes de l'île
» de Saxenbourg. Ils s'introduisoient dans
» nos habitations de jour comme de nuit,
» volant tout ce qu'ils pouvoient emporter,
» même des choses qui ne leur étoient d'au-
» cun usage, comme des couteaux, des bâ-
» tons, nos habits, &c. Ils étoient si ingé-
» nieux, qu'ils parvenoient à renverser nos
» barils de provisions, du poids de plusieurs
» pouds, et en déroboient ensuite la viande
» avec tant d'adresse, que nous ne pouvions
» nous persuader d'abord qu'ils fussent les
» auteurs du vol. Lorsque nous dépouil-
» lions un animal de sa peau, ils cherchoient
» à nous arracher la viande des mains, avec
» tant de rapacité, que nous étions souvent
» obligés de les écarter à coups de couteau.
» Si nous le cachions avec soin dans la terre,
» ajoutant même des pierres au poids de la
» terre dont nous le recouvrions, non-seu-
» lement les renards découvroient la cache,

» mais ils en ôtoient les pierres, en les pous-
» sant avec les épaules, comme auroient
» fait des hommes; et se mettant par-des-
» sous, ils s'aidoient mutuellement de tout
» leur pouvoir. Si, croyant le mettre hors
» de leur atteinte, nous placions quelque
» chose en l'air au bout d'un poteau élevé,
» ils creusoient la terre au pied, de manière
» que le poteau tomboit avec ce qu'il sup-
» portoit; ou bien un des renards grimpoit
» après, et renversoit ce qui étoit dessus
» avec un art et une adresse incroyables.
» Ils veilloient tous nos mouvememens, et
» nous accompagnoient dans tout ce que
» nous faisions. Si la mer jetoit sur le ri-
» vage un animal de quelque espèce qu'il
» fût, ils le dévoroient, avant qu'aucun de
» nous pût arriver sur le lieu : ce qui nous
» faisoit grand tort; et, s'ils ne pouvoient
» pas le consommer tout-à-la-fois, ils le
» dépeçoient en portions, et l'emportoient
» sur les montagnes, où ils le cachoient
» sous des pierres devant nos yeux; cou-
» rant toujours en allant et en venant, tant
» qu'il restoit quelque chose à emporter.
» Tandis que ceux-ci travailloient, d'autres
» faisoient le guet et nous surveilloient. S'ils

» voyoient de loin venir quelqu'un, toute » la troupe tenoit conseil ; et creusant de » concert dans le sable, ils y cachoient un » castor ou un ours marin, de telle manière » qu'il n'en paroissoit aucune trace. Pen- » dant la nuit, lorsque nous couchions en » plein air, ils venoient enlever nos bon- » nets de nuit, et voler nos gants dessous » nos têtes, ainsi que les couvertures et les » peaux sur lesquelles nous couchions. En » conséquence, nous dormions toujours » avec des bâtons dans les mains, afin de » pouvoir les chasser ou les assommer s'ils » venoient nous réveiller.

» Lorsque nous faisions halte en route » pour nous reposer, ils se rassembloient » autour de nous, et jouoient mille tours » à notre vue ; et quand nous restions assis » et tranquilles, ils nous approchoient de » si près qu'ils rongeoient les courroies de » nos souliers. Si nous nous couchions par » terre, comme pour dormir, ils venoient » nous sentir au nez pour voir si nous » étions morts ou vivans ; et lorsque nous » retenions notre haleine, ils nous co- » gnoient le nez comme s'ils eussent voulu » le manger. Dans le commencement de

» notre arrivée, ils rongeoient le nez et les
» doigts des pieds et des mains de nos morts,
» tandis que nous préparions leur sépul-
» ture, et se pressoient de telle sorte autour
» des malades et des morts, que ce n'étoit
» pas sans peine que nous parvenions à les
» écarter. Tous les matins nous voyons ces
» audacieux animaux rôder parmi les lions
» et les ours marins étendus sur la rive,
» allant sentir ceux qui étoient endormis,
» pour découvrir si quelqu'un d'eux n'étoit
» pas mort; si tel étoit le cas, ils commen-
» çoient immédiatement à le disséquer, et
» ils se mettoient tous aussi-tôt à l'ouvrago
» pour l'emporter pièce à pièce. Les lions
» marins, pendant la nuit, étouffent fré-
» quemment leurs petits en dormant. Il
» paroîtroit que les renards sont instruits
» de cette circonstance, car ils examinent
» chaque matin tout le troupeau, un à un,
» et emportent immédiatement ceux qui
» sont morts.

» Ne nous laissant en repos ni le jour ni
» la nuit, ils nous irritèrent tellement con-
» tr'eux, que nous nous mîmes à les tuer
» jeunes et vieux, et leur fîmes la guerre
» par tous les moyens que nous pûmes ima-

» giner pour les détruire. Lorsque nous » nous réveillions le matin, il y en avoit » toujours deux ou trois étendus à nos » pieds, que nous avions assommés pendant » la nuit; et je peux dire, avec vérité, que » j'ai tué à mo seul plus de deux cents de » ces animaux, pendant mon séjour sur » l'île. Le troisième jour après notre arrivée, » j'en assommai, dans l'espace de trois heu- » res, plus de 70 avec un gourdin, et leurs » peaux me servirent à couvrir ma cabane. » Ils sont si voraces, que nous pouvions » d'une main leur présenter un morceau de » viande, et de l'autre les assommer avec » une hache ou un bâton.

» Lorsque ces animaux actifs ne pou- » voient emporter un objet qu'ils convoi- » toient, par exemple, les habits que nous » ôtions quelquefois, ils faisoient dessus » leurs ordures, et rarement alors en pas- » soit-il un autre auprès sans en faire au- » tant. D'après toutes ces circonstances nous » jugeâmes qu'ils n'avoient jamais vu d'être » humain, et que, par conséquent, la » crainte de l'homme n'est pas innée chez » les brutes, mais qu'elle doit être fondée » sur une longue expérience.

» Comme les autres renards, c'est en octobre et en novembre qu'ils ont le poil le plus touffu et le plus lisse. En janvier et février ils l'ont épais aussi; en avril et en mai ils commencent à perdre leur habit; en juin et juillet ils n'ont plus que de la laine sur eux, et ont l'air d'être en gilet. En juin ils font leurs petits, par portées de neuf ou dix, dans des trous et des crevasses de rochers. Ils chérissent tellement leurs petits, que pour nous en écarter, et croyant nous faire peur, ils aboyoient et hurloient comme des chiens, et trahissoient ainsi leurs gîtes (1). Dès qu'ils s'apperçoivent que leur retraite est découverte, à moins qu'on ne les trouble, ils emportent aussi-tôt leurs petits dans leurs gueules, et cherchent à les cacher en un lieu plus secret. Si on tue les jeunes, la mère pousse des hurlemens horribles, et suit ainsi l'assassin jour et nuit jusqu'à la distance de cent verstes et au-delà, sans jamais se détourner, jusqu'à ce qu'elle ait

(1) De-là vient probablement le nom russe des renards de glaces ou de rochers: *peltzi*, de *peletz*, un petit chien.

» joué quelque tour à son ennemi, ou qu'il
» l'ait tuée.

» Ils puent horriblement, beaucoup plus
» même que le renard rouge. Dans le temps
» du rut ils courent jour et nuit les uns
» après les autres, et se mordent entr'eux
» par jalousie, comme les chiens. Lorsqu'ils
» s'accouplent, ils crient exactement comme
» les chats. Dans les temps de tempêtes, et
» pendant les grandes chutes de neige, ils
» se cachent sous la neige, et y restent tran-
» quilles tant qu'elle continue de tomber.
» Ils traversent les rivières à la nage avec
» une grande agilité. Outre ce que la mer
» jette sur le rivage, et ce qui est tué par les
» autres bêtes, ils saisissent de nuit les oi-
» seaux d'eau sur les rochers où ils se sont
» reposés pour dormir; mais ils sont fré-
» quemment eux-mêmes victimes des oi-
» seaux de proie. — Ces animaux, qui sont
» maintenant sur l'île en tel nombre qu'on
» ne peut l'exprimer, y ont probablement
» été portés du continent par les glaces; car
» il ne s'y trouve point d'autre animal ter-
» restre; et s'y nourrissant ensuite de la
» grande quantité de substances animales
» que la mer vomit sur le rivage, ils se sont

» multipliés à un degré aussi extraordi-
» naire (1) ».

Sortons de cette digression, si on peut appeler ainsi une relation si étroitement liée à notre sujet. Cette espèce est entièrement blanche ou de couleur bleuâtre, et leurs peaux forment un article considérable de commerce. Quoique les voyages que les habitans russes des bords de la mer font au Spitsberg et à la Nouvelle-Zemle, aient pour objet principal la pêche de la morsch (2) et du phoque, cependant, comme ils ne peuvent s'y livrer que lorsque la mer est libre, quand ils hivernent sur ces îles, ils emploient ordinairement le reste du temps à la chasse, qui se réduit ici à celle de l'ours blanc ou polaire, du renard de glaces, du renne et de l'eider ou canard à duvet. Les Samoyèdes forment également de petits par-

---

(1) *Steller, beschreibung der Beringsinsel, in Pallas neuen nordischen beytrægen*, tom. II, p. 274 — 279. *Description de l'île de Behring*, par *Steller*, dans les *Nouvelles additions de Pallas sur le Nord*, tom. II, p. 274 — 279.

(2) *Trichecus rosmarus;* appelé *Walross* par les Allemands, et par les Français, *vache marine*.

tis, qui se rendent en hiver, en traversant le détroit de Vaygatz sur la glace, dans la Nouvelle-Zemle, inhabitable même pour des Samoyèdes, où ils chassent principalement les ours et les renards. Pour ne pas s'égarer dans les champs de neige dans lesquels ils s'engagent, et qui s'étendent beaucoup au-delà de ce que l'œil peut atteindre, ils tracent des figures dans la neige, et chaque famille a la sienne particulière, afin de retrouver la piste les uns des autres, et de pouvoir se réunir. Ils se servent d'arcs et de flèches, de lances, de piéges et de trappes, ils employent aussi une espèce de lévriers petits et gros (1). — Les voyages que l'on fait dans l'Archipel russe et la mer Orientale, ne sont entrepris que pour obtenir des fourrures; mais comme le renard de glaces n'est pas le principal objet, nous retarderons la description de cette chasse et de cette branche de commerce, pour la donner dans une occasion plus convenable.

Pour les petites fourrures et celles employées en bordures, les peaux que l'on préfère sont celles de martes, d'écureuils,

(1) *Géorgi*, p. 279.

d'hermines, de lapins et de marmottes. Tous ces petits animaux sont courus avec des chiens par les paysans, qui dévouent une partie de leur temps à la chasse, ou pris en grand nombre avec des trappes et des trébuchets tendus devant leurs clapiers. — La marte se trouve non-seulement en Sibérie, mais encore dans la Russie européenne, même aux environs du lac de Ladoga et en Livonie; mais celles du gouvernement de Tobolsk sont les plus belles, comme elles y sont aussi en plus grande abondance.

Les écureuils les plus noirs viennent d'Iakoutsk et de Nertschinsk; mais ce sont les plus petits. Ceux de Téléout, fameux pour leur grosseur, sont aussi d'une belle couleur argentée qui leur donne une grande valeur. L'écureuil rayé, appelé *Bouroundouk* par les Russes, se trouve également en très-grande abondance en Sibérie. Ce petit animal délicat habite sur les arbres, et saute de branches en branches avec beaucoup d'agilité; mais il passe l'hiver dans des trous creusés dans la terre, à peu de profondeur, à cause de l'humidité du terrein, et on y trouve toujours avec lui des magasins de provisions, consistant en plusieurs es-

pèces de graines. Quelque facile qu'il fût d'attraper ces animaux, et quelque nombreux que pussent être les curieux de leurs belles peaux rayées, cependant personne ne s'occupe de les prendre.

Il est encore en Russie plusieurs autres petits animaux qui méritent d'être remarqués par rapport à leurs peaux, et dont la chasse a été entièrement négligée jusqu'ici. Dans ce nombre, outre l'écureuil rayé, on peut compter la belette couleur d'or, qui abonde en Sibérie; le *Souslik*, le pereveska et le spalax, que l'on voit en grand nombre entre le Don et le Dnèpr; ainsi que le grand ennemi des jardins, la taupe, dans tout le nord de la Russie. La peau de l'écureuil rayé ou tacheté, du souslik (*Mus citellus*) et du pereveska, convient au goût des Européens méridionaux; le poil couleur d'or de la belette est admiré en Perse, et les peaux du spalax et de la taupe peuvent servir pour les fourrures ordinaires (1). Les

(1) *Guldenstædt, akademische rede ueber die produtte Russlands, welche zur unterhaltung, &c. Discours académique sur les produits nutritifs de la Russie*, par *Guldenstædt*, dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, tom. IV, p. 25.

peaux de lièvres et de chats ne laissent pas de former aussi un article considérable du commerce; on en fait des chapeaux en Russie, ou bien on les exporte à cet effet. En 1793, il a été embarqué 2,113 sacs et 607,000 peaux de ces deux espèces, dont la valeur montoit à la somme de 298,000 roubles. Il eût certainement beaucoup mieux valu manufacturer dans le pays cette grande quantité de matériaux bruts, puisque la Russie importe annuellement un nombre considérable de chapeaux.

Les autres animaux que l'on chasse pour en avoir la peau, sont: l'ours, le loup, le loup-cervier, le glouton, le furet, le chaffouin, &c. qui, généralement parlant, sont répandus dans tout le nord de la Russie. Les peaux de ces animaux, qu'on obtient en prodigieuse quantité, sont consommées dans le pays, ou exportées à l'étranger. L'ours est, à beaucoup d'égards, un animal si utile, et la manière dont on le prend en Russie est si variée et si ingénieuse, que nous croyons devoir la rapporter.

Les armes les plus ordinaires pour tuer l'ours, sont les armes à feu et les flèches. Les Lapons, pouvant les atteindre facile-

ment à la course avec les chaussures dont ils se servent pour marcher sur la neige, assomment cet animal à coups de massue ; mais généralement on le blesse d'abord à coups de fusil, et on l'achève ensuite avec des lances. Dans quelques parties de la Sibérie, les chasseurs construisent une espèce d'échafaudage, composé de plusieurs poutres mises les unes sur les autres, qui tombent toutes à la fois sur l'ours et qui l'écrasent, lorsqu'il passe sur la trappe qui est placée par-dessous. Une autre méthode est de creuser des fosses, dans le fond desquelles on fiche en terre un pieu, fait d'un bois très-solide. Il présente une pointe très-aiguë et bien polie, qui s'élève à environ un pied au-dessus du niveau du fond. La fosse est soigneusement recouverte de gazon; et on place une petite ficelle en travers du sentier de l'animal, qui correspond à un épouvantail élastique. Aussi-tôt que l'ours touche à la corde, le fantôme, mis en mouvement, paroît s'élancer, et l'animal effrayé, cherchant à se sauver par la fuite, tombe avec violence dans la fosse, et se tue de lui-même en s'empalant dans le pieu pointu. S'il échappe à ce piége, à peu de distance, peut-

être, plusieurs chausse-trappes (1), et autres instrumens de destruction, parmi lesquels se trouve un nouvel épouvantail, l'attendent sur son passage; et plus la bête effarée cherche à se débarrasser, plus elle s'empêtre sur le lieu, où le chasseur, avide de sa peau, l'attend caché dans une embuscade. L'ours n'a pas seulement à craindre les embûches dressées sous ses pas, le génie inventif de l'homme a encore imaginé de lui tendre dans l'air des piéges non moins dangereux pour sa liberté et pour sa vie. Les Koriaks cherchent à cet effet un arbre courbé, fait en forme de potence, au sommet incliné duquel ils attachent un nœud coulant, et suspendent un appât. L'ours affamé est tellement tenté par cet objet, qu'il grimpe sur l'arbre avec empressement, et devient infailliblement la victime de son

(1) Espèce de chevaux de frise avec quatre pointes en fer, construites de manière que, de quelque côté qu'ils tombent, ils présentent toujours une des pointes en l'air; on les place ordinairement sur les brèches ou sur les ponts, pour obstruer le passage de la cavalerie de l'ennemi. C'est aussi un instrument de fer à trois pointes qu'on emploie pour la chasse du loup.

avidité ; car, en ébranlant la branche, le nœud se resserre, et l'ours reste suspendu à l'arbre qui reprend violemment sa première direction. Mais la méthode la plus singulière et la plus ingénieuse, est celle adoptée par les habitans des parties montagneuses de la Sibérie pour obliger ce féroce animal à se tuer lui-même. Ils attachent un bloc très-pesant avec une corde, dont l'autre bout se termine par un nœud coulant. Ce piége est tendu, sur le bord d'un précipice escarpé, dans le sentier que l'ours a coutume de fréquenter. Ayant le cou pris dans le nœud, et voyant que le billot l'empêche de passer outre, il entre en fureur, et, cherchant à se débarrasser, il renverse le bloc dans le précipice, où naturellement le poids l'entraîne après lui, de sorte que communément il se tue en tombant. Si, par événement, il ne périt pas, il cherche à remonter sur la montagne, en traînant toujours le bloc à sa suite, et réitère ses efforts, jusqu'à ce que, dans un nouvel accès de rage, il tombe d'épuisement par terre, ou termine sa vie par une chute décisive.

L'ours se trouve, non-seulement dans toutes les forêts de la Sibérie, mais aussi,

en grande abondance, dans les provinces septentrionales de la Russie Européenne. L'ours blanc ou polaire (*ursus maritimus*) habite les côtes de la mer Glaciale, et quelques-unes des îles orientales et septentrionales, où sa chasse forme une occupation secondaire pour les marins qui visitent ces côtes pour la pêche de la *morsch*. Les ours noirs sont si nombreux dans le Kamtschatka, qu'on les voit rôder par troupes dans les plaines, et ils auroient infailliblement exterminé depuis long-temps tous les habitans, s'ils n'étoient pas ici plus doux et moins farouches que par-tout ailleurs. Au printemps, ils descendent en foule des montagnes où ils ont passé l'hiver, et se rendent aux embouchures des rivières pour s'y nourrir de poissons, qui abondent dans tous les ruisseaux de cette péninsule. S'ils ont de cette nourriture à discrétion, ils ne mangent que la tête des poissons; et lorsqu'ils trouvent des filets tendus en quelque endroit, ils les tirent adroitement hors de l'eau, et en retirent le poisson. En automne, lorsqu'il remonte les rivières, ils s'avancent successivement avec lui vers les montagnes.

Lorsque le Kamtschadal apperçoit un

ours, il cherche de loin à se concilier son amitié, en accompagnant ses gestes de paroles affables. Ils sont réellement si familiers, que les femmes et les filles allant cueillir des herbes et des racines, ou ramasser du gazon pour leur servir de chauffage, au milieu même d'un troupeau d'ours, ne sont jamais troublées par eux dans leurs occupations; et si quelqu'un de ces animaux s'approche d'elles, ce n'est que pour manger quelque chose qu'elles ont dans la main. On n'a point de connoissance qu'ils aient jamais attaqué un homme, à moins qu'ils ne le trouvent endormi; et rarement ils se retournent contre le tireur, soit qu'ils soient blessés ou non. Ce caractère bénin de l'ours kamtschadal, qui diffère d'une manière si remarquable de celui de son espèce dans tous les autres pays, ne l'exempte point des persécutions de l'homme. La grande utilité de cet animal, dont les parties du corps, depuis la peau jusqu'aux entrailles, servent aux Kamtschadals à mille usages différens, est un motif suffisant pour que l'homme, qui ne songe qu'à son intérêt, lui déclare une guerre éternelle. Lorsque les deux partis se rencontrent, le combat est

généralement sanglant, et se termine ordinairement à l'avantage du plus adroit. Armé de lances et de massues, le Kamtschadal va à la recherche de l'ours paisible, qui, tranquille dans sa retraite, ne médite point d'attaque; et songeant seulement à sa défense, prend les fagots que lui présente son persécuteur plus cruel que lui, et dont il ferme lui-même l'entrée de sa caverne. L'issue étant ainsi bouchée, le chasseur fait un trou par le haut, et perce à coups de lance, et avec la plus grande sécurité, son ennemi sans défense.

A l'exception du mouton, il seroit difficile de nommer une espèce d'animaux aussi utile à l'homme que l'ours l'est aux Kamtschadals après sa mort. De la peau de cet animal, ils font des lits, des couvertures, des bonnets, des gants, et des colliers pour les chiens qu'ils attèlent à leurs traîneaux. Ceux qui vont sur la glace poursuivre les animaux marins, en font les semelles de leurs chaussures, avec lesquelles ils ont l'avantage de ne pas craindre de glisser. La graisse de l'ours est fort estimée par tous les habitans du Kamtschatka, comme une nourriture saine et très-savoureuse; et lors-

qu'elle est fondue et liquide, ils s'en servent en place d'huile. La chair est regardée comme un mets si friand, que rarement ils la mangent seuls, mais ordinairement ils invitent un nombre de convives à partager avec eux ce repas délicieux. Lorsque les intestins sont nettoyés et proprement râclés, le beau sexe en fait des masques qu'il porte pour se préserver la figure des effets des rayons du soleil, qui, étant ici réfléchis par la neige, sont regardés généralement comme nuisibles à la beauté, parce qu'ils noircissent la peau. Les femmes kamtschadales conservent ainsi un beau teint. Les Russes du Kamtschatka s'en servent au lieu de vitres ; elles sont aussi transparentes et aussi claires que celles de verre de Moscovie. On fait avec l'os de l'épaule, des faucilles pour couper l'herbe, et les Kamtschadals suspendent les têtes et les hanches, comme autant de trophées ou d'ornemens, aux arbres qui entourent leurs cabanes (1). Si les objets pour lesquels l'ours est utile aux Kamtschadals sont si multi-

---

(1) *Steller, beschreibung von Kamtschatka*, p. 113 — 116. *Description du Kamtschatka*, par *Steller*, p. 113 — 116.

pliés, l'usage de la belle et chaude fourrure qu'on en retire, est général parmi les premières classes des habitans de la Russie. Une légère peau d'ours noir est, à Pétersbourg ou à Moskou, un des articles les plus agréables et les plus coûteux de la garde-robe d'un homme de condition; et la jolie main blanche d'une petite-maîtresse se cache avec sensualité dans un gros manchon d'ours, qui couvre la moitié de sa taille élégante.

Parmi les animaux déjà nommés, le glouton (*mustella gulo*) mérite d'être remarqué par la beauté de sa peau. Ces animaux, sur le compte desquels des voyageurs crédules ont répandu tant de faussetés et d'absurdités, se trouvent dans la Sibérie méridionale et septentrionale, principalement aux environs de l'Anadir et de la Kovima, où ils sont fameux pour l'ingénieux artifice qu'ils mettent en usage pour prendre et tuer les rennes. Du haut des arbres, ils guettent ces innocentes créatures, et ont l'instinct de répandre de la mousse tout autour pour les amorcer. Dès qu'attiré par cet appât, le renne vient sous l'arbre, le glouton s'élance sur son cou, s'y cramponne, lui arrache les yeux, et lui cause des douleurs si vives,

que, pour se débarrasser de son cruel ennemi, le pauvre animal va se frapper la tête contre les arbres, jusqu'à ce qu'il se soit tué. Le glouton ensevelit ensuite soigneusement sa proie en différens endroits; ne cédant jamais aux impulsions de son appétit vorace, il ne se permet pas même d'en goûter un morceau, avant d'avoir mis toute sa provision en sûreté en la cachant dans la terre. Avec autant de ruse, le glouton des environs de la Léna, subjugue un animal beaucoup plus grand et beaucoup plus fort encore, le cheval. Mais lorsqu'il est apprivoisé, il perd son naturel sauvage, et devient, par ses tours amusans, un divertissant compagnon pour son maître (1).

Enfin, après la description de la chasse faite pour obtenir des fourrures, on peut ajouter les animaux suivans, puisque leurs domiciles et la manière dont on les prend ne permettent pas de les classer ailleurs: le *castor*, qui se trouve dans les grandes rivières de la Sibérie, dans le Soundscha, parmi les montagnes du Caucase, &c. et la *loutre de rivière*, qui habite également la

(1) *Steller*, liv. cit. p. 118.

plupart des rivières de la Sibérie et quelques-unes de celles de l'Europe.

Le castor, dit le plus savant naturaliste de notre siècle, est peut-être le seul exemple qui subsiste encore comme un ancien monument des facultés intellectuelles des brutes. « Autant, continue-t-il, l'homme s'est élevé » au-dessus de l'état de nature, autant les » animaux se sont abaissés au-dessous ; sou- » mis et réduits en servitude, ou traités » comme rebelles et dispersés par la force, » leurs sociétés se sont évanouies, leur in- » dustrie est devenue stérile, et leurs foibles » arts ont disparu. Chaque espèce a perdu » ses qualités générales, et tous n'ont con- » servé que leurs propriétés individuelles, » perfectionnées dans les uns par l'exemple, » l'imitation et l'éducation ; et dans les au- » tres, par la crainte et la nécessité où ils » sont de veiller continuellement à leur » sûreté. Quelles vues, quels desseins peu- » vent avoir des esclaves sans ame, ou des » relégués sans puissance ? Ramper ou fuir, » et toujours exister d'une manière soli- » taire ; ne rien édifier, ne rien produire, » ne rien transmettre, et toujours languir » dans la calamité ; décheoir, se perpétuer

» sans se multiplier, perdre en un mot par » la durée autant et plus qu'ils n'avoient » acquis par le temps.

» Aussi ne reste-t-il quelques vestiges de » leur merveilleuse industrie, que dans ces » contrées éloignées et désertes, ignorées de » l'homme pendant une longue suite de siè- » cles, où chaque espèce pouvoit manifester » en liberté ses talens naturels, et les per- » fectionner dans le repos en se réunissant » en société durable. Les castors sont peut- » être le seul exemple qui subsiste comme » un ancien monument de cette espèce d'in- » telligence des brutes, qui, quoique infi- » niment inférieure par son principe à celle » de l'homme, suppose cependant des pro- » jets communs et des vues relatives; pro- » jets qui ayant pour base la société, et pour » objet une digue à construire, une bour- » gade à élever, une espèce de république à » fonder, supposent aussi une manière quel- » conque de s'entendre et d'agir de con- » cert.... Un individu, pris solitairement et » au sortir des mains de la nature, n'est » qu'un être stérile, dont l'industrie se borne » au simple usage des sens; l'homme lui- » même, dans l'état de pure nature, dénué

» de lumières et de tous les secours de la » société, ne produit rien, n'édifie rien......
» Le castor solitaire et isolé, loin d'avoir » une supériorité marquée sur les autres » animaux, paroît au contraire être au-» dessous de quelques-uns d'entr'eux pour » les qualités purement individuelles.... Les » ouvrages des castors sont les fruits de la » société perfectionnée parmi ces animaux : » car il faut observer qu'ils ne songent point » à bâtir, à moins qu'ils n'habitent un pays » libre, et qu'ils n'y soient parfaitement » tranquilles (1) ».

En effet, les déserts inhabités du Canada et de la Sibérie sont les seules régions où les castors soient nombreux aujourd'hui; et là même ils se réunissent aux environs des rivières solitaires et non fréquentées : par conséquent, on les trouve le plus souvent isolés sur les rives boisées. L'utilité de cet animal aiguillonne l'esprit persécuteur de l'homme, des embûches duquel il n'est jamais à l'abri, même dans les retraites les plus cachées.

---

(1) Buffon, Histoire Naturelle, &c. tom. VIII, p. 282 — 287; édit. *in-4°*.

Le castor a du poil de deux espèces ; celui de dessous, qui couvre immédiatement la peau, est court, très-garni et aussi fin que le duvet; l'autre plus long, qui dépasse le premier, est plus gros et plus clair-semé. Ce dernier est de peu de valeur ; mais le duvet sert à faire des chapeaux, des bas, et des bonnets. — Les chasseurs vont de préférence, en hiver, à la découverte des trous de castors ; ils bouchent avec un pieu l'entrée du côté de l'eau, élargissent l'issue qu'ils trouvent du côté de la terre, à dessein d'y faire entrer un chien, qui est exercé de manière qu'il saisit le castor avec ses dents, et se laisse tirer par les pattes de derrière, jusques hors du trou, sans lâcher prise. — Les loutres sont également poursuivies avec des chiens, ou détruites avec des piéges tendus sur le bord des rivières qu'elles fréquentent (1).

L'importance de la chasse, dont l'objet est d'obtenir des fourrures, est prouvée, non-seulement par l'immense consommation qu'on en fait en Russie, mais aussi par les grandes demandes faites par l'étranger, demandes qui

(1) *Pallas, Voyages*, tom. III, p. 88.

se renouvellent sans cesse. Dans un pays où la plupart des provinces peuvent calculer sur un hiver de six mois, se garantir du froid devient un second objet de nécèssité indispensable. Le paysan qui, en Russie, est dépourvu de fourrures, est presque aussi malheureux que le paysan qui, en France, a perdu sa provision de bled pour l'hiver. Un auteur instruit, qui connoît à fond la richesse naturelle de la Russie et l'industrie de ses habitans, a entrepris d'évaluer les produits dont la chasse des fourrures augmente annuellement le trésor national de cet Empire. Il croit que le montant de toutes les peaux, qu'on se procure de la sorte en un an, doit être estimé pour le moins à cinq millions de roubles (1). Mais, quoique les

(1) *Hermann, Statistische schilderung von Russland*, p. 455. *Description statistique de la Russie*, par *Hermann*, p. 455. Dans ce calcul, on comprend les peaux des animaux marins, dont nous parlerons dans la suite. —Mais ces estimations ne sont que de simples conjectures de la part de ceux qui étudient ces matières; car, avec la connoissance la plus complète de tous les faits qui s'y rapportent, il est rarement possible d'approcher de la vérité, et encore plus rare de pouvoir se convaincre de l'exactitude des résultats. *Voyez* sur ce sujet *Hu-*

comptes de la vente des fourrures à l'étranger puissent être fondés sur des documens authentiques, le résultat n'en est pas moins défectueux. En 1768, la Russie en vendit pour 490,000 roubles; et, en 1793, il fut exporté des fourrures pour la valeur de 396,000 roubles, de tous les ports de mer, à l'exception de ceux de la mer Caspienne; mais l'exportation par terre n'est point comprise ici; et, suivant la plus grande probabilité, on peut l'estimer aussi haut, et même davantage (1). — Mais, nonobstant ce superflu que la Russie transmet à l'étranger,

---

pel, versuch die Staatwers. des Russ. reichs darzustellen, tom. II, p. 265 — 274. *Essai sur la Constitution de l'Empire de Russie*, par *Hupel*, tom. II, p. 265 — 274.

(1) Les articles de cette exportation avec le montant de leur évaluation, sont:

	roubles.
Peaux de lièvres gris..............	226,215
Sacs de peaux de lièvres blancs et de chats.........................	31,723
Peaux et sacs de peaux d'écureuils...	26,721
Peaux et sacs de peaux d'agneaux...	14,864
Peaux d'ours.....................	18,013
Peaux et sacs de peaux d'hermines et de renards de rochers...........	13,309

l'importation des mêmes objets forme cependant un article considérable, comme on peut le voir par le seul exemple du relevé de cette même année 1793, pendant laquelle il a été importé, dans le seul port de Saint-Pétersbourg, pour 256,000 roubles de fourrures; sur quoi nous trouvons des peaux de loutres pour la valeur de 79,000 roubles, et des peaux de castors pour 29,000. Si cette importation, au moins en partie, ne consiste pas en productions de la Russie même, dont le transport se fait ici par mer, pour plus grande commodité, cette particularité

	roubles.
Peaux et sacs de peaux de renards et de martes......................	8,543
Manchons et diverses sortes de fourrures.........................	8,305
Touloups (robes-de-chambre).....	4,886
Peaux de loups et fourrures........	3,325
Peaux et sacs de zibelines..........	422

Les états de la douane ne donnent qu'imparfaitement l'exportation des fourrures, qui, à raison de leur petit volume et de leur légéreté, sont très-facilement transportées par terre. On ne connoît pas le produit des fourrures envoyées en Allemagne, en Pologne, en Chine, en Perse, &c.; mais probablement il excède de beaucoup celui de l'exportation par mer.

des listes de la douane doit certainement être un sujet de chagrin pour le Russe attaché aux intérêts de sa patrie; car il est naturellement surprenant, qu'un pays, si richement pourvu d'animaux sauvages de toutes espèces, soit encore dépendant de l'industrie des étrangers pour cet article de ses besoins (1).

De quelque utilité que puissent être, aux habitans de l'empire de Russie, les animaux que nous venons d'énumérer, par les avantages qu'ils retirent de leurs peaux, les autres objets de la chasse ne sont pas d'une moindre conséquence, tant par rapport à la consommation intérieure que pour le com-

(1) En 1794, cette importation a été encore plus considérable, les articles et leur valeur étoient:

	roubles.
Peaux de castors.................	332,350
Peaux de loutres.................	139,741
Autres fourrures.................	117,959
Total............	590,050

Guldenstædt ne porte qu'à 41,000 roubles la totalité de l'importation des fourrures en 1768, qu'il dit avoir consisté en loups, renards, loutres et castors.

merce avec l'étranger. Pour ne pas trop grossir le catalogue, nous nommerons seulement ici quelques-uns des plus remarquables, dont les différens produits sont devenus un article de commerce. Dans cette classe, nous retrouvons, pour la seconde fois, le *castor*, qui, outre sa peau, fournit aussi le *castoreum*, dont la Russie exporte annuellement des quantités plus ou moins grandes. Vient ensuite le rat musqué (*castor moschatus*), qui abonde en Sibérie et dans certains cantons, particulièrement aux environs de Krasnoyarsk. Le mâle qui, à raison de son sac, est plus cher que la femelle, ne coûte ici que de 30 à 50 kopeks; et la femelle, peau et chair tout ensemble, en vaut rarement 10 (1). Le rat musqué est aussi très-commun autour des lacs voisins de la Samara, du Volga, de la Kama et du Don. On obtient à très-bas prix les peaux de ces animaux, qui ne servent que pour

(1) *Pallas*, *Voyages*, tom. III, p. 12. Comme la plupart des prix que nous donnons ici à ces différens articles sont tirés des Voyages des Académiciens de Pétersbourg, il est possible qu'ils aient augmenté de quelque chose dans l'espace d'un peu plus de 20 ans.

des bordures communes ; mais elles pourroient être beaucoup plus utilement employées, si on en faisoit du feutre pour les chapeaux ; car leur poil est presqu'entièrement composé d'une laine fine et douce, dont le lustre et la délicatesse ne cède en rien à celle des castors , mais qui est seulement un peu plus courte. Le rat musqué se prend généralement en automne et au printemps ; communément, on le trouve suffoqué dans les nasses et les filets, quoique, par sa structure intérieure, il soit susceptible de rester long-temps sous l'eau. Cet animal fait son trou sur le bord des lacs, dans un endroit un peu élevé ; l'entrée se trouve toujours au-dessous du niveau de l'eau, mais le plan en est incliné de manière à ce que le terrier soit toujours sec. En hiver, par conséquent, ils ne respirent que l'air souterrain ; mais lorsque la glace se dissout, ils viennent en foule, jouer au soleil, sur la surface de l'eau. Le meilleur organe de cet animal est son groin ; il l'a très-sensible et nerveux ; ses yeux sont encore plus petits que ceux de la taupe, et ses oreilles sont couvertes de poils. L'odeur de la matière contenue dans les glandes qui sont

placées sous la peau de sa queue, est d'une nature beaucoup plus pénétrante et plus permanente que celle même du meilleur musc (1).

Le vrai pays natal du porte-musc (*moschiferus*), est la région la plus élevée de l'Asie, entre les prodigieuses cimes de l'Altaï et les montagnes qui séparent le Thibet de l'Inde; de-là cette espèce, qui est à-peu-près de la grosseur d'un daim de la seconde tête, paroît s'être retirée vers le nord, où elle se trouve à présent. Dans le choix de son habitation, elle imite le daim et le chamois, qui se plaisent de préférence sur les rochers nús, entre de hautes montagnes ombragées de pins et de sapins, ou couvertes de neiges. Le musc, qui est une substance brune, graisseuse, et qui s'émiette facilement, est renfermé dans un sac placé dans la partie ombilicale. La plus grande poche, communément de la grosseur d'un œuf de poule ordinaire, contient, suivant Tavernier, une once et demie de musc.

Le meilleur musc est celui du Thibet, probablement à cause de la chaleur du cli-

(1) *Pallas, Voyages*, tom. I, p. 130, 156.

mat et des plantes odoriférantes dont se nourrissent ces animaux. En Sibérie, on ôte immédiatement le poil, et on nettoye le sac dans lequel le musc se dessèche promptement; on en laisse seulement une partie en plein air pour lui donner de la ressemblance à celui du Thibet. Le parfum de celui de la Sibérie est beaucoup plus foible, il approche davantage du castoreum : il est, en conséquence, aussi beaucoup meilleur marché. Le musc le plus pur est celui que l'animal dépose lui-même sur les pierres et les troncs d'arbres, contre lesquels il aime à se frotter lorsque le sac est trop plein, et que la matière devient par-là trop irritante; le musc qu'on trouve dans le sac est rarement bon, parce qu'il n'a pas encore atteint sa pleine maturité.

Cette marchandise précieuse ne pouvant s'obtenir que des mâles, et la consommation en étant si grande, il est naturel d'imaginer qu'il se commet beaucoup de fraude sur cet article. Le bon musc naturel doit être d'un brun foncé, tirant un peu sur le rouge, sec, et en petites miettes ; mais en même temps un peu graisseux, et d'une odeur assez forte pour tirer fréquemment le sang du nez. Les

naturalistes s'en servent pour prouver la divisibilité de la matière à l'infini, puisque les vases, même d'or et d'argent, se pénètrent de son parfum; et dans les arsenaux, on voit de vieilles lames d'épées damassées qui conservent encore une légère odeur de musc. Outre son usage dans la médecine, il est le fondement de tous les parfums; pour cet effet, on le rend plus soluble et plus mordant par le moyen du sucre. — Les Hollandais, les Anglais et les Portugais sont aujourd'hui les nations de l'Europe qui font le plus grand commerce de musc. Le musc de Thibet ou de Tonquin, en vessies, coûtoit à Amsterdam, en 1788, de 10 à 15 gulders l'once. L'Europe en a dû la connoissance aux médecins arabes dans le onzième siècle; cependant il en est parlé, par quelques auteurs, dès le cinquième siècle. Il paroît avoir été totalement inconnu des Grecs et des Romains (1).

Parmi les animaux qui sont recherchés autant pour leur chair que pour leur peau,

(1) *Journal du luxe et des modes*, Mai 1794. — *Dictionnaire d'Histoire naturelle* de *Valmont de Bomare*, art. *Gazelle*.

le premier à nommer est le chevreuil, *cervus pygargus*, qui vague par troupeaux dans les environs de l'Irtich, de l'Iénisséi, et dans la Daourie; on le trouve également autour de la Samara, de la Soka, et dans les régions du Caucase. Un habitant des mêmes contrées, ou à-peu-près, est le cerf, *cervus elaphus*, dont la race est dégénérée, le daim, *cervus dama*, se voit fréquemment en Tauride. Un troisième objet de chasse, l'élan, erre dans toute la Sibérie, jusqu'au 65e degré de latitude, au-delà duquel on ne le voit jamais: il se retrouve aussi en Russie même auprès du lac de Ladoga et en Livonie.

On tue chaque année un grand nombre de ces animaux. La saison ordinaire de la chasse est aux environs du mois de mars; vers cette époque, le soleil a fondu la surface de la neige, de manière à permettre au chasseur de suivre aisément son gibier, à l'aide des espèces de raquettes de bois dont il se sert pour marcher sur la neige; tandis que ces animaux, dont le pied étroit perce au travers de cette croûte, sont gênés et ralentis dans leur course. On les suit à la piste; on les pousse dans les vallées, où la neige est fréquemment de plusieurs toises

d'épaisseur; et là on les fusille, ou les chiens les arrêtent jusqu'à ce que le chasseur puisse arriver et les percer avec sa lance. Le chevreuil, particulièrement, est si susceptible de se blesser au pied dans sa fuite, qu'il est bientôt hors d'état de courir. L'élan se défend souvent contre les chiens, et fréquemment il en tue plusieurs à coups de pieds, qui sont les armes ordinaires de cet animal. Dans beaucoup d'endroits, on prend aussi le chevreuil et l'élan avec de forts pièges, ou des fusils tendus avec une ficelle, qu'on attache aux arbres lorsque le pays est boisé. La peau du chevreuil se vend à très-bas prix; et comme elle est très-légère, et que l'eau coule aisément dessus, les paysans l'employent fréquemment à couvrir leurs cabanes; ils en font aussi quelquefois des vêtemens d'hiver: ces animaux sont en telle abondance dans le voisinage de Krasnoyarsk, qu'ils valent rarement 15 kopeks la pièce. Lorsqu'on ne vend que la peau dans les marchés, on peut l'avoir pour 10 kopeks ou environ. Les Tatars payent une grande partie de leurs tributs en peaux d'élans et de grands cerfs. La couronne les accepte, pour l'usage de la

cavalerie, à raison de 60 à 120 kopeks la pièce.

Le renne se trouve en très-grand nombre dans les parties orientales et septentrionales de la Sibérie; plus rarement aux environs de l'Oural et dans le nord de la Russie Européenne. Cet animal extrêmement utile, qui est domestique chez beaucoup de nations des climats septentrionaux, devant reparoître sous ce rapport dans une autre section de cet ouvrage, nous ne le considérons ici que comme gibier. Dans les cantons boisés, où les piéges, les armes à feu, et les fusils à détente peuvent être employés, ce sont les moyens les plus ordinaires auxquels on a recours pour prendre ou tuer le renne; mais dans les plaines nues qui avoisinent les mers, où ces embûches n'auroient aucun effet, les Samoyèdes, les Ostiaks, les Toungous, &c. ont inventé différens moyens pour en venir aux mêmes fins; nous citerons ceux employés par les Samoyèdes. Les rennes ont coutume d'aller par troupeaux de dix à cent, et quelquefois même on en voit jusqu'à deux cents ensemble. Les Samoyèdes se réunissent en partis pour les chasser; dès qu'ils apperçoivent un de ces troupeaux, ils pla-

cent leurs rennes domestiques sur une plaine élevée du côté du vent ; et, depuis cette place jusqu'au troupeau sauvage, aussi près qu'ils peuvent en approcher sans être trahis par le vent, ils plantent dans la neige, à peu de distance les uns des autres, de longs bâtons, auxquels sont attachées des ailes d'oies, de manière à ce que le vent puisse les agiter facilement. Ils mettent de semblables épouvantails de l'autre côté sous le vent ; et les rennes, occupés de leur pâture sous la neige, et qui sont principalement guidés par leur odorat, n'apperçoivent généralement rien de tous ces préparatifs. Lorsque tout est prêt, les chasseurs se séparent ; quelques-uns se cachent derrière les retranchemens qu'ils ont faits dans la neige, tandis que d'autres, munis de flèches et d'autres armes, se placent sous le vent et à découvert, et le reste, faisant un long circuit, chasse le gibier entre les épouvantails. Effrayés par eux, les rennes sauvages se sauvent en courant du côté de celles qui sont apprivoisées, placées à côté des traîneaux ; mais ici ils sont encore plus épouvantés par les chasseurs cachés, qui les repoussent sur leurs compagnons armés, lesquels en font alors un grand

carnage. — S'il se trouve une montagne dans le voisinage du lieu où le troupeau sauvage est à paître, les chasseurs suspendent alors tous leurs vêtemens à des bâtons autour du pied de la montagne, et font aussi un large passage qui y conduise entre deux rangs d'épouvantails du même genre, dans lequel ils poussent de loin le gibier. Dès que le troupeau est entré dans ce guet-à-pens, les femmes vont avec les traîneaux se placer en travers de l'entrée, et y renferment les rennes, qui se mettent aussi-tôt à courir tout autour de la montagne, et reçoivent à chaque tour la décharge des chasseurs.

Mais cette manière exigeant beaucoup de monde, les Samoyèdes ont recours à d'autres inventions pour tromper la vigilance de ces animaux. Par exemple, le chasseur s'affuble d'une peau de renne, et marchant courbé au milieu de cinq ou six rennes exercées à cet effet, qu'il conduit par une corde attachée à sa ceinture, il peut ainsi, sans se trahir, approcher très-près du troupeau sauvage. En automne, lorsque les rennes sont en rut, le Samoyède choisit un mâle vigoureux parmi ceux qu'il possède, aux andouillers duquel il attache des nœuds

coulans, et le lâche ensuite parmi le troupeau sauvage. Le mâle sauvage, voyant un rival étranger s'approcher de ses femelles, fonce sur lui pour le combattre. Pendant la bataille, il s'embarrasse tellement dans les cordes et dans les nœuds, que lorsqu'il apperçoit le chasseur et cherche à s'échapper, le renne franc, appuyant sa tête contre terre, retient ainsi son antagoniste, et donne à son maître le temps d'arriver et de le tuer (1).

Le *chamois*, *capra rupi capra*, et le pasan, *capra bezoartica*, sont un objet de chasse pour les nations qui habitent les montagnes du Caucase, où ils abondent. Le bouc sauvage, *capra ibex*, est également natif de ces montagnes et de celles de la Sibérie. Les *gazelles* parcourent en troupes les steppes des environs du Don, les parties du Volga, de l'Oural, de l'Irtich, et le territoire de Nertschinsk; une autre espèce de chèvre sauvage, le zob-kozel ou bouc à jabot, *antilope gutturosa*, habite la Daourie et les confins de la Mongolie. Les premières sont en plus grande abondance, mais elles

(1) *Pallas*, *Voyages*, tom. III, p. 89.

ne passent jamais le 55ᵉ degré de latitude. Les cornes de cet animal ont quelquefois onze pouces de long; sa physionomie est imparfaite ; car la prunelle de l'œil est obscurcie par une excroissance spongieuse placée sur le sourcil. Peut-être la nature a-t-elle voulu tempérer par ce moyen la réverbération éclatante de la neige des steppes où se tiennent les gazelles. En revanche elle les a douées d'organes olfactoires très-sensibles, à l'aide desquels, lorsque le vent est favorable, elles sentent les hommes et les bêtes féroces à la distance de plusieurs verstes. Il est surprenant que cet animal, qui paroît formé pour la course, puisque sa trachée-artère est d'à-peu-près deux pouces de diamètre, et qu'il est en outre pourvu de gros poumons et de larges narines; il paroît surprenant, dis-je, qu'il soit plus aisément essoufflé qu'aucun autre animal, lorsqu'on le chasse ou qu'on le chagrine. Montés sur des chevaux très-ardens, la chasse des gazelles est un amusement favori pour les Mongols et les Toungous des steppes de la Daourie. Pour cet effet, ils se réunissent par troupes de cinquante, cent ou deux cents personnes, toutes bien montées et pourvues de chevaux

de relais, toutes également armées d'arcs et de lances de chasse, et chacune étant suivie d'un chien dressé. On choisit un chef; celui-ci dirige la chasse, et commande tous les autres pendant sa durée. Lorsque la chasse doit se faire, trois ou quatre hommes, ayant la vue perçante, partent le matin de très-bonne heure, montent sur certaines élévations pour tâcher de découvrir le gibier; et, lorsqu'ils en apperçoivent une troupe, ils restent en vedettes sur le lieu jusqu'à ce que toute la chasse soit arrivée. Ils lui désignent alors, par les signaux convenus, le côté où les animaux paissent, et lui indiquent la route qu'elle doit prendre. A ce signal, la compagnie se disperse et forme un cercle spacieux, dans lequel chaque homme est à soixante ou quatre-vingts brasses de distance de son voisin, et entoure exactement le troupeau. Aussi-tôt que les gazelles, appercevant les chasseurs, cherchent à se sauver par la fuite, ils chargent au grand galop, de tous côtés, sur elles. Ces bêtes frappées de terreur par les cris des cavaliers et le sifflement de leurs javelots, se dispersent en tous sens; mais il en reste toujours un grand nombre sur la place, à

raison de la dextérité acquise en général par toutes les nations des steppes de la Daourie, dont un des exercices les plus ordinaires est de tirer au blanc, et de lancer leurs armes contre un but. La chasse rend encore davantage lorsque la scène se passe près d'une rivière ou d'une forêt montagneuse; car les chèvres des steppes ont cette propriété singulière, qu'elles ne s'approchent jamais de l'eau, de quelque manière qu'on les poursuive; et plutôt que de s'y jeter, elles préfèrent percer la foule de ceux qui les poursuivent et cherchent à s'esquiver, en bondissant, avec légéreté et précipitation. Elles craignent presque autant les forêts. Dès qu'on les chasse dans un bois, elles sont tellement effarées parmi les arbres, qu'elles ne peuvent faire cent pas en fuyant; mais se donnant la tête contre chaque arbre, elles tombent bientôt sans mouvement (1).

Le *mouflon*, *capra amon*, appelé par les Mongols *argali*; et le bélier sauvage, ou mouton de rocher, *kamennoi-baran*, *musimum*, se trouvent dans les montagnes de

(1) *Pallas*, *Voyages*, tom. I, p. 402; tom. III, p. 204.

Sayan, de Nertschinsk et d'Altaï, ainsi que dans la Daourie, sur le Caucase et dans le Kamtschatka. L'argali est plus gros et plus puissant que le daim, *cervus dama ;* mais le mouton, dont les cornes monstrueuses pèsent seules quarante livres, est encore plus gros. Le poil de cet animal est long en hiver, et mêlé de beaucoup de laine; en été, au contraire, il est lisse et court. Ils habitent les montagnes et les rochers solitaires, secs et boisés, où ils peuvent brouter les herbes acides et amères. Le cerf n'est pas aussi agile que l'argali, qu'il est presque impossible d'atteindre. Il est d'une vîtesse extraordinaire à la course, fait beaucoup de détours lorsqu'il est poursuivi, et retourne souvent sur les chasseurs. Quoique cet animal soit très-sauvage lorsqu'il est grand, rien n'est aussi aisé à apprivoiser lorsqu'on peut l'avoir jeune; on l'élève facilement avec du lait et du fourrage. Le kamennoï-baran habite constamment les montagnes les plus inaccessibles, et n'approche jamais des cantons habités. — Le *sanglier* se trouve dans les steppes de la Samora et du Volga, sur les confins de l'Oural, en Daourie, et aux environs de l'Irtich. Entre

l'Oural et l'Emba il est en très-grand nombre; les Kozaks le chassent en hiver avec des chiens, et le tuent avec des fusils ou des lances, mais ce n'est pas sans danger. Ces animaux, qui ne vivent que de racines de plantes marines et d'herbes marécageuses, deviennent d'une grosseur si extraordinaire, qu'ils pèsent fréquemment 660 livres; leur lard est épais d'environ quatre pouces, et leur chair, quoique de bon goût, est en général sèche et dure.

La Russie contient encore une grande quantité d'animaux sauvages bons à manger, des différentes espèces généralement connues; mais terminons ici cet article, pour ne pas ennuyer le lecteur par des descriptions zoologiques qu'il peut trouver dans d'autres ouvrages. Dans les parties de l'Empire mieux cultivées et plus peuplées, cette ressource précieuse diminue journellement depuis long-temps; mais il est encore assez de vastes contrées dans lesquelles ces espèces d'animaux peuvent se multiplier sans être inquiétés, dont l'homme ne leur a pas encore disputé la domination ni la possession des productions de la terre.

Les *oiseaux sauvages* y sont également

par-tout en très-grande abondance, de telle manière que les cantons, même les plus cultivés, ne peuvent en sentir la disette. Parmi les espèces les plus savoureuses et les plus communes, on compte les canards et les oies sauvages, les cygnes, les bécasses, les bécassines, les outardes, les oiseaux de neige, les faisans, les perdrix, &c. Les *oiseaux de passage* sont particulièrement remarquables; ils viennent par troupes des climats du nord dans les steppes méridionaux, où ils trouvent un agréable séjour et une abondance de nourriture sur les lacs innombrables qui y sont parsemés. Les bandes de ces oiseaux, qui viennent en passant la mer au printemps, s'abattent sur les steppes chauds que la neige a de bonne heure cessé de couvrir, où l'herbe naissante leur fournit de quoi vivre, jusqu'à ce que les rivières septentrionales soient dégagées des glaces. On les voit alors diriger leur vol vers le nord; ce qui arrive généralement au commencement d'avril. Quelques espèces partent entièrement; la plupart restent en certain nombre par-derrière, et peuplent les lacs méridionaux, tandis que d'autres s'établissent tout-à-fait dans les contrées plus chaudes. Tous les oiseaux qui

ont fait leurs nids dans le nord, retournent en automne vers le sud, et restent dans les cantons bien arrosés jusqu'à ce que l'hiver commence; à cette époque, ils sont obligés de prendre leur vol très-haut, pour se rapprocher du sud, en traversant la mer, circonstance dans laquelle certaines espèces sont dirigées par un instinct remarquable. D'abord arrivent les oies sauvages communes et plusieurs espèces de canards; bientôt après, les oies du nord et les grues; enfin les canards de glace en grandes multitudes. Aussi-tôt que les peuples de ces régions s'apperçoivent de l'arrivée des oiseaux, qui descendent en troupes innombrables sur les lacs, ils leur font incontinent la guerre. Cette chasse, qui commence lorsque la récolte est serrée, est si remarquable dans quelques cantons, par exemple dans le gouvernement d'Oufa, qu'elle mérite d'être particularisée. Les oies se prennent au vol dans des filets, de la manière suivante :

On doit choisir pour cet effet une place près d'un lac, dont la plus grande partie, ou du moins un des côtés, soit bordée par un bois. Les oies ayant coutume de s'envoler tous les matins au lever du soleil pour aller paître

sur les champs de bled, d'où elles reviennent vers le soir sur le lac, les chasseurs font attention à la route qu'elles prennent, et forment une large tranchée dans le bois, sur cette direction : les oies la découvrent bientôt; et comme elles ne peuvent s'élever beaucoup en partant, elles passent de préférence par cette tranchée, qui leur en épargne la peine. A la distance de 25 ou 30 brasses du lac, on laisse dans l'ouverture faite deux grands bouleaux dépouillés de leurs branches; le filet, d'environ trente aunes de long et de huit à dix de large, est tendu entre ces deux arbres, appuyé sur deux perches fourchues, dont les bouts sont pointus, que le chasseur fait mouvoir à son gré par le moyen d'une corde. Le filet étant ainsi tendu pendant la nuit, le paysan se place par-derrière aussi loin que sa corde peut atteindre, et se couche ventre à terre en attendant sa proie. Les oies commencent ordinairement à partir une heure avant le lever du soleil; et ne pouvant, dès la petite pointe du jour, appercevoir le filet, elles donnent infailliblement dedans; la corde étant immédiatement lâchée, elles font elles-mêmes tomber le filet sur elles par leur propre

poids. De cette manière, il se prend, d'un seul coup, dix, vingt oies, quelquefois davantage, dont la viande est exquise; et il est très-rare que les paysans reviennent sans succès d'une excursion nocturne de ce genre.

La même invention est employée par les Ostiaks de l'Obi, dans les climats desquels les oiseaux de passage arrivent beaucoup plus tard, parce qu'ils sont plus rapprochés du nord. Comme c'est ordinairement à l'époque du commencement du dégel, et que les oiseaux aiment à s'appuyer par terre, les Ostiaks sèment des cendres sur la neige pour la faire dissoudre plutôt; et pour attirer le gibier, ils placent des oiseaux empaillés, près desquels ils se cachent. Ils ont même inventé des moyens pour attraper les oiseaux au vol en plein jour. Pour cet effet, l'oiseleur fait, dans la tranchée par laquelle les oies ont coutume de passer, une cabane de claies, de laquelle il peut observer son gibier sans en être apperçu. Le filet est placé par terre, et la corde qui y est attachée passe par-dessus de grandes perches plantées debout. Lorsque l'Ostiak juge que les oiseaux sont assez près, il élève son filet perpendi-

culairement en l'air par le moyen des cordes, qui jouent très-facilement; sur quoi ces oiseaux pesans, dont l'impulsion est donnée, et qui ne peuvent s'élever subitement, donnent dans le filet et se trouvent pris. S'il arrive pourtant qu'ils parviennent à l'éviter, alors les Ostiaks ont placé d'avance, à quelques pas de-là, des oies empaillées, et ont l'art d'imiter si parfaitement le cri de ces oiseaux par le moyen d'un morceau d'écorce de bouleau qu'ils tiennent dans leur bouche, que souvent toute la bande oublie le filet, s'appuie autour des fausses oies, et devient ainsi une seconde fois la proie de l'oiseleur. — Quant aux autres oiseaux aquatiques, aucun de ces peuples du nord ne se donne la peine de les prendre; ils cherchent tout au plus à attraper les plus grosses espèces de canards; et l'abondance de ces oiseaux est si grande, qu'ils peuvent en saler une provision suffisante pour toute l'année, et jeter encore, au printemps suivant, une partie de leur provision (1).

Dans les steppes d'Astrakhan, vers le sud,

---

(1) *Pallas*, *Voyages*, tom. II, p. 324; tom. III, p. 92.

on fait usage d'une invention aussi simple qu'ingénieuse pour attraper les coqs de bruyère qui y abondent. L'oiseleur se pourvoit, à cet effet, d'une espèce d'écran de toile blanche tendue dans un cadre léger et facile à porter; il y joint un filet en forme de cylindre de seize pieds de long, qu'il tend avec des cordes, à l'ouverture duquel il place deux ailes qui s'avancent à une certaine distance, en s'écartant toujours de plus en plus l'une de l'autre. Lorsqu'il apperçoit le gibier, il tient l'écran devant lui pour n'en être pas vu, tandis qu'il le suit toujours de l'œil à travers un trou pratiqué dans la toile. A quelques centaines de pas il tend son filet, qu'il porte sur son dos, de la manière que nous venons de décrire, fait un détour, et vient se placer de l'autre côté, de manière à se trouver sur la même ligne que le filet et les oiseaux. Faisant alors un léger bruit derrière son écran, il pousse successivement les oiseaux entre les ailes et vers le filet, dans lequel ces timides et simples animaux se précipitent en courant (1).

---

(1) *Guldenstœdt*, *Voyages en Russie et dans les montagnes du Caucase*, tom. II, p. 96.

Les oiseaux aquatiques et les différentes espèces de gallinacées sont en telle abondance, même dans les gouvernemens les plus dépourvus de bêtes fauves, que c'est un mets très-ordinaire et peu coûteux. En Livonie même ils sont très-communs, et le prix en est si bas dans quelques parties éloignées des villes, qu'une outarde, qui pèse quelquefois jusqu'à vingt livres, ne coûte pas plus de trente ou quarante kopeks (1). Dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg, où les forêts sont déjà clair-semées, et la consommation prodigieuse, à raison des besoins de la résidence, les perdrix, les faisans, les bécasses, les bécassines, les oiseaux de neige et les coqs de bruyère, sont le gibier dont on mange le plus communément. Ici les bécasses sont réunies en compagnies, et leur chasse produit beaucoup. Mais la plus grande partie de ces oiseaux vient en hiver des forêts éloignées, et arrive gelée dans les grandes villes. Em-

(1) *Friede's physical, œconomical, and statistical remarks on Livonia and Esthonia*, p. 252. *Observations physiques, économiques et statistiques sur la Livonie et l'Esthonie, par Friede*, p. 252.

paquetés dans de la neige, et préservés de la putréfaction par le froid, on les apporte souvent de plusieurs mille verstes de distance, et cependant leur prix est très-modéré.

Avant de terminer cet article, nous devons parler d'un autre oiseau dont la chasse est intéressante, tant par rapport à l'industrie que pour le luxe qui en profite. C'est l'*édredon* ou *canard à duvet, anas mollissima*, qui habite sur les côtes de la mer Blanche et de la mer du Nord. Cet oiseau fournit l'édredon, si généralement estimé par-tout. Afin de l'obtenir, il faut s'exposer aux plus grands dangers; car ce canard fait ordinairement son nid dans les fentes des rochers escarpés et dans des places inaccessibles, et il ne s'éloigne jamais des îles ou des côtes de la mer. Chaque nid contient cinq ou six œufs (1), soigneusement cou-

(1) Ces œufs sont très-supérieurs pour le goût à ceux de toute la volaille domestique; ils sont aussi très-recherchés dans les environs de Kola comme un mets friand et délicat. A raison de cette circonstance, et de ce qu'on enlève le duvet des nids avant que ces oiseaux aient élevé leurs petits, ils sont devenus très-rares dans la partie de Kola. Si on laissoit seulement ce du-

verts de plumes, que ces oiseaux s'arrachent eux-mêmes de dessus l'estomac. Etant chassés d'un nid, ils en construisent un autre, qu'ils remplissent d'un nouveau duvet; et lorsque celui-ci devient aussi la proie de leur avide persécuteur, ils en font encore un troisième et dernier, mieux garni de duvet qu'aucun des précédens. Toutes les plumes que l'édredon n'arrache pas de lui-même sont courtes et grossières; celles qu'on retire des nids ont besoin d'être soigneusement nettoyées. Aussi d'un poud de duvet qu'on ramasse, à peine obtient-on quinze livres de bon édredon. Il se vendoit à Arkhangel, il y a quelques années, sur le pied de deux roubles la livre (1). La plus

vet, le canard ne feroit pas, il est vrai, cette année le second et troisième nid; mais cette perte seroit amplement compensée par la multiplication de l'espèce. En outre, dans un nid qui n'a point été troublé, le duvet y est en beaucoup plus grande quantité, et le bénéfice qu'on retire du second et du troisième nid, est très-incertain, parce qu'ils sont communément construits à une grande distance, et sur le sommet d'un rocher inaccessible.

(1) *Guldenstœdt*, *Discours académique*, dans le *Journal de Saint-Pétersbourg*, vol. IV, p. 38.

grande partie de l'édredon apporté au marché d'Arkhangel, vient de la Nouvelle-Zemle et du Spitzberg, où ceux qui vont à la pêche des animaux marins le récoltent en même temps. Il n'est pas en aussi grande quantité dans le district de Kola; mais y ayant moins de débit, il est à beaucoup meilleur marché qu'à Arkhangel.

Ce duvet et les espèces de plumes communes, qu'on obtient des autres oiseaux, forment un article assez considérable d'exportation ; car, en 1793, par exemple, il en est passé à l'étranger 10,551 livres, dont la valeur excédoit 85,000 roubles. Il est donc étonnant que la Russie importe annuellement pour la valeur de plus de mille roubles de plumes à écrire. Elles sont, à la vérité, toutes préparées; mais comme cet art est très-facile, cette dépense qui, toute insignifiante qu'elle est, est cependant inutile, mérite quelque attention. Si les oies franches ne sont pas suffisantes pour fournir la quantité de plumes nécessaire, on peut aisément y suppléer par celles des oiseaux sauvages, et particulièrement des cygnes, qui abondent en beaucoup d'endroits.

On pourroit retirer de plus grands avantages de cette chasse, si on l'étendoit aux différentes espèces d'oiseaux sauvages actuellement dédaignés en Russie; les Kalmouks et les Tatars Nogaïs, qui sont très-experts en fauconnerie, y gagneroient beaucoup. On pourroit également obtenir des plumes propres à faire des lits, d'une foule d'oiseaux de différentes espèces; la peine seroit bien payée, et ce luxe utile deviendroit plus général en Russie. Si on en saloit ensuite la chair, on gagneroit ainsi un nouvel objet de consommation, et une nouvelle branche de commerce pour l'intérieur. Les plumes de hérons blancs, grandes et petites, font une partie des ornemens des dames de l'Europe, et servent également, au théâtre, à décorer les turbans turcs, &c.: la Russie pourroit s'épargner la dépense de cet article de modes, si la chasse de ces oiseaux, très-communs aux environs de la mer Caspienne et de l'Euxin, n'étoit pas si négligée. — Ce n'est pas le superflu des productions spontanées de la nature qui augmente les richesses d'une nation, mais la variété, le choix et l'industrie des membres qui la composent; et il est prouvé par plus

d'un exemple, que les pays les plus favorisés par la nature, dépendent souvent de climats moins fertiles pour les besoins de la vie.

SECTION II.

La Pêche.

Comme plusieurs des peuples de l'Empire Russe se livrent uniquement à l'exercice de la chasse, il en est d'autres qui vivent principalement ou uniquement de la *pêche :* les réglemens de cette profession forment une partie de la constitution civile de plusieurs nations et peuplades voisines de la mer, ou des fleuves qui abondent en poisson. Leur civilisation est encore trop légèrement ébauchée, pour qu'elles puissent choisir des moyens de subsistance plus ingénieux et plus profitables. Quelques-uns de ces peuples de pêcheurs ne s'en occupent que pour leur nourriture; tandis que d'autres, tels que les Kozaks de l'Oural et du Don, et les tribus des rives du Volga, font un trafic important et lucratif des produits de leur pêche. La chasse et la pêche sont d'une égale importance, comme moyens de profit, pour la plupart des hordes et des nations de la Sibérie. La dernière se fait principalement en été, et la

première pendant les mois d'hiver. Le froid violent qui couvre de glaces les côtes et les rivières, et rend ainsi le pêcheur oisif, fraye au chasseur le passage à travers les forêts et les marais, qui, dans une saison plus tempérée, seroient entièrement impraticables.

Pour classer les divers objets de la pêche et les différentes manières de la faire (1), nous les diviserons suivant les mers et les cantons où s'exerce principalement cette profession. Non-seulement chaque mer et les rivières qui s'y déchargent, ont leurs espèces particulières de poissons et d'ani-

(1) Les méthodes des peuples sont tellement variées et compliquées, qu'il n'est pas aisé de les réduire absolument en classes distinctes. Parmi les procédés rapportés ici comme faisant partie de la pêche, plusieurs pourroient également être considérés comme appartenant à la chasse, tels que la poursuite des gros animaux marins, particulièrement ou uniquement recherchés à cause de leurs fourrures. Nous avons quelquefois compris ces occupations sous différens termes. Mais cette distribution est si peu conséquente, que nous pouvons épargner au lecteur et à nous-mêmes l'ennui d'une discussion pour expliquer les raisons qui ont fait obtenir la préférence à telle ou telle classification.

maux aquatiques ; mais aussi les méthodes employées par les différens peuples pour en obtenir la possession, sont aussi variées que les nations et les districts qu'elles habitent.

Nous commencerons par la *mer Glaciale*, ses baies et ses rivières. Tous les objets que se proposent les Russes dans leurs excursions sur l'Océan septentrional sont de la plus grande importance, parce que le bénéfice s'en répand sur tout l'Empire, et parce que la consommation des productions qu'ils en rapportent, est générale dans tous les pays. Les mers arctiques, ainsi que tout le monde le sait, contiennent les plus gros animaux marins du genre cétacé, baleines de plusieurs espèces, dauphins, &c. (1), pour la pêche desquels un grand nombre de vaisseaux sont armés par les différentes nations.

---

(1) La baleine, le *trichecus rosmarus*, appelée *morsch* par les Russes, par les Allemands *wallross*, par les Samoyèdes *tinte*, par les Français *vache marine*, et par les navigateurs anglais *morse*. Voyez les *Voyages du capitaine Cook*. Linnée, dans son Système de la Nature, les appelle, *Phoca dentibus caninis exertis*. Le *narhwal ;* le cachalot, *physeter macrocephalus :* on

C'est encore là, à l'extrémité septentrionale du globe, que s'engendrent également ces bancs innombrables de stock-fiches, de harengs, et autres petites espèces de poissons, qui servent à nourrir des contrées entières, et dont la pêche enrichit plus d'une nation. Les avantages que procure la pêche dans ces mers sont grands et multipliés; mais les difficultés et les périls qui l'accompagnent, ne sont ni moins nombreux ni moins extrêmes; car ici les pêcheurs ont, non-seulement à combattre la force et la ruse des animaux qu'ils poursuivent, ils ont encore à surmonter la terreur et les dangers d'un ciel inclément, fertile en orages et en tempêtes, et se défendre des énormes masses flottantes de glaces qui obstruent leur navigation, et les menacent à tout instant d'une destruction totale. Comme les monstres ma-

---

trouve aussi, dans la mer Blanche et la mer Glaciale, le *physeter catodon*, faussement appelé *biélonga*, aux environs d'Arkhangel, qu'on ne doit pas confondre avec le dauphin; le cochon de mer, *delphinus phocana*, &c. (M. *Tooke*.)

Le *physeter catodon* est le poisson blanc des Groenlandois, et le biélonga marin de Pallas. (M. *Leclerc*.)

rins se trouvent rarement dans la mer Blanche, et qu'à raison du climat inhospitalier de ces affreux rivages, les côtes de la mer Glaciale sont presqu'entièrement dépourvues d'êtres humains, les habitans des gouvernemens d'Arkhangel et d'Olonetz vont principalement pêcher au Spitzberg et à la Nouvelle-Zemle. Une description abrégée de ces îles, comme chef-lieu de la pêche du nord, devient donc nécessaire pour l'intelligence des détails qui suivront (1).

Ces deux îles sont entièrement inhabitées. Si par malheur quelques pauvres marins font naufrage sur leurs côtes, il est probable qu'ils y périront en peu de temps par la rigueur du climat, contre laquelle ils n'ont point de moyens de défense. Plusieurs matelots anglais et hollandais qui, dans les commencemens de la navigation des mers du nord, hivernèrent sur ces îles, moururent pour la plupart, ou endurèrent une misère inexprimable. Cependant leur

---

(1) *Nachrichten veber Spitzbergen*, *im Journal von Russland*, tom. III, p. 397. *Nouvelles Découvertes dans le Spitzberg*, dans le *Journal de Russie*, tom. III, p. 397.

séjour n'est dangereux que pour ceux des navigateurs qui, habitués à un climat plus doux, n'ont pu se préserver, par le moyen des vêtemens, de la nourriture convenable et de l'exercice, des attaques du scorbut, qu'on contracte si facilement lorsqu'on mène une vie indolente et sédentaire pendant un hiver long et rigoureux. Les matelots russes d'Arkhangel et de Mézen, qui visitent annuellement le Spitzberg et la Nouvelle-Zemle, sont plus à même de défier les horreurs du climat. Ils offrent des exemples fréquens d'un très-long séjour dans les contrées polaires : un matelot de Mézen, entr'autres, Fédor *Rachmanin*, a hiverné vingt-six fois sur la Nouvelle-Zemle, qu'il visitoit encore deux fois pendant l'été ; il a passé six hivers sur le Spitzberg, et fait cinq ans de suite le voyage par mer de l'Iénisséi aux côtes de la Sibérie.

Le froid extrême, qui règne ici la plus grande partie de l'année, devient encore plus piquant par le vent de nord ; les vents d'ouest et de sud amènent la neige et la pluie. Pendant trois mois, le Spitzberg et les parties septentrionales de la Nouvelle-Zemle sont enveloppés dans les ombres d'une nuit

éternelle. Les Hollandais qui hivernèrent, en 1596, sur la côte nord-est de cette île, perdirent de vue le soleil le 3 novembre, et ne l'apperçurent ensuite que le 24 janvier, après avoir eu un crépuscule qui dura un peu plus de quatorze jours. L'horreur de cette longue nuit est un peu diminuée par les aurores boréales, qui ne paroissent dans toute leur splendeur et leur magnificence que dans les régions polaires. Pendant l'obscurité impénétrable, qui dure quelquefois plus de huit jours de suite, d'effroyables tempêtes, accompagnées de violentes pluies de neige et de petits glaçons, empêchent les misérables pêcheurs de sortir de leurs cabanes, dans la crainte de ne pouvoir plus les retrouver. Pendant cette profonde nuit polaire, les matelots russes marquent la succession des jours par le moyen de leurs lampes, qu'ils remplissent d'huile de poisson toutes les vingt-quatre heures.

Les principaux objets de la pêche, aux environs du Spitzberg et de la Nouvelle-Zemle, sont les baleines et les vaches marines. Quoique la mer Glaciale produise une multitude d'autres poissons, dont l'industrie humaine pourroit tirer parti de diffé-

rentes manières, ces derniers n'excitent que foiblement l'attention, et leur pêche n'est qu'une occupation accidentelle ou de circonstances. Tous les ans il part un vaisseau d'Arkhangel pour hiverner sur le Spitzberg, et au moins un, fréquemment davantage, pour la Nouvelle-Zemle. Les habitans de Mézen, qui ne sont pas aussi en état que les marchands d'Arkhangel de subvenir aux dépenses qu'entraîne l'équipement d'un vaisseau pour un voyage d'hiver, naviguent seulement en été sur les côtes de ces îles.

Les *baleines* abondent non-seulement dans les régions les plus éloignées de la mer Glaciale, mais elles viennent aussi en nombre considérable dans le golfe de Kola. Cependant ces utiles poissons, dont les dépouilles sont tellement recherchées, que les Français et les Hollandais envoient des flottes entières dans la mer du nord pour se les procurer, échappent encore à l'attention des Russes qui habitent sur ces côtes. Comme la pêche de la baleine dans la mer orientale sera décrite dans la suite, nous parlerons seulement ici de la manière dont on prend la *vache marine*, parce que ce pénible et dangereux emploi paroît être, dans la mer

du Nord, l'objet principal de la pêche, ou plutôt de la chasse par mer (1).

Les Russes qui vont à la poursuite des vaches marines, sont des gens gagés à cet effet par un maître ou armateur de navire. Celui-ci leur fournit non-seulement les vaisseaux et barques nécessaires, les provisions, munitions, et tous les objets nécessaires à ce voyage; il promet en outre de leur donner une certaine part dans le produit, ou de leur payer des gages déterminés. Ces gages excèdent rarement cinq ou dix roubles pour tout l'été, somme qui paroît bien légère quand on considère les fatigues et les dangers attachés à cette profession. Les pêcheurs de vaches marines prennent ordinairement avec eux pour un an de provisions, parce qu'ils sont souvent obligés de passer l'hiver à bord de leurs vaisseaux. Chaque navire a son four pour cuire le pain et les alimens, à l'effet de quoi on embarque le bois nécessaire. La seule boisson qu'ils emportent avec

(1) *Oséretzkofskoï*, *Description de la Méthode employée pour prendre la morsche*, dans le *Nouveau Journal de Saint Pétersbourg*, 1783, vol. IV.

eux est de l'eau, avec laquelle ils préparent du *kvas* lorsqu'ils descendent à terre.

Le temps du départ varie suivant les circonstances; quelques-uns mettent à la voile au commencement de l'été, lorsque la mer Blanche est débarrassée des glaces; d'autres, au contraire, ne partent qu'en automne, sur-tout lorsqu'ils projettent de passer l'hiver dehors. Le plus grand péril auquel ils sont exposés en mer, est de se trouver pris entre les masses flottantes de glaces; le froissement de ces masses énormes enfonce, dans ce cas, les côtés du vaisseau, et les infortunés pêcheurs sont alors réduits à la terrible alternative d'être immédiatement ensevelis dans les flots, ou de se réfugier sur les champs de glaces flottantes au gré des vents, jusqu'à ce que le froid et la faim viennent terminer leurs souffrances. Il est arrivé plusieurs fois que quelques-uns de ces malheureux, portés par des glaçons sur quelque coin de terre, y sont abordés vivans.

Lorsque les pêcheurs sont heureusement arrivés au lieu de leur destination, leur première opération est de placer leur vaisseau dans un mouillage sûr, où généralement ils trouvent de petites cabanes qui ont été cons-

truites par leurs prédécesseurs dans ces expéditions hasardeuses. Montant ensuite dans de petites barques (chaque navire est pourvu d'une ou deux), ils vont chercher les monstres de l'Océan pour leur livrer combat. Ils choisissent ordinairement le premier beau jour, parce qu'alors les vaches marines aiment à se reposer sur la terre ou sur les glaces. Elles abandonnent quelquefois pendant long-temps leur élément naturel, pour se livrer à la copulation, qui, pour ces monstres, dure pendant un mois ou deux, ou pour déposer leurs petits, ou bien encore pour éviter les morsures des poux de mer, qui tourmentent perpétuellement les vaches marines en été; elles n'ont d'autre moyen de les éviter, qu'en se réfugiant dans un autre élément qui prive de vie ces insectes. Toutes ces causes les réunissent fréquemment sur le rivage ou sur les champs de glaces en nombre prodigieux. Quand les pêcheurs découvrent un de ces troupeaux, ils doivent avoir la précaution de ne point approcher contre le vent : ces animaux ont l'odorat si fin, qu'ils sentent les hommes à une grande distance lorsque le vent les favorise, et se jettent immédiate-

ment à l'eau; tandis que, dans le cas contraire, ils restent tranquilles, quoiqu'ils apperçoivent la barque qui s'avance vers eux. En outre, les pêcheurs ont encore l'avantage de découvrir plutôt le lieu qui rassemble leur proie; car ces animaux chargés de graisse, sur-tout en été, répandent au loin une puanteur horrible.

Lorsqu'ils y sont parvenus, les pêcheurs, simplement armés de leurs lances, quittent immédiatement leurs karbasses ou barques, coupent aux vaches marines le chemin de la mer, et percent ceux de ces animaux qui s'avancent les premiers pour se sauver dans l'eau. Ces monstres grimpent ordinairement les uns par-dessus les autres en cherchant à s'échapper, il se forme bientôt un rempart de leurs corps, qui ferme tout-à-fait le passage aux vivans; alors le massacre continue jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. La boucherie a été quelquefois si grande, que les vaisseaux ne pouvant contenir que les têtes ou les dents, on est obligé de laisser la graisse ou l'huile et les peaux.

Mais s'il est facile aux pêcheurs de vaincre ces animaux par terre, il est d'autant plus dangereux de les combattre dans leur

élément. Il suffit de se rappeler que la vache marine est communément de la taille d'un gros bœuf, et qu'outre ses dents aiguës, elle est encore pourvue de longues et fortes défenses, pour juger de quelle manière doit se terminer un combat naval de cette espèce. Lorsque quelques-uns de ces monstres s'échappent dans la mer, pour ne pas être tués, les pêcheurs sautent sur la glace avec des harpons, qu'ils cherchent à leur enfoncer dans la poitrine ou dans le ventre, et à chacun desquels est attachée une longue corde. Ils enfoncent ensuite un pieu dans la glace, autour duquel ils entortillent l'autre bout de la corde, et l'île flottante qui les porte est alors entraînée par l'animal jusqu'à ce qu'il ait perdu ses forces; les chasseurs le retirant sur la glace, par le moyen de la corde, achèvent de lui ôter ce qu'il lui reste de vie.

Mais quand les vaches marines sont si près de l'eau, qu'elles peuvent y sauter avant le commencement de l'attaque, les pêcheurs, après avoir lancé le harpon, attachent seulement l'autre bout de la corde à l'avant de la barque. L'animal monstrueux l'attire alors si avant dans l'eau, que tous les matelots

doivent immédiatement se porter sur l'arrière, pour maintenir l'équilibre par leur poids. Le monstre ayant fait de vains efforts pour se débarrasser de la corde, se relève tout droit sur la surface de l'eau, et attaque ses persécuteurs d'une manière furieuse. Il le fait quelquefois avec un tel succès, qu'il perce le bâtiment avec ses terribles défenses, ou que, faisant un effort subit, il s'élance au milieu de la barque. L'équipage ne peut plus se sauver qu'en se jetant à la mer, ou se tenant suspendu au plat-bord, jusqu'à ce que d'autres pêcheurs viennent le secourir dans cette situation désespérée. — Pour diminuer le danger dans ces cas prévus, les pêcheurs prennent d'avance toutes les mesures convenables. Les loix et les réglemens concernant cette pêche, déterminent la conduite que chacun d'eux doit tenir pendant le voyage, et dans l'instant même de l'engagement contre les monstres. Chacun de ces équipages est généralement composé d'un maître ou pilote, de deux harponneurs, deux entonneurs, un timonier et plusieurs rameurs; chacun a son rôle marqué.

Quoique les vaches marines habitent depuis les îles Kouriles, le long des côtes de

la mer septentrionale, jusqu'à la Norvège, l'Islande et le Groenland (1), c'est aux environs du Spitzberg et de la Nouvelle-Zemle qu'on les trouve en plus grand nombre; conséquemment les pêcheurs s'y rendent de préférence. Beaucoup d'entr'eux passent l'hiver sur ces îles inhospitalières, afin de revenir avec une plus grande richesse, parce qu'ils peuvent alors poursuivre l'ours blanc, le renne et le renard de glace. Dans ce cas, ils se construisent de petites cabanes pour l'hiver; elles sont quelquefois tellement ensevelies sous la neige, que personne n'en peut

(1) *Gmelin* l'aîné a décrit, d'une manière circonstanciée, la vaste étendue habitée par ces animaux, tom. III de ses *Voyages*, p. 165. A partir des environs des îles Kouriles, ils se trouvent dans les parties contiguës à l'île de Behring, et en général dans tout l'Archipel Russe; de-là, vers l'Anadir et le promontoire des Tschouktschi (où se trouvent une étonnante quantité de dents de vaches marines, ce qui fait croire à Gmelin qu'elles se retirent dans ces régions non fréquentées pour y déposer leurs longues et vieilles défenses, en place desquelles il leur en pousse de nouvelles), et on les voit par essaims tout le long des côtes de la mer Glaciale jusqu'au Groenland. *Hermann*, *Statistische schilderung von Russland*, p. 254. *Description statistique de la Russie*, par *Hermann*, p. 254.

sortir. Comme il ne croît aucun bois sur ces îles, les pêcheurs y périroient infailliblement de froid, si la mer ne jetoit pas une grande quantité de bois flotté sur les côtes, parmi lequel il se trouve souvent du bois de charpente. A raison du genre de vie des Russes, le scorbut n'est pas ici dangereux pour eux : ils ne boivent point de liqueurs, mais simplement du *kvas*, et quelquefois même ils ont un bain de vapeurs dans leurs cabanes. Ils font encore usage des herbes antiscorbutiques qui croissent sur ces rivages; ils prennent soin de se pourvoir d'une provision de mûres jaunes; et ils se trouvent très-bien de l'usage de la boisson faite avec les bouts des branches de pins et du genièvre. Ils boivent également le sang chaud des rennes, remède qu'ils ont probablement appris des Samoyèdes.

Pour conserver entr'eux un certain ordre, doublement nécessaire dans cet horrible et ténébreux séjour, et dans un tel état d'isolation, éloignés de tout secours, chaque équipage confère à son pilote le droit de châtier les réfractaires et les désobéissans; à l'effet de quoi le reste de l'équipage, ou, en cas de révolte totale de sa part, toutes les au-

tres cabanes de pêcheurs qui peuvent se trouver dans le voisinage, lui prêtent assistance et main-forte. Les pêcheurs s'occupent fréquemment en été de ramasser l'édredon.

Le partage du butin, lorsque les équipages sont de retour, se fait de la manière suivante : l'armateur du vaisseau prend la moitié du tout, et laisse l'autre à l'équipage. Chaque individu reçoit sa portion suivant les conventions faites avant le départ. Quelque disproportionnée que puisse paroître cette récompense, pour tant de fatigues et de dangers, cependant, suivant les idées et les besoins de cette classe d'hommes, elle est toujours assez ample pour en engager d'autres à courir les mêmes risques; et l'usage que ces gens simples, laborieux et grossiers font de leurs profits chèrement achetés, souvent même au péril de leur vie, prouve clairement que ces sacrifices ne sont pas d'un grand prix à leurs yeux. Ainsi que les matelots anglais et hollandais employés par le commerce de l'Inde, qui dépensent en une semaine les profits d'un voyage de deux ans, le Russe qui s'adonne à cette pêche, consacre à Bacchus tout son butin; et avant même que le produit de son hasardeuse industrie soit

parvenu au marché le plus voisin, les fermiers des kabaks partagent les profits de l'homme qui a risqué sa vie pour l'obtenir.

Les objets fournis au commerce par la pêche de la vache marine, sont principalement l'huile et la peau de ces animaux. Les pêcheurs rapportent ordinairement la graisse sans être fondue; elle perd par-là beaucoup de sa bonté, et par conséquent de son prix; mais cette méthode ne peut être changée, parce que le défaut de bois et la précipitation avec laquelle on est forcé de faire cette pêche, nepermettent pas un meilleur procédé. De retour chez eux, les pêcheurs font fondre cette graisse; ils y mêlent ordinairement de la graisse de chien de mer ou de biélouga, et la vendent sous le nom de *vorvanié-salo*, gras de chien de mer. On embarque annuellement à Arkhangel de deux à dix mille tonnes de cette huile, à raison de sept pouds par tonne; le poud y coûte un rouble et demi, et au-delà. Cette huile sert à faire du savon, à la préparation des cuirs, et à la consommation des lampes; elle est encore employée à divers autres usages par les marchands et les artisans.

A mesure qu'on les retire de la mer, les peaux de vaches marines sont suspendues sur des perches en plein air, jusqu'à ce qu'elles deviennent roides : on les prépare alors pour s'en servir. On en fait des traits pour les voitures, des harnois de chevaux, &c. Les rognures font d'excellentes colles pour les manufactures de papier. Une de ces peaux coûte ordinairement trois ou quatre roubles ou même davantage.

Les dents de vaches marines sont transportées, partie à Saint-Pétersbourg et à Moskou, et partie aussi à Arkhangel ; on les travaille dans ces villes et dans leurs environs, et on fait avec elles tous les ouvrages auxquels on peut employer l'ivoire. On en fabrique toutes sortes de petites boîtes élégantes et des paniers à jour de différens goûts, des bois d'éventails, des manches de couteaux, des fiches et des jetons, des échecs, &c., qui, suivant la main-d'œuvre et la blancheur des dents, ont un prix différent. L'épaisseur de ces dents les rend si pesantes, que cinq des grosses défenses pèsent quelquefois plus d'un poud : elles sont aussi blanches que l'ivoire, et elles ont l'avantage d'être plus fermes, et de ne pas jaunir aussi

promptement. Un poud de grosses dents de vaches marines coûte, sur le lieu, de 20 à 30 roubles (1).

Outre les animaux marins que nous avons déjà nommés, dont la pêche fait la principale occupation des habitans des côtes, la mer Glaciale abonde encore en narhwals, cachalots, de la cervelle desquels on prépare le blanc de baleine, *chiens de mer* (2), *dauphins*, *marsouins* (3), *requins* (4), *lamentins* (5), *ours marins* (6), *lions marins* (7), *loutres marines* (8), *&c.*, qu'on prend pour en avoir l'huile ou la peau. Les chiens de

(1) En 1793, l'exportation par mer de tous les ports de la Russie monta à 43,504 pouds d'huile de poisson, valant 106,332 roubles; 190 pouds d'os de mammouts et dents de vaches marines, de la valeur de 6,136 roubles. Il sortit d'Arkhangel en particulier, 41,830 pouds d'huile, valant 101,713 roubles; 45 pouds d'os de mammouts, 1,463 roubles.

(2) *Phoca vitulina.*

(3) *Delphinus phocana.*

(4) *Squalus carcarias.*

(5) *Trichecus manati.*

(6) *Phoca ursina*, vel *marina.*

(7) *Phoca leonina jubata.*

(8) *Lutra marina.*

mer sont communément très-nombreux dans la mer Glaciale, et viennent souvent dans la mer Blanche; il y en a même plusieurs espèces, du moins ceux qui sont connus dans les environs de l'Obi, de l'Iénisséi et de la Léna, sous le nom russe de *morskoie saez* (lièvre marin), qui diffèrent entièrement de l'espèce commune. Ceux-ci ont la peau de couleur argentée et de longs poils qui ressemblent à de la laine. — Les Samoyèdes épient généralement vers le printemps les chiens de mer, ou les veaux marins; ces animaux se rendent alors à l'embouchure des rivières, et sortent de l'eau par les trous qu'ils ont faits dans la glace, par la chaleur de leur haleine. Près de l'ouverture le Samoyède place une planche à laquelle est attachée une corde, et se cache derrière un bloc de glace. Lorsqu'il le voit tout-à-fait hors du trou, il tire la planche sur l'ouverture; et lui ayant ainsi coupé la retraite, il tue sans peine l'animal (1). Un autre habitant remarquable de ces mers, est le poisson blanc, *physeter catodon*, connu sous ce nom par les Groenlandais, sous celui de *biélouga*

(1) *Pallas*, *Voyages*, tom. III, p. 91.

par les Russes, et que le professeur Pallas, pour mieux le distinguer, appelle le biélouga marin. Il est de l'espèce du dauphin, n'a pas plus de trois brasses de long, et se trouve par-tout dans la mer Glaciale. Ces animaux se rassemblent sur les bas-fonds; les Samoyèdes, qui se réunissent en grand nombre pour cet effet, les poussent, dans la mer Blanche et le golfe de l'Obi, vers les endroits où il y a peu d'eau, et les harponnent alors facilement. Leur chair est noire, mais tout leur corps est enveloppé d'une partie blanche, dont on prépare une graisse très-pure (1). Suivant l'opinion de *Güldenstædt*, on pourroit, avec avantage, extraire l'huile de cette espèce de poisson. Nous avons déjà remarqué qu'on l'emploie dans la préparation de l'huile de vaches marines.

La pêche, sur les côtes de la mer Glaciale, est peu considérable, tant à raison de ce qu'elles sont pour la plupart inaccessibles, que parce qu'elles manquent d'habitans. En plusieurs endroits on y pêche, à mer haute, avec des filets. — Elle est beaucoup plus lucrative sur les côtes de la mer Blanche, qui

(1) *Pallas*, *Voyages*, tom. III, p. 84 — 87.

baigne le gouvernement d'Arkhangel. Les principaux objets de cette pêche sont, entr'autres, la *morue*, la *petite morue*, *gadus callarias*, la *plie*, la *sole*, le *cabeliau* et le *hareng*. La grande morue (1) se prend particulièrement sur la gauche de la mer Blanche, depuis sa jonction avec l'Océan jusqu'aux côtes de la Norwège. Les pêcheurs se tiennent à la distance de dix à cinquante verstes du rivage; aujourd'hui, cependant, que la pêche est beaucoup diminuée, ils sont obligés d'aller fort au-dessus de Kola (2). La pêche du hareng, dans la mer Blanche et dans la mer du Nord, étoit autrefois un monopole de la couronne; mais par un oukaz de l'année 1776, elle a été ouverte pour tout le monde. Les harengs qu'on y pêche sont fumés, séchés ou salés pour la plus grande partie avant de les transporter; mais rarement ils sont d'un aussi bon goût que ceux de première qualité, que l'on importe de l'étranger, soit qu'ils ne connoissent pas la vraie méthode de les saler, ou que le sel ne

(1) *Gadus morrhua.*

(2) *Lepekhin, Journal de Voyages en différentes Provinces de l'Empire de Russie*, tom. III, p. 215.

soit pas bon. La Russie achète annuellement pour la valeur de plus de 100,000 roubles d'harengs étrangers; ceux de première qualité, qui sont indispensables pour les bonnes tables, ne forment qu'une foible quantité. La plus grande partie de ces poissons, d'une qualité médiocre, sont importés pour la consommation du peuple de la Livonie, de l'Ingrie, de la Finlande et des gouvernemens de la Russie Blanche, qui se contenteroient également des productions du pays, si, outre plusieurs autres espèces de poissons, on pêchoit l'*omoul* ou sangchalle (1), des mers méridionales en plus grande quantité, et si on le saloit comme il faut. Ce poisson est originaire de la mer Glaciale, où il se trouve en quantités prodigieuses et se prend fréquemment; il remonte, non-seulement dans la mer Blanche, l'Iénisséi et l'Obi, mais aussi, par la mer orientale, dans les rivières du Kamtschatka. De l'Iénisséi, par la voie de la Toungouska, ils passent dans l'Angara, dans le Touba et dans le grand lac de Madaschar, près les montagnes Sayanes. Trouvant dans

(1) *Salmo autumnalis, Pallas.* — *Corregonus artedi, Lépékhin.*

les lacs méridionaux des eaux spacieuses et profondes, ils ne retournent plus dans l'océan, mais se multiplient dans les grandes pièces d'eaux méridionales, dans une proportion d'autant plus grande, qu'ils n'y sont persécutés par aucun poisson vorace. Dans toutes les régions au-delà du Baïkal, on fait grand cas de ce poisson, parce que, sans lui, les habitans, dont les rivières pierreuses ne sont pas poissonneuses, seroient fort embarrassés pour vivre les jours de jeûnes (1). Il est aussi regardé comme un mets délicat par les peuples riverains de la mer Blanche. On le prend ici en très-grande abondance dans les petits lacs, qui ont une communication avec les rivières. Pour cet effet, les pêcheurs y établissent des espèces de haies avec des pieux entrelacés de branchages, formant des zigzags qui se terminent par un grand réservoir. Les omouls y entrent en si grande quantité, que les pêcheurs qui y vont avec leurs canots n'ont plus qu'à les ramasser avec des espèces de baquets, faits en forme de cuiller à pot (2).

(1) *Pallas*, *Voyages*, tom. III, p. 79, 289.

(2) *Lépékhin*, *Voyages*, tom. III, p. 228.

Ce riche fonds d'animaux marins ct de poissons de différentes espèces que possède la mer Glaciale, nous fait espérer que les rivières dont elle reçoit les eaux ne sont pas moins abondantes. Outre plusieurs de ceux que nous venons de nommer, la Dvina et la Petschora, particulièrement, produisent une grande quantité de zig, excellent poisson, appelé *sighi* par les Russes, et de saumons; ces derniers sur-tout sont regardés comme les plus gras et les meilleurs de toute la Russie septentrionale, et sont en conséquence transportés, gelés ou salés, à une grande distance dans le pays. — Aucun fleuve de la Russie ne possède une aussi grande multitude de poissons du genre de ceux qui remontent de l'océan, que l'Obi. Ce fleuve contient, non-seulement plusieurs espèces de poissons qu'on ne voit point ailleurs, mais encore une foule d'*esturgeons*, de *sterlets*, de *saumons blancs*, de *brochets*, de *murènes* (1), de *lotes* (2), et une quantité d'autres poissons, dont les noms russes ou ostiaks seroient parfaitement inintelligibles,

(1) *Muræna Helena*, *Salmo albula*, *Pallas*.

(2) *Quappe*, en allemand. *Gadus lota*.

si l'on n'y joignoit pas une explication. Les poissons passagers arrivent vers le mois de juin auprès de Bérézof, et remontent ensuite dans l'Irtich, le Tobol et le Tom. Après avoir frayé dans ces excursions, ces poissons, grands et petits, reparoissent en septembre, lorsque la glace commence à se former dans les basses régions de l'Obi, d'où ils retournent en hiver dans l'Océan, avant que les eaux des rivières se soient corrompues sous la glace (1). La pêche de l'Obi, particulièrement dans la région inférieure, est à-peu-près réservée aux Ostiaks et aux Samoyèdes; mais dans la partie supérieure y pêche qui veut. La pêche ne commence pas au printemps avant le mois de juin, lorsque les eaux sont débarrassées des glaces, et que le poisson arrive abondamment dans les lacs, les golfes et les rivières collatérales; car, dans l'Obi même, il est impossible d'y

(1) La putridité que ces eaux courantes contractent sous la glace, provient de la qualité marécageuse du terrein et des eaux de ces rivières, de la lenteur de leur cours, et de ce qu'elles sont imprégnées de particules terrestres. L'eau putréfiée ne recouvre sa fraîcheur qu'au printemps, lorsque la masse en est augmentée par la fonte des neiges.

pêcher, excepté sur quelques bas-fonds, à raison de sa largeur et de sa profondeur. Outre le tramail, dont on se sert depuis le mois de juin jusqu'en octobre, les Ostiaks ont encore différentes autres manières de pêcher. La plus curieuse se fait avec un filet qu'ils appellent kilidan, et qui se ferme comme une bourse. Le bord est tendu par en bas avec un bâton, dans le milieu duquel une grosse pierre est attachée de manière à ce qu'il porte à plat dans le fond de l'eau. Le pêcheur, assis dans son bateau, tient le filet par une corde qui correspond à cette pierre, en passant par un anneau placé au bord supérieur du filet, autour duquel passe une autre corde. A peu de distance du bord supérieur, il part du filet plusieurs ficelles que le pêcheur tient dans sa main, et par le moyen desquelles il est averti lorsque quelque poisson donne dans le filet. Dans ce cas, il lâche immédiatement les ficelles, et tirant le filet par la corde, le bâton ferme l'ouverture du sac, et renferme le poisson. De cette manière, on prend, depuis le mois de juin jusqu'en septembre, l'esturgeon, le saumon blanc, les lotes, et autres espèces de poissons semblables.

Il est aisé de concevoir qu'un peuple qui fait de la pêche sa principale occupation, doit avoir imaginé beaucoup de moyens différens, dont quelques-uns sont ingénieux, pour épargner son temps et ses peines. Outre le filet en forme de bourse que nous venons de décrire, les nasses et les vars, qui sont en usage par-tout, les Ostiaks et les Samoyèdes vont ordinairement pêcher pendant la nuit sur les bas-fonds, à la lueur d'un morceau d'écorce de bouleau enflammé qu'ils fixent au bout d'une perche. Dans les rivières secondaires, en se rapprochant du nord, dès que la glace est assez forte, les Samoyèdes y font des ouvertures, sur lesquelles ils construisent des huttes, et jettent dans l'eau, pour attirer le poisson, de faux appâts faits avec du bois et attachés à une corde, au bout de laquelle ils mettent aussi des pierres pour leur donner du poids; par ce moyen, ils percent aisément, avec des tridens, le poisson qu'y attirent la gourmandise ou la curiosité. Ils font aussi des incisions en travers de ces rivières, et descendent au fond de l'eau des morceaux d'écorce blanche chargés de pierres; et distinguant facilement par ce moyen le poisson qui passe, ils le percent avec

adresse. A l'aide de ces inventions, et de beaucoup d'autres encore, les Samoyèdes et les Russes qui les avoisinent, se fournissent de poisson pendant toute l'année. Ils ont pendant l'été un tel superflu d'esturgeons seulement (souvent d'une brasse de long, et qui rendent jusqu'à un poud de kaviar), qu'ils rejettent les autres poissons d'espèces plus petites. L'esturgeon ne coûte jamais, à Bérézof, plus de quarante kopeks le poud, et la graisse en vaut rarement cinquante, mais jamais plus d'un rouble.

L'Irtich contient presque tous les poissons de l'Obi, et la pêche y est également très-considérable. Son sterlet, quelquefois d'une archine et demie de longueur, est, après celui de l'Obi, le plus gros qui se pêche dans l'Empire. Les lotes abondent aussi dans l'Irtich; on en prend fréquemment qui ont deux archines de long. Mais l'alose, le biélouga et le sévriouga, ne se trouvent ni dans l'Irtich ni dans l'Obi. De toutes les espèces de saumons, il n'y a ici que le saumon blanc; les brochets sont très-rares. — L'Iénisséi et la Léna, et la plupart des rivières qui s'y déchargent, sont également très-abondantes en poissons d'espèces excellentes; mais

comme ils ressemblent en général à ceux dont on vient de parler, ce seroit une répétition que de les nommer ici.

La pêche sur les côtes et aux environs des îles de la *mer Orientale* est extrêmement remarquable par la multitude et la qualité de ses objets, et par rapport à l'occupation qu'elle procure. Dans ces régions où l'agriculture et le soin du bétail sont impraticables, à raison du sol et du climat, où la culture européenne ne peut être introduite que dans certains endroits particuliers, et fréquemment sans succès, il ne reste aux habitans éparpillés et en partie sauvages, d'autre occupation que la chasse et la pêche. Cette dernière sur-tout fournit à la plus grande partie de leur subsistance; et la nature, avare de ses autres dons envers eux, a été d'autant plus libérale dans la manière dont elle a peuplé leurs eaux des plus utiles et des meilleures espèces de poissons.

La *baleine*, dont nous avons différé de parler jusqu'ici, quoiqu'elle se trouve également dans la mer Glaciale, tient, à plus d'un égard, le premier rang dans cette classe. Ce monstrueux animal est si commun sur les côtes du Kamtschatka, qu'à mer basse on

en voit souvent qui sont endormis sur le rivage, ou qui poursuivent le poisson jusques dans les ports. Les baleines sont souvent jetées sur les côtes et y périssent; ce que les Kamtschadals regardent comme un heureux événement, parce que leur pêche est accompagnée de beaucoup de dangers et de grandes difficultés. Vers le cap méridional du Kamtschatka, les habitans s'embarquent dans des baïdars ou petits canots, pour aller à la recherche des baleines endormies, qu'ils blessent avec des dards empoisonnés, laissant ensuite à leur bonne fortune, que l'animal périssant de sa blessure, soit jeté sur leurs côtes. Dans les parties septentrionales de cette péninsule, on prend la baleine dans de grands filets faits avec de fortes courroies de peaux de vaches marines durcies, qu'on enfonce dans l'eau avec de grosses pierres à l'embouchure d'un golfe. Quand le monstre se sent pris, les efforts qu'il fait pour se débarrasser lui coûtent généralement la vie; les pêcheurs le tirent ensuite sur le rivage, et l'achèvent avec une foule de cérémonies superstitieuses et bizarres. Mais de toutes les tribus de ces contrées, aucune ne se livre à la pêche de la baleine à

l'égal des Tschouktschi, et les méthodes qu'ils employent se rapprochent davantage de celles des Européens. Ils ont, pour cet effet, de grands baïdars, dont l'équipage est composé de huit ou dix personnes; lorsqu'ils rencontrent une baleine, un de ces canots se dirige sur elle, et l'ayant atteinte, le harponneur lui enfonce dans le corps une lance, faite de manière que le bout du harpon, qui est de fer ou de bois dur, reste dans la blessure tandis qu'il retire le manche à lui. L'harpon est attaché par une corde de plusieurs centaines de brasses de longueur, qui est pliée en rond dans le fond du bateau. Cette corde est tenue par le harponneur, qui la file suivant les secousses plus ou moins violentes de l'animal; s'il plonge, il y a assez de corde; s'il se relève, l'homme retire la corde à lui, et peut toujours voir la direction que prend l'animal, par le moyen d'une bouée attachée à la corde. Lorsque la baleine reparoît pour la seconde fois, le second canot la poursuit de la même manière, et cela se répète par les différentes barques, jusqu'à ce que, tous ensemble, ils l'ayent suffisamment épuisée. Ils poussent alors tout-à-coup de grands cris, qui effrayent tellement le

monstre, qu'il se dirige vers la côte, et s'élance avec une force étonnante sur le rivage, où il est ensuite très-facile d'achever de le tuer. Cette méthode est généralement pratiquée sur la plupart des îles de l'Archipel russe. Les Tschouktschi comptent si bien sur leur courage et leur adresse pour s'en procurer autant qu'ils en ont besoin, qu'ils n'emportent que la graisse des baleines qu'ils ont prises.

Les usages que l'on fait sur les côtes de la mer Orientale du produit de cette pêche, sont curieux et multipliés. Quoique dure et coriace, la chair de la baleine ne se conserve pas long-temps ; en conséquence, il faut la consommer immédiatement, ou la faire sécher à l'air. La peau étant levée, on la râcle avec soin, on la fait fumer et on la bat, pour la rendre souple ; elle sert à faire des cordes et des semelles de souliers, qui sont si fortes, qu'elles ne s'usent jamais. La graisse mise dans un trou avec des pierres chaudes, pour la purifier de ses parties huileuses, devient alors un lard délicieux à manger. L'huile, qui est bonne à brûler, se vide dans les intestins nettoyés, qui servent de barrils ou de tonneaux, et dans lesquels on

conserve généralement les liquides. Les Kamtschadals se servent des côtes de baleines dans la construction de leurs baïdars, ou bien ils en font des filets de pêche, des piéges à renards, et des vases pour contenir de l'eau. Des os de la mâchoire inférieure, ils font les quilles de leurs traîneaux, des manches de couteaux, et des anneaux pour les harnois de leurs chiens. Les nerfs leur servent à tous les usages de la ficelle, et des vertèbres de l'épine du dos ils font des mortiers à piler (1).

Outre la baleine, la mer Orientale contient encore un grand nombre de gros animaux marins plus ou moins remarquables; nous ne parlerons que de ceux dont la pêche exerce l'industrie des natifs, et qui sont utiles aux besoins de la vie. Parmi ceux-ci nous pouvons particulièrement ranger l'ours marin, le lion marin, le lamentin et la loutre marine, tous natifs de cette mer: leur histoire naturelle étant peu connue, nous en donnerons une courte description (2).

---

(1) *Steller, Beschreibung von Kamtschatka, p. 98 — 104. Description du Kamtschatka*, par *Steller.*

(2) Steller, *ausfuhrliche bersohreibung von sonder-*

L'*ours marin* paroît en troupes dans la mer orientale, principalement entre les îles Kouriles et les Aléoutiennes. Les plus gros de ces animaux ont quatre-vingt-dix pouces anglais en longueur, et pèsent dix-huit ou vingt pouds. Ils ressemblent plus à l'ours qu'à aucun autre quadrupède, à l'exception des pieds et de la partie de derrière qui se termine d'une manière grotesque. Ce qu'il y a de plus singulier dans la structure de ces animaux, ce sont leurs pieds qui leur servent de nageoires, et qui ont cependant des doigts et des jointures, à l'aide desquels ils peuvent non-seulement marcher sur le rivage, s'asseoir sur leur cul comme des chiens, et se servir de leurs pattes de différentes manières, mais aussi nager avec une égale aisance par le moyen de la membrane qu'ils ont entre les doigts. — Le naturel de ces animaux est si particulier et si extraordinaire, que le récit en seroit regardé comme une fiction, s'il n'étoit pas certifié par un auteur savant et judicieux. L'affection de la

---

baren merthieren. Halle, 1753. Description de quelques animaux particuliers, par *Steller*. Halle, 1753. — *Nov. Comment. Acad. Petropol. tom. II.*

mère pour ses petits est extrême; ceux-ci, en retour, cherchent à la divertir par mille jeux singuliers ; en voyant les gambades qu'ils font entr'eux, on diroit qu'ils s'exercent à la lutte; ils cherchent à se culbuter mutuellement; le père arrive alors en murmurant, sépare les combattans, caresse le vainqueur, et essaie lui-même de le renverser par terre : plus est grande la résistance de ce dernier, plus il gagne l'amour de ses parens, qui, d'un autre côté, paroissent dédaigner ceux de leurs enfans qui sont lâches ou timides. Quoique la polygamie existe parmi les ours marins, dont quelques-uns ont jusqu'à cinquante femelles, cependant chacun d'eux veille sur sa progéniture avec un soin extrême, et ils deviennent furieux lorsqu'un étranger en approche de trop près. Lorsqu'ils sont par milliers sur le rivage, ils sont toujours divisés par familles; il en est de même lorsqu'ils nagent dans l'Océan. Les vieux, qui n'ont plus de femelles, vivent solitaires, et sont les plus irritables de tous ; ces derniers dorment souvent pendant un mois entier sur le rivage, sans prendre aucune nourriture; mais si quelqu'un les approche, soit homme

ou animal, ils se jettent dessus avec fureur.

Les ours marins se font quelquefois entr'eux des guerres sanglantes; la cause ordinaire des hostilités est les femelles, ou la dispute d'un emplacement commode pour le repos. Lorsque deux de ces animaux se battent, les autres viennent au secours du plus foible; et pendant le combat, les spectateurs élèvent leurs têtes au-dessus de l'eau, et restent tranquilles, jusqu'à ce qu'ils trouvent un motif pour se mêler de la querelle. Quelquefois ces armées engagées couvrent sur le rivage une étendue de deux ou trois verstes, et l'air retentit au loin de leurs hurlemens et de leurs cris. Il arrive souvent que les combattans font une trève d'une heure pour recouvrer leurs forces; pendant cette suspension d'armes, ils se couchent pêle-mêle les uns à côté des autres dans la plus grande sécurité; les deux partis se relèvent ensuite tout-à-coup; chacun reprend sa place, et la bataille recommence avec plus de fureur qu'auparavant. L'acharnement est si violent, qu'ils se poursuivent les uns les autres dans la mer. Le parti victorieux en retire

ses ennemis, les ramène sur le rivage, et les déchire avec leurs dents, jusqu'à ce qu'ils tombent épuisés et sans sentiment, et qu'ils périssent enfin sous le bec et les serres des oiseaux de proie voraces qui rôdent à l'entour. L'autorité des mâles sur leurs femelles et leurs enfans, s'exerce fréquemment d'une manière tyrannique. Lorsque les femelles, attaquées par des chasseurs, abandonnent leurs petits dans leur effroi; et que ceux-ci sont emportés, les mâles cessent immédiatement de poursuivre l'ennemi commun, et se retournent contre la mère, comme pour lui en demander compte. La saisissant alors avec leurs dents, ils la traînent avec violence sur les rochers; les femelles étourdies par les coups, rampent et s'humilient aux pieds de leurs despotes, et versent, en les caressant, des larmes en abondance. Tant que le mâle continue d'être en fureur, il se jette à droite et à gauche en mugissant, et roulant les yeux ainsi que les ours terrestres; mais lorsque sa rage est appaisée, il commence à pleurer amèrement la perte de ses petits.

Depuis le mois de juin jusques vers le milieu d'août, les ours marins restent sur le

rivage, pour se débarrasser du superflu de leur graisse par un sommeil et un jeûne de trois mois, imitant encore en cela les ours dont ils portent le nom, et qui en font autant pendant l'hiver. On choisit ce moment pour les chasser. Les vieux, et ceux qui ont acquis toutes leurs forces, ne s'effrayent pas facilement; ils vont au contraire au-devant des hommes pour les combattre; cependant, comme frappé de terreur panique, le troupeau tout entier se plonge précipitamment dans la mer, s'il arrive quelque alarme subite. Ils courent sur terre avec une grande vîtesse. Un homme qui est poursuivi par eux, n'a d'autre moyen de leur échapper, que de grimper sur une montagne escarpée, où ils ne peuvent le suivre avec autant de vélocité. Aux environs du Kamtschatka, on poursuit principalement ces animaux par mer, avec les harpons que nous venons de décrire. L'animal blessé, fend l'eau avec la rapidité d'une flèche, et entraîne le canot après lui, jusqu'à ce qu'il ait perdu tout son sang et la vie. Les peaux d'ours marins ne sont pas d'une grande valeur; leur poil est noir, gros et rude, et la peau épaisse et dure; elles ne servent, ainsi que celles des

veaux marins, que pour couvrir des coffres et des boîtes. Par-dessous le long poil, immédiatement sur la peau, ils ont, comme les castors, une laine fine de couleur noire et luisante. Les peaux des jeunes qu'on ravit à leur mère, sont beaucoup plus belles; elles ont une grande valeur chez les Sibériens, qui s'en habillent entièrement.

Le lion marin diffère peu de l'ours marin par la forme; il est seulement deux fois plus gros et plus pesant, et le mâle porte en outre une épaisse crinière autour du cou. Quelque terrible que soit l'aspect de cet animal, et quoiqu'il se défende avec furie, cependant, à la vue d'un homme, il prend immédiatement la fuite, et se précipite dans la mer. Personne n'ose l'attaquer dans cet élément, qui est le sien; la méthode ordinaire est de tomber sur lui quand il est endormi. Lorsqu'un lion marin en cet état, est heureusement découvert par un chasseur qui peut compter sur sa propre force et sa légéreté à la course, il s'approche de l'animal endormi par le côté opposé au vent, afin de n'être pas trahi par son odeur, et lui enfonce le harpon déjà décrit dans le pied de devant, tandis que d'autres s'occupent à entortiller la

corde dont il vient de l'attacher, autour d'un pieu enfoncé dans la terre. Cela fait, l'animal, ne pouvant pas facilement échapper, est tué avec des flèches empoisonnées, ou assommé à coups de massues sur la tête. Fréquemment, ils se contentent de le blesser avec leurs dards empoisonnés, et l'abandonnent ensuite à son sort; comme l'eau salée aggrave encore la douleur de ses blessures, il se hâte de revenir sur le rivage, où, mort ou vif, il devient alors la proie de ses persécuteurs. La chasse de cet animal exige tant de courage et d'agilité de la part du chasseur, qu'un Kamtschadal, qui l'a faite avec succès plusieurs fois, passe pour un héros, et inspire tout le reste de sa vie un respect particulier. Les chasseurs vont fréquemment, pour cette périlleuse entreprise, à la distance de vingt-cinq ou trente milles en mer, dans leurs canots faits d'écorces d'arbres et de peaux d'animaux marins.

Autant les ours marins aiment tendrement leurs petits, autant les lions marins paroissent avoir peu d'attachement pour les leurs; mais les combats sanglans que se livrent entr'eux ces premiers animaux sont aussi fréquens parmi ces derniers. Ils se

rassemblent dans les mêmes lieux que les ours marins, qui, par crainte, leur cèdent la meilleure place, et n'interviennent jamais dans leurs querelles intestines, quoique les lions marins se mêlent des leurs aussi souvent que l'occasion s'en présente. — L'utilité de ces animaux est très-grande. La graisse et la chair sont en général agréables et de bon goût, et la membrane qu'ils ont entre les doigts des pieds produit une gelée que les Kamtschadals estiment comme un mets délicat. De la peau, ils font du cuir et des courroies, dont ils se servent pour prendre ces mêmes animaux et autres monstres marins.

Un troisième animal de la même classe est le lamentin, que les Espagnols appellent *manati*, et qui se trouve également sur les côtes orientales et occidentales de l'Amérique (1). Les plus gros de ces animaux ont

(1) *Pallas* et *Schreber* sont d'accord que le lamentin ici décrit ressemble beaucoup au manati des Espagnols, mais qu'il doit être considéré comme une espèce particulière, distinguée par différens caractères. *Neue nordische Beytrage*, tom. II, p. 292. *Nouveaux Voyages au Nord*, tom. II, p. 292.

quatre à cinq brasses de long, sur quatre brasses et demie de circonférence, vers la région ombilicale, qui est la partie la plus grosse de leur corps. La tête ressemble à celle d'un buffle, et tient à un cou très-court. Les jambes de devant contiennent deux jointures, et se terminent à-peu-près comme les pieds d'un cheval, mais il y a par-dessous plusieurs courtes membranes, qui servent à l'animal pour arracher d'entre les pierres les plantes marines dont il se nourrit. Son dos est comme celui d'un bœuf: sa grosseur diminue tout-à-coup au-dessous du ventre, et la queue s'amincit successivement jusqu'à la nageoire qui la termine, et qui lui sert de pieds de derrière.

Ces animaux aiment les endroits humides et sablonneux des bords de la mer; ils se réunissent par troupes aux embouchures des rivières, et sont si peu farouches, qu'on peut les toucher sans crainte. Les mâles paroissent n'avoir qu'une seule femelle; car chaque troupeau n'est généralement composé que d'un couple de vieux de différens sexes, un jeune et un petit. Leur appétit est tellement insatiable, que, pour l'appaiser, ils tiennent continuellement leurs têtes

sous l'eau, sans presque s'occuper de veiller à leur sûreté. Ils manifestent dans leurs caresses une tendresse extraordinaire ; dans ces occasions, la femelle joue la prude, et ce n'est qu'après des importunites réitérées, qu'elle semble céder à la force. L'attachement du mâle pour la femelle est porté au point, qu'il s'expose à la mort la plus certaine lorsque cette dernière est prise ; et fréquemment il se laisse mourir de faim auprès du cadavre de sa compagne assassinée.

On se sert, pour prendre ces animaux, d'une grande lance à pointe de fer, à laquelle est attachée une longue et forte corde. Les pêcheurs s'approchent avec précaution du troupeau ; et le harponneur, qui se tient sur l'avant du canot, enfonce son dard dans le corps d'un de ces animaux, qui est immédiatement tiré sur le rivage, à l'aide de la corde, par des gens qui y sont postés à cet effet. Mais comme il faut au moins trente hommes pour cela, et que l'animal résiste de toutes ses forces, qui sont considérables, le canot le suit par-derrière, et ceux qui sont dedans cherchent à le harasser par de nouvelles blessures, jusqu'à ce qu'il soit tout-à-fait épuisé. Aussi-tôt que les lamen-

tins du voisinage s'apperçoivent du danger de leur camarade, ils accourent à son secours. Les uns cherchent à renverser le canot avec leurs dos ; d'autres se jettent en travers sur la corde, en essayant de la rompre par ce moyen, ou battent l'eau avec leurs queues, dans l'espoir d'arracher le fer de la blessure de l'animal, et ils y réussissent quelquefois.

La peau forte et épaisse de ces animaux est employée par les Américains à faire des semelles et des ceinturons; les Tschouktschi les étendent avec des bâtons, et en font des canots. La chair du lamentin est, à la vérité, plus grossière et plus filandreuse que celle du bœuf; mais lorsqu'elle est bouillie, elle en approche beaucoup par le goût, avec cet avantage, qu'elle ne se corrompt pas facilement, même dans la plus grande chaleur; la viande des jeunes est beaucoup plus délicate. La graisse, dont tout le corps est entouré sous la peau, de l'épaisseur d'une main, est blanche et fluide, d'un goût et d'une odeur agréable; et lorsqu'elle est bouillie, elle produit une espèce de beurre dont le goût ressemble à celui de l'huile d'amandes. Comme la multitude de ces animaux est

en général excessivement grande autour du Kamtschatka, et que chacun d'eux pèse environ deux cents pouds, ou huit milliers, ils pourroient suffire seuls à la nourriture des habitans, et leur fournir pendant toute l'année un aliment sain et de bon goût.

La *loutre marine*, appelée mal-à-propos le castor kamtschadal, ne diffère de la loutre de rivière, qu'en ce qu'elle vit dans la mer, qu'elle est environ moitié plus grosse, et qu'elle approche davantage du castor par la finesse de son poil. Il est certain que cet animal amphibie est d'origine américaine; étranger seulement sur les côtes de l'Asie, il y habite ce qu'on appelle la mer des Castors, depuis le 50ᵉ jusqu'au 56ᵉ degré de latitude nord. Il a ordinairement cinq pieds de long, sur trois de circonférence, dans la partie la plus épaisse de son corps; les plus gros pèsent de soixante-dix à quatre-vingts livres. Leurs fourrures surpassent de beaucoup celles des castors de rivière, par leur longueur, leur beauté, la noirceur et le brillant du poil. Une de ces fourrures se vend au Kamtschatka vingt roubles, à Iakoutzk trente, à Irkoutzk de quarante à cinquante; mais, sur les frontières de la

Chine, elle vaut, dans les échanges, jusqu'à quatre-vingts ou cent roubles. La chair de cet animal est assez bonne à manger, et même, contre les loix ordinaires de la nature, celle de la femelle est la meilleure lorsqu'elle a mis bas, ou qu'elle est prête à faire ses petits. La loutre marine se nourrit de crabes, de coquillages, de petits poissons, de certaines plantes marines, et de viande. Si la tentative en étoit faite avec intelligence, on parviendroit certainement à apprivoiser cet utile animal, et à le naturaliser dans l'intérieur de la Russie, puisqu'il vit indifféremment dans les lacs, les rivières, les étangs, ou dans la mer. — De tous les animaux que nous avons décrits, il n'en est aucun dont les manières soient aussi amusantes et aussi agréables que celles de la loutre marine, qu'on recherche précieusement à cause de sa peau. Ils aiment sur-tout à vivre réunis en famille. Le mâle caresse sa femelle avec ses pattes de devant, dont il se sert avec beaucoup d'adresse pour une infinité de choses; et la femelle, jouant avec ses petits, repousse les avances du mâle avec une réserve affectée. Leur amour pour leurs petits est si grand, que, non-seulement ils

s'exposent aux plus extrêmes dangers pour les délivrer, mais aussi ils meurent fréquemment de chagrin quand ils les ont perdus. Ils emportent dans leur fuite leurs petits dans leurs gueules, et chassent devant eux ceux qui sont plus grands. Lorsqu'ils sont assez heureux pour échapper à la poursuite de leur ennemi, ils s'en réjouissent ensemble par toutes sortes de jeux, dès qu'ils sont en sûreté dans la mer; tantôt ils se relèvent tout droits dans l'eau, en sautant par-dessus les vagues, et tenant en même temps la patte de devant au-dessus des yeux, comme pour les mettre à l'abri du soleil, tandis qu'ils regardent attentivement de tous côtés si personne ne les approche; tantôt ils se couchent à plat sur le dos en se frappant sur le ventre; ou bien ils jettent leurs petits dans l'eau, et vont les y rechercher. Lorsqu'une loutre marine est poursuivie de près, et ne voit aucun moyen de s'échapper, elle gronde et fait des grimaces comme un chat en colère; mais quand elle est frappée, elle se résigne immédiatement à mourir, se couche sur le côté, retire ses pattes de derrière, et se couvre les yeux avec celles de devant.

Dans le printemps, les Kourils vont à la quête de ces animaux, dans des *baïdars* ou canots de cuir, jusqu'à la distance de dix verstes en mer, et même davantage. Lorsqu'ils surprennent une loutre marine, ils lui tirent des flèches; et comme l'animal, qui ne peut rester long-temps sous l'eau, est obligé de venir respirer à la surface, il se présente ainsi, à plusieurs reprises, aux attaques de ses ennemis. Les pêcheurs connoissent la direction qu'il prend par le bouillonnement de l'eau, et le suivent dans leur bateau. Lorsqu'enfin épuisé, hors d'haleine, il veut se reposer sur la surface de l'eau, c'est alors qu'ils le tuent à coups de lance.

Quelquefois les loutres marines donnent dans des filets à poste fixe, dont on se sert aussi pour les prendre; elles se mordent ordinairement et se déchirent mutuellement par désespoir. On ne peut rien concevoir de plus effrayant que la chasse des loutres marines sur les glaces flottantes, où on les assomme à coups de massue. Le départ des glaces des côtes de l'Océan est généralement accompagné de tempêtes horribles et de fortes pluies de neige; et cependant les chasseurs ne manquent jamais alors d'aller à la

recherche de leur proie, même pendant les nuits les plus obscures. Ils parcourent les champs de glace, et sautent, sans hésiter, d'un glaçon sur l'autre, lors même qu'agités par les flots ils s'élèvent un instant jusqu'aux nues, d'où ils se précipitent, le moment d'après, comme s'ils alloient se perdre dans l'abîme. Chaque chasseur est muni d'un couteau, d'un bâton qu'il porte dans sa main, et de chaussures faites exprès pour marcher sur la neige, garnies en outre de crampons, afin de ne pas glisser, sur-tout lorsque les glaçons sont amoncelés les uns sur les autres. La peau de ces animaux devant être levée immédiatement, les Kourils et les Kamtschadals exécutent cette opération, avec une célérité incroyable, au milieu des dangers dont ils sont environnés, et malgré le craquement effroyable des glaces qui se détachent de toutes parts en autant de masses flottantes. Quand la fortune les favorise, ils rapportent à terre leur chasse; mais ils sont fréquemment emportés en mer sur la glace; et ils sont alors obligés d'abandonner leur proie, et de pourvoir à leur salut. Les plus exercés se sauvent à la nage; les autres s'attachent avec des cordes à leurs

chiens qui les ramènent sur le rivage. Ces malheurs n'arrivent que quand le vent change subitement ; car ils ne font guère ces expéditions que par un vent qui pousse la glace sur la côte. Dans les temps favorables, ils s'éloignent du rivage au point de perdre de vue la terre ; ils s'aventurent même quelquefois jusqu'à traverser le canal qui sépare les deux premières îles Kouriles.

De tous les animaux de la mer Orientale, il n'en est point qui soit d'une plus grande importance pour le commerce, que la loutre marine, dont la belle fourrure est fort estimée par-tout, et se vend en Chine un très-grand prix. Comme cet animal forme l'objet principal de la chasse pour les fourrures sur les îles Kouriles et Aléoutiennes, c'est ici le lieu le plus convenable pour donner une idée de cette branche de commerce pénible et dangereuse, mais aussi fort lucrative (1).

Ce commerce important, qui est resté

---

(1) *Eclaircissemens sur les découvertes faites dans l'Océan Oriental, entre l'Asie et l'Amérique, dans le Nouveau Recueil du Nord*, par *Pallas*, tom. I, p. 291. — *Histoire des découvertes des Russes entre l'Asie et l'Amérique*, par M. William *Coxe*.

jusqu'ici presque exclusivement entre les mains des Russes, date son origine de l'époque qui a suivi immédiatement celle du premier voyage des fameux navigateurs Behring et Tschirikof, en 1741; il a pris depuis un tel accroissement, qu'aujourd'hui la plupart des îles et une partie du continent de l'Amérique, sont visitées par les marins russes, et que les habitans mêmes de ces régions, ou du moins le très-grand nombre, reconnoissent la souveraineté de la Russie, et payent leurs tributs en fourrures. Les compagnies qui font ce commerce sont en même temps marchands et chasseurs; car les fourrures, qui font le but et les produits de leurs voyages, ne pouvant s'obtenir, comme les marchandises dans un marché, les équipages des vaisseaux doivent en partie se dévouer eux-mêmes à la chasse, et engager aussi les insulaires à les seconder, en leur faisant des présens et des promesses. Chacun de ces équipages est composé de cinquante à soixante-dix hommes, qui se divisent en moindres partis sur les différentes îles, et évitent, pour leur sûreté, les cantons les plus peuplés. Le voyage dure généralement de quatre à cinq ans, c'est-à-

dire, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu une quantité de fourrures suffisante pour fréter leur navire, et rembourser, au moins au double, les dépenses de l'expédition, qui sont ordinairement de vingt à trente mille roubles. Quoique cette dépense soit aussi considérable, on y apporte cependant tant d'économie, que les vaisseaux qu'on y emploie, qui sont ordinairement des galiotes à deux mâts, sont entièrement construits de bois de sapin ou de bouleau, et presque sans fer pour les consolider; de sorte qu'il est réellement étonnant que ces vaisseaux puissent résister à faire au moins deux voyages dans ces mers orageuses. On les équipe ordinairement à Okhotsk, lieu commode, à raison des matériaux, &c. qui s'y trouvent communément. Lorsqu'il n'y a pas à bord une quantité suffisante de provisions, le vaisseau double en automne le cap du Kamtschatka, et se rend directement dans l'île de Behring ou de Cuivre, ou relâche d'abord dans un des ports de la côte orientale. Ici l'équipage, dont une moitié au moins doit être composée de Russes, est complété de Kamtschadals, qu'on peut employer avec avantage, tant à raison de leur

dextérité à la chasse, que de leur constitution robuste qui se contente d'une nourriture chétive et grossière. Le vaisseau reste pendant tout l'hiver établi sur des poutres, et l'équipage emploie ce temps-là à rassembler une provision de viande de lamentin sèche, et des peaux de lions marins et de veaux marins, dont ils font ensuite eux-mêmes des canots, oú qu'ils échangent avantageusement avec les insulaires. Lorsque l'été suivant est un peu avancé, le vaisseau part pour l'île où les chasseurs espèrent avoir le plus de succès, et le fond de provisions qu'ils ont apporté, joint à ce qu'ils se sont procuré par la chasse ou la pêche, doit les y faire subsister, pendant les trois ou quatre années qu'ils y passent dans un état continuel de guerre et de danger; car indépendamment de la vie misérable qu'ils y mènent, ils doivent en outre se tenir perpétuellement en garde contre les hostilités des insulaires, s'occuper de la chasse, et défendre en cas de besoin les timides Kamtschadals, avec l'intrépidité qui fait partie du caractère des Russes. — Les vaisseaux qui, en partant, vont directement à l'île de Behring ou de Cuivre, y passent également l'hi-

ver, et y guettent les troupeaux d'ours et de lions marins. Ils font provision de la chair de ces derniers, aussi bien que de celle des lamentins, et emportent avec eux les peaux dans les îles.

Aussi-tôt que les chasseurs y sont arrivés, ils cherchent à s'emparer, par adresse ou par force, des enfans des habitans, particulièrement des chefs, pour leur servir d'ôtages; et lorsque, y étant parvenus, ils croyent avoir pourvu à leur sûreté, ils distribuent des piéges à renards, des filets pour prendre les loutres marines, et des peaux de lions marins pour faire des canots, parmi les natifs, qui doivent en retour leur fournir des vivres et des fourrures pendant l'hiver. Ils tâchent de garder une partie des fourrures à titre de tribut, dont ils donnent un reçu, et compensent le surplus avec des cristaux de verre, de fausses perles, du poil de chèvre, des chaudrons de cuivre, des haches, des aiguilles, &c. qu'ils donnent en échange. Au printemps, ils reprennent leurs piéges et leurs filets, et rendent les ôtages. L'animosité des insulaires est telle, que les aventuriers n'osent aller à la chasse, ni s'écarter en petits détachemens, que dans

les endroits où ils sont sûrs d'être supérieurs en nombre.

Les principaux objets de ces expéditions sont les belles et chères fourrures de la loutre marine, du renard noir, et du renard de roche bleu; mais on obtient en outre beaucoup d'autres fourrures. La plus grande partie des peaux de loutres marines vont en Chine, le reste est porté en Russie, et la couronne, outre son tribut en nature, reçoit encore le dixième de la valeur des fourrures. Lorsqu'un de ces navires revient sain et sauf d'un voyage de quatre ou cinq ans, le profit monte ordinairement au double, et souvent au triple des frais de l'expédition.

Pour avoir une idée juste des grands profits que procurent ces voyages, il faut lire les relations de quelques-unes de ces expéditions maritimes, par le professeur *Pallas* (1).

---

(1) Voyez *Aufzug ans dem tagebuch einer seereise, welche Ivan Solovief in den jahren 1770 — 1775, bis an die zum festenlande von Amerika gehærige landspitze Alaska verichtet; und bericht von einer im jahr 1772, angetretenen vierjahrigen seereise zu den zwischen*

Ivan *Solovief* partit, en 1770, pour le cap d'Alaska, sur le continent d'Amérique, et rentra, le 16 juillet 1775, dans le port d'Okhotzk. De tous ceux qui l'accompagnèrent dans cette expédition, au nombre de soixante-onze, Russes, Kamtschadals et Iakoutks, il n'en revint que trente-neuf. Sur les fourrures qu'ils rapportèrent, ils remirent à la caisse impériale, 89 peaux de loutres marines, 104 de renards noirs, 56 de renards à ventre noir, et 8 de renards rouges. Il resta à la compagnie 1833 peaux de loutres marines de différentes qualités, 10 de renards tués dans le printemps, 30 en automne, 10 jeunes renards de roche, et 1204 renards rouges.

Le second vaisseau de la même compagnie jeta l'ancre dans la rivière de Kamtschatka, le 15 septembre 1776. Le tribut recueilli pour la couronne, pendant tout le

---

Kamtschatka und Amerika gelegenen insuln. Extrait du Journal d'un Voyage fait par Ivan Solovief en 1770 et 1775, jusqu'à la Terre-Ferme de l'Amérique, appartenant à la péninsule d'Alaska; et Compte rendu d'un Voyage de quatre ans, commencé en 1772, aux îles entre le Kamtschatka et l'Amérique.

voyage, consistoit en 79 peaux de vieilles loutres marines, et 15 de moitié grosseur; en outre, 3 peaux de renards tout noirs, 16 gris foncé, 23 à dos noir, 17 à ventre gris, et 6 rouges communs. Les fourrures obtenues par la chasse ou par les échanges, et rapportées pour le compte de la compagnie, montoient à 1,890 peaux de loutres marines, grandes et moyennes, 220 petites, 1,517 peaux de castors, 319 peaux de renards noirs et gris foncé, 431 à ventre gris, 198 de renards rouges communs, 901 de renards de roche bleus, et 1,430 de jeunes ours marins, qui, selon la coutume, furent toutes partagées entre les propriétaires, après avoir prélevé le dixième de la couronne.

Ces états montrent, 1°. la proportion dans laquelle on trouve sur les îles, et on peut obtenir par la chasse, ces différentes espèces d'animaux; il paroît que les renards noirs et gris-foncé, si rares par-tout ailleurs, composent ici près d'un tiers du total. 2°. Le profit qu'on retire de ces voyages, puisque chaque peau de loutre marine vaut, dans les échanges avec les Chinois, pour le moins de 90 à 100 roubles, et celles de moitié gros-

seur, 40; une peau de castor, de 2 à 4; une peau de renard noir ou gris-foncé, de 5 à 40, et même davantage; une peau de renard ordinaire, de 1 à 5; de renard de roche, 1 et demi, et d'un jeune ours marin, de 1 et demi à 6 roubles.

Quoique la mer Orientale contienne encore une multitude d'autres animaux marins, tels que l'empereur, la vache marine, le veau marin, le biélouga marin, &c. dont la capture et les usages ne sont pas de peu de conséquence pour les habitans de ses côtes; cependant, pour éviter les répétitions, nous les passerons sous silence. Avant de quitter, néanmoins, ces régions lointaines, il est à propos de remarquer l'étonnante abondance de poissons dont la nature a doué le Kamtschatka; comme si elle eût voulu par-là compenser, en quelque sorte, la rigueur avec laquelle elle a traité d'ailleurs cette aride péninsule (1). Ici, où l'agriculture est plutôt un jardinage, où les animaux domestiques les plus communs manquent, les ha-

(1) *Steller, beschreibung von Kamtschatka*, p. 141 — 175. *Description du Kamtschatka*, par *Steller*, p. 141 — 175.

bitans ne subsistent que par la pêche, qui leur procure en général une grande abondance, quoiqu'il n'y ait aucune espèce particulière de poissons ni dans les rivières ni dans les lacs. Tout le poisson du Kamtschatka remonte de la mer au printemps en telle multitude, que les rivières en débordent, et sortent, par flots animés, de leur lit. Vers le soir, lorsque le poisson suspend sa marche, ou quand les eaux viennent à baisser, les bords des deux côtés sont couverts de poissons morts, qui répandent une telle puanteur, qu'ils occasionneroient des maladies épidémiques sans les vents salutaires qui purifient continuellement l'air. Aux embouchures des rivières, on les prend ordinairement avec des espèces de tonneaux défoncés, et en place de filets en forme de bourses, qui romproient du premier coup, on fait usage d'une autre sorte de filets simples. Les chiens même et les ours vont ici à la pêche; et se plaçant au bord de l'eau, ils saisissent avec leurs pattes ou leurs gueules le poisson qui passe à leur portée.

Tous les poissons qui remontent au loin dans les rivières, sont de la famille des saumons, dont les espèces offrent au Kamtschatka

plus de variétés qu'en aucune autre partie du globe. Les saumons et les truites sont, à la vérité, généralement renommés par-tout, comme un excellent manger; mais ceux de différentes espèces, qu'on prend sur cette péninsule, méritent à cet égard la préférence sur tous les autres. Une circonstance remarquable dans l'économie de ces poissons, c'est qu'ils naissent dans les rivières, vont prendre leur accroissement dans la mer, et reviennent ensuite mourir dans les rivières. Poussés par l'instinct de propager leur espèce, incommodés par une surabondance de laite et de frai, ils remontent au printemps les rivières pour y consommer l'œuvre de leur multiplication, et déposent leurs œufs dans le sable. Ils continuent ensuite leur voyage; et vivant de la provision qu'ils amènent avec eux, ils meurent lorsqu'elle est toute consommée (1). Le fretin retourne

(1) Ceci n'a lieu que dans les pays semblables au Kamtschatka, où les rivières étant gelées la plus grande partie de l'année, n'offrent pas une nourriture suffisante au poisson; tandis que dans les rivières moins froides, dont les sources les plus éloignées roulent leurs eaux sur un fond bourbeux et sont peuplées d'insectes aqua-

en automne dans la mer, y reste jusqu'à ce que son organisation soit complète, et reparoît la troisième année dans les mêmes rivières où il a pris naissance, pour y remplir les vues de la nature par sa multiplication et par sa mort. Une remarque particulièrement intéressante a été faite par des naturalistes attentifs, qui ont observé que plusieurs espèces de poissons amènent avec eux dans les rivières un individu de leur famille né de l'année précédente, qui leur tient compagnie, jusqu'à ce qu'ils aient accompli l'œuvre de la génération et déposé leurs œufs. Ceux-ci continuant ensuite leur route, le jeune guide reste jusqu'en novembre avec ses frères orphelins, qu'il protége contre les autres poissons, et conduit dans la mer. — Chaque espèce de poisson a son temps fixe et particulier pour remonter dans les rivières; elles se succèdent les unes aux autres; en août seulement, trois ou

---

tiques, il y vit plusieurs années et y multiplie ses différentes espèces; avec cette seule différence, qu'il sort de la mer au printemps, remonte les rivières, et frayo aux embouchures des autres rivières et des ruisseaux qui se déchargent dans les premières.

quatre espèces remontent à-la-fois, mais sans jamais se mêler ni se confondre, chacune d'elles fait toujours bande à part.

Comme les habitans du Kamtschatka ne prennent du poisson que pour leur consommation, et qu'on n'en a encore jamais fait un objet de commerce, il seroit superflu de spécifier, par leurs noms, les différentes espèces qui s'y trouvent en grand nombre (1). Cette abondance n'est nulle part plus utile qu'ici, où le poisson tient presque généralement lieu de pain, et, sous différentes préparations, forme l'unique fonds de provisions du long hiver. Pour prévenir le dégoût que pourroit occasionner la constante uniformité de la même nourriture, les

---

(1) Nous citerons, entr'autres, les harengs, dont l'abondance est prodigieuse dans la mer du Kamtschatka, et qui sont tellement persécutés par les baleines, qu'ils se réfugient fréquemment dans les lacs et les rivières. Ces poissons traversent les bayes et les golfes par bancs si considérables, qu'on en prend d'un seul coup, avec un filet de vingt-quatre brasses, de quoi remplir quatre tonneaux. Ils sont aussi agréables au goût que ceux de la Hollande, et se gardent aussi bien lorsqu'ils sont salés. Les Kamtschadals n'en mangent jamais; ils en tirent seulement de l'huile.

Kamtschadals ont trouvé différens moyens, dont quelques-uns assez curieux, de se procurer de la variation en diversifiant les manières de préparer le poisson. Le fonds de provisions le plus commun et le plus facile à se procurer, est composé de quatre espèces de poissons; ils en remplissent un grand trou dans la terre, les saupoudrent avec de la cendre de bois, ou les mettent d'abord dans une forte lessive alkaline, et recouvrent le trou de feuilles et de terre. De cette manière, qui est usitée par les Samoyèdes et les Iakoutks, ils conservent le poisson pendant toute l'année sans se putréfier; mais les Kamtschadals, regardant cette méthode comme beaucoup trop compliquée, laissent généralement corrompre le leur, sans se donner la peine de faire de lessive, et cependant le trouvent délicieux. Le poisson est presque aussi souvent séché à l'air; pour cet effet, on le coupe par lanières, on ôte les arêtes, et on le suspend sous des hangars faits exprès. Cette manière de préparer leurs vivres plaît sur-tout aux fainéans Kamtschadals, à cause de sa simplicité et du peu de travail qu'elle exige. Le poisson séché de la sorte est la seule provision que les

Kamtschadals emportent avec eux, et lorsqu'il est broyé il leur tient lieu de pain. Ils réduisent encore le poisson en espèce de farine, avec laquelle ils épaississent leur soupe et la rendent plus nourrissante; la méthode ordinaire de le conserver salé, fumé et gelé, n'est usitée que parmi les Russes qui habitent le Kamtschatka.

Nous allons maintenant passer à la pêche de la *mer Caspienne*, qui est en Russie la branche la plus importante de ce genre d'industrie. Nulle part, dans toute l'étendue de l'Empire, la pêche ne se fait aussi en grand qu'ici, et nulle part elle ne produit autant d'objets de consommation et de commerce. On doit en attribuer la cause, non-seulement à sa richesse extraordinaire en poissons d'espèces excellentes, mais aussi à sa situation commode dans le centre de l'Empire, aux facilités que procurent les communications par eau, et aux bonnes méthodes qu'on y suit. Dans le fait, la pêche de la mer Caspienne, comme l'observe Pallas, est, à quelques égards, aussi importante pour la Russie, que celles du hareng, de la morue et de la baleine, le sont pour les autres puissances maritimes de l'Europe.

La pêche sur les côtes septentrionales de la mer Caspienne, dépendantes de la Russie, est en partie louée aux marchands d'Astrakhan, qui lui doivent principalement leur grande opulence; elle appartient en partie, en vertu d'anciens priviléges, aux Kozaks de l'Oural, qui réclament ce droit, non-seulement sur le fleuve de l'Oural, mais aussi sur une étendue de côtes de soixante-dix verstes de longueur, depuis l'embouchure de l'Oural, jusqu'à ce qui est appelé la riche baye, dans laquelle va se perdre le bras sud-ouest et collatéral de ce fleuve. Nous ferons mention de cette dernière pêche en parlant de celle de l'Oural; nous allons nous occuper de la pêche de la mer Caspienne en général, et particulièrement de la portion qui appartient à la couronne, et qu'elle loue à des particuliers (1).

La mer Caspienne est communément, vers la fin de mars, libre des glaces qui couvrent ordinairement ses côtes à une grande distance du rivage; c'est avec le mois d'avril que commence la pêche. Cette entreprise est partagée entre plusieurs contractans, dont

(1) *Pallas*, *Voyages*, tom. II, p. 333—349.

chacun a son *vataga* ou village particulier, placé à différentes distances, et qui porte ordinairement le nom du propriétaire. On ne fait, dans tous ces vatagas, aucune attention aux petites espèces de poissons, que l'on prend ici de même que dans le Volga et dans l'Oural, et qu'on transporte, secs et salés, dans les parties intérieures de l'Empire; on ne prend, dans la mer, que les différentes espèces d'esturgeons, savoir: le *biélouga* (1), l'*esturgeon* et le *sévriouga* (2), ensuite les *silures*, nommés *mal* (3), et les *barbeaux*. Chaque vataga occupe cinquante, quatre-vingts, et jusqu'à cent vingt hommes, dont la plupart ont des emplois différens; il y a aussi des pilotes, des pêcheurs, des saleurs, des gens qui préparent la colle de poisson et le kaviar, &c. Les vatagas ont aussi des navires de construction et dimensions différentes, dans lesquels on peut s'aventurer en mer sans être obligé d'avoir un équipage nombreux; chacun d'eux a en outre une galiote, pour trans-

(1) *Accipenser huso.*
(2) *Accipenser stellatus.*
(3) *Silurus glanis.*

porter le poisson qu'il a pris, et rapporter d'Astrakhan des provisions et du sel. Près des bâtimens destinés à loger les ouvriers, il y a plusieurs hangards, pour préparer les œufs, sécher la colle, et serrer le poisson qu'on y range avec ordre. On conserve le poisson salé dans de grandes et profondes glacières creusées en terre, parquetées avec des planches épaisses; il y a de grands réservoirs garnis en bois, dans lesquels on jette le poisson frais dans une forte saumure. Des deux côtés de ces espèces de cuves il y a des divisions, dans lesquelles on place par couches le poisson, qu'on saupoudre de sel, à mesure qu'on le retire de la saumure; derrière ces compartimens, l'espace qui se trouve entr'eux et l'enceinte de la glacière est rempli de glace, afin de mieux conserver cet objet périssable. La distance entre les vatagas est indéfinie, de même que les bornes dans lesquelles les vatagas voisins peuvent pêcher. Seulement il n'est pas permis aux villages éloignés de pêcher hors de leur territoire. Les taxes que payent les vatagas à la couronne sont proportionnées à la quantité d'œufs et de colle de poisson qui s'y préparent; chaque poud de colle paye cinq

roubles à la caisse, et le poud d'œufs deux roubles quatre-vingts kopeks.

La pêche ne dure pas toute l'année dans ces vatagas, mais seulement en printemps, en automne et dans l'hiver, lorsque le poisson s'approche des côtes en plus grand nombre. Au printemps toutes les baies fourmillent de biélougas, qui sont alors sans œufs, et n'y viennent que pour chercher leur proie; les sévriougas sont aussi abondans à cette époque, qui est le temps de leur frai, et ils ne reparoissent plus de l'année. On ne prend le biélouga qu'en automne et en hiver; il se rassemble alors dans les baies pour frayer ou pour passer l'hiver. Ces deux espèces d'esturgeons cherchent les eaux douces ou peu salées, et pour cet effet ils se rendent dans les rivières, dans les golfes et les anses de la mer, où ils trouvent cet avantage et des places commodes pour déposer leur frai : le véritable esturgeon se rend directement aux embouchures des rivières sans s'arrêter dans les baies. Ces derniers ne se prennent donc qu'aux vatagas situés aux embouchures du Volga, et sur le fleuve même ; et l'esturgeon est si rare pour ceux qui sont placés sur les baies, que,

par une coutume très-ancienne, il devient la propriété de l'individu qui le retire de l'eau.

La pêche du printemps commence aussitôt que la mer est dégagée des glaces, ce qui arrive fréquemment vers le milieu de mars. Il vient d'abord une innombrable quantité de petits poissons, parmi lesquels on distingue particulièrement un cyprien nommé *obla*, le grilagine de Linnée (1), espèce de poisson à écailles, que l'on prend et conserve vivant dans des réservoirs, afin d'en avoir toujours une quantité suffisante pour amorcer les hameçons pendant toute la saison. Ce petit poisson est suivi de près par des essaims prodigieux de biélougas voraces, dont la pêche dure rarement quinze jours complets, ce qui fait que les pêcheurs travaillent jour et nuit. Dans les bonnes années, pendant le temps de l'abondance, une barque peut, dans les vingt-quatre heures, prendre cinquante de ces gros poissons, et même davantage. La pêche du biélouga se pratique généralement de la même manière

(1) *Cyprinus grislagine.*

dans tous les vatagas, avec une ligne dormante, composée d'une corde de soixante-dix brasses de long, à laquelle sont attachées cent vingt-cinq lignes de 1 ½ brasse chacune, et garnies d'autant de gros hameçons. Cette corde ainsi garnie s'appelle *guesdo,* un nid; et trente de ces nids attachés ensemble composent ordinairement une ligne dormante, qui a par conséquent plusieurs centaines de brasses de longueur. A chaque jonction des nids on attache une pierre du poids de quelques livres, et les deux bouts de la ligne sont garnis d'ancres de bois. Comme cette ligne, flottant avec un grand poids dans l'eau, cède aux mouvemens du poisson, les plus forts même ne peuvent s'échapper; mais les ancres l'empêchent d'être déplacée par les efforts du poisson ou par l'agitation de la mer. La ligne une fois tendue est visitée deux fois par jour, et les hameçons sont relevés avec précaution tout le long de la corde. Ayant passé une corde dans les ouïes du poisson, on le rejette à l'eau, afin de l'amener vivant à terre.

On le tire ensuite avec des crochets sur le rivage, qui est garni de planches, et on le dépèce de la manière suivante : la partie in-

férieure de l'estomac se jette ainsi que les boyaux ; on sale pour manger le gosier qui est charnu. Les œufs qui sont placés en long joignant les intestins, sont retirés avec la main et jetés dans des cuves, qui sont emportées par ceux qui font le kaviar ; on donne ensuite aux faiseurs de colle les vessies blanches qui se trouvent le long du dos. Enfin, on coupe le cartilage du dos pour en extraire le nerf dorsal, qui est lavé, suspendu sur des perches, et séché à l'air. Le poisson étant vidé, la graisse, qui est adhérente aux côtés et autour de la laite, est enlevée avec des couteaux, mise dans des cuves, bouillie et purifiée. Comme cette graisse est d'un bon goût, on s'en sert les jours de jeûne au lieu d'huile ou de beurre. Le poisson nettoyé est enfin apporté dans la glacière déjà décrite, mis d'abord dans la saumure, ensuite saupoudré de sel, et placé par couches l'un sur l'autre.

Les biélougas sont fréquemment d'une grosseur prodigieuse ; en 1769 il en fut pris un dans la riche baie, qui avoit huit archines et demie de longueur, pesoit soixante-dix pouds, ou deux mille huit cents livres, dont on obtint vingt pouds d'œufs. On en

prend quelquefois dans le Volga qui pèsent de mille à quinze cents livres.

L'abondance des biélougas est à peine partie, que les sévriougas arrivent; ils ne paroissent qu'une fois dans l'année, et ne restent également pas plus de quinze jours; mais pendant ce court espace leur nombre n'est que plus considérable. Par un vent favorable, on prend ordinairement, dans un seul vataga, seize et quelquefois vingt mille de ces poissons. Les nids dont on fait usage pour cette pêche sont si rapprochés, que les lignes ne sont éloignées que d'un empan les unes des autres. On en attache vingt-cinq ensemble, que l'on tend à la profondeur d'une brasse au plus sur des poteaux à poste fixe; car les sévriougas cherchent les bancs et les endroits peu profonds. Les plus gros de ces poissons n'ont jamais plus de quatre archines et demie de long, mais le kaviar et la colle qu'on en tire sont beaucoup plus estimés que ceux des biélougas, et se vendent par conséquent davantage. La chair est partie salée et partie séchée au soleil.

Vers le milieu de mai la pêche du printemps est finie sur les côtes de la mer, et les pêcheurs conduisent alors ce qu'ils ont pris

à Astrakhan, et le déposent de nouveau dans des magasins, d'où ils le vendent en gros aux marchands de cette ville. — La pêche d'automne commence vers le milieu de septembre, et dure tout le mois d'octobre. Il n'y a point de différence dans la manière de procéder entre celle-ci et la précédente; mais on ne prend pas dans cette saison, dans l'eau douce, d'autre poisson que du biélouga et de l'esturgeon. — La pêche d'hiver a lieu dès que la mer se couvre de glace, et dure tout l'hiver; on ne prend également alors que du biélouga. On se sert de la même ligne dormante, avec cette différence qu'elle est tendue dessous la glace. On fait des ouvertures de huit pas en huit pas dans la glace, par lesquelles on fait passer la corde d'un trou à l'autre, avec de longues perches. Lorsque deux nids sont réunis l'un à l'autre, on attache la machine à une perche posée en travers sur l'ouverture. Pour appât on se sert également d'obla, dont on a salé d'avance, à cet effet, une provision suffisante pour l'hiver. Lorsqu'on veut retirer le poisson qui se trouve pris, on lâche un des bouts du nid, après y avoir attaché une corde assez longue pour pouvoir le re-

placer immédiatement, et on le retire par l'autre bout à travers l'ouverture. Le poisson est porté aux vatagas en traîneaux sur la glace, et se gelant immédiatement, on le transporte frais à Astrakhan.

Les propriétaires des grands vatagas ont en outre des cabanes de pêche, dispersées çà et là sur la côte, dans les endroits où ne donne pas l'esturgeon, et où, principalement en été, on prend des silures et des barbeaux avec des tramails. Ces deux espèces de poissons ne remontent point dans les rivières en été; mais ils se tiennent près des côtes de la mer, parce qu'ils y trouvent une nourriture qui leur convient davantage. Le silure pèse ordinairement ici huit pouds, et le barbeau un poud et demi; les premiers sont extrêmement gras en été. On jette les œufs de ce poisson, mais sa vessie d'air fait une espèce de colle commune.

De toutes les rivières qui versent leurs eaux dans la mer Caspienne, aucune n'est plus abondante en poissons que le Volga (1),

(1) Les différentes espèces de poissons, et les méthodes qu'on emploie pour les prendre dans ces rivières, sont particulièrement décrites dans plusieurs

qui fournit, non-seulement les contrées adjacentes, mais la plus grande partie de l'Empire, des différentes espèces d'esturgeons, de kaviar, et d'une quantité incroyable de moindres poissons d'espèces différentes. Ce fonds de richesses, qu'aucun autre fleuve de l'Europe ne possède au même degré, est cause que les habitans des environs du Volga négligent l'agriculture pour se dévouer à la pêche. Parmi les poissons particuliers au Volga, qui, rarement ou jamais ne remontent dans les rivières collatérales, on compte le biélouga, l'esturgeon, le sterlet, le sévriouga, le saumon et le saumon blanc (1). Le barbeau, le silure (2), le schélesnitza ou alose (3), et la brême à ventre

---

ouvrages écrits en allemand : *Voyages de Gmelin le jeune*, *tom. II*, *p. 199 — 247*. — *Falk*, *Beytræge*, *tom. I*, *p. 138*. — *Description d'Astrakhan*, *par Ozeretzkofskoï*, *dans le Journal de Russie*, *tom. III*, *p. 47 — 163*. A Saratof : *Voyages de Lépékhin*, *tom. I*, *p. 224 — 228*. — A Simbirsk : *Pallas*, *Voyages*, *tom. I*, *p. 131 — 140*. — Dans la Kama : *Pallas*, *Voyages*, *tom. III*, *p. 488*, *&c.*

(1) *Salmo nelma.*

(2) *Silurus glanis.*

(3) *Clupea alosa*, Pall.

tranchant, appelée tschéchon (1), sont un peu plus communs. Dans les rivières qui s'y jettent, le soudak ou sandart (2), la perche, et une foule innombrable d'espèces de poissons à écailles, sont encore en plus grande abondance; mais l'anguille ne se trouve ni dans le Volga, ni dans aucune des rivières qui mêlent leurs eaux aux siennes, ni dans aucun des lacs voisins, et n'est pas connue non plus au-delà de ce fleuve dans toute la Sibérie. Il y a en revanche une extrême abondance de lotes, et les crabes y sont aussi très-nombreux et d'une grosseur extraordinaire, mais d'un mauvais goût.

De tous les poissons du Volga, les différentes espèces d'*esturgeons* et le *saumon blanc* sont les meilleurs. On y prend quelquefois des biélougas de vingt, mais jamais de plus de vingt-cinq palmes de long, et pesans de trente à quarante-cinq pouds; les petits mâles, de sept à huit palmes, sont, toutefois, incomparablement plus nombreux. Les esturgeons ont de cinq à huit palmes de long, et pèsent de vingt livres à deux

---

(1) *Cyprinus cultratus*, Pall.

(2) *Lucio perca.*

pouds. Le sévriouga tient le milieu entre le biélouga et l'esturgeon. Le saumon rouge ne paroît ici que dans les deux derniers mois de l'année, et même alors il est rare; le saumon blanc remonte en foule depuis le commencement de janvier jusqu'en juillet; l'un et l'autre ont de trois à cinq palmes de longueur, et pèsent au plus trente livres. Le barbeau est souvent plus long et plus pesant, et le silure est le plus gros poisson après le biélouga. — De toutes les rivières qui se jettent dans le Volga, la Kama est la plus riche en poissons; et le poisson de la Kama est regardé comme le meilleur de toute la Russie; son esturgeon, du moins son sterlet et son saumon blanc, sont de beaucoup préférables à ceux du Volga. Outre ces trois espèces, un des principaux poissons de la Kama est un petit saumon, l'ériox, appelé en russe *krasnaya riba*, poisson rouge ou beau (1), communément d'une archine et demie ou deux archines de long; elle a aussi la brême et le tschéchon.

Il n'existe en aucun lieu de l'univers autant d'inventions et de machines, dont quel-

(1) *Salmo eriox*, ou *salmo alpinus*.

ques unes sont très-ingénieuses, pour prendre le poisson, que sur le Volga, et particulièrement dans les environs d'Astrakhan. Les différentes inventions de cette nature peuvent être réduites à trois classes; la première comprend les digues à poisson ou batardeaux, la seconde les différentes lignes, et la troisième les filets. Comme il est impossible de donner la description de ces diverses espèces sans nous jeter dans une trop grande digression, nous laisserons entièrement de côté les deux dernières classes, dont on peut aisément se former une idée, et nous décrirons seulement les digues ou batardeaux les plus remarquables.

Ce sont, ou proprement des batardeaux, appelés *outschioughi*, ou des trappes à poisson, *gorobda*. Les outschioughi ont encore plusieurs variations; mais l'espèce la plus usitée est celle appelée *saboïka*, qui est construite de la manière suivante. On place de forts pieux à la distance d'une demi-aune les uns des autres, qui traversent une partie du lit du fleuve; lorsque le courant est très-rapide, on les dispose en forme de serpenteau, mais autrement on les met en ligne droite. On établit du côté du courant, éga-

lement avec des pieux, des chambres de la forme d'un cœur, au milieu desquelles on fait plusieurs ouvertures, et qui sont séparées les unes des autres. Les pieux, à l'entrée de chacun de ces compartimens, sont légèrement fixés, de manière à céder à l'impulsion du gros poisson. La circonférence de chacune de ces chambres peut être d'environ six brasses, et l'ouverture, de deux aunes. L'intervalle entre les pieux, de même qu'entre ceux qui forment les chambres, est rempli d'un rang de bâtons placés perpendiculairement, qui ne vont pas jusqu'au fond, mais qui, dans les plus grandes profondeurs, ont seulement quatre brasses de long, et sont liés ensemble avec des branches de saule entrelacées. La chose ainsi disposée, lorsque le poisson remonte le courant, et qu'arrêté par cet obstacle, il trouve une des ouvertures de ces chambres, il s'y introduit avec effort, et une fois entré, il lui est difficile (à raison du peu d'espace qui se trouve dans les angles de ces compartimens) de se retourner de manière à pouvoir sortir, et se trouve par conséquent forcé de rester dans cette position jusqu'à l'arrivée du pêcheur. Le poisson de

moindre grosseur, qui pourroit peut-être ressortir par l'ouverture, en est empêché par la force du courant, contre lequel il cherche toujours à remonter. — Ces outschioughi ou digues ont l'avantage de pouvoir rester sur pied toute l'année, quoiqu'ils aient souvent besoin de réparations laborieuses et difficiles; mais les *péréboïka* qui exigent une espèce d'écluse, ne peuvent servir que pendant les trois mois d'automne, et doivent être reconstruits tous les ans. Chaque fois qu'il arrive une débacle de glaces, ceux-ci sont mis en pièces; généralement alors tout est renversé, et la moitié des matériaux est perdue (1).

Dans les régions inférieures du Volga on fait généralement usage de la trappe à poisson, appelée *gorobda.* C'est également un outschioughi, placé en travers de la rivière, et pourvu de plusieurs chambres, dans lesquelles se prend le poisson. En hiver on casse constamment la glace au-dessus de ces chambres, et on construit de petites cabanes

(1) Pour plus de particularités à ce sujet, voyez *Russia, or a complete description, &c.* vol. IV, p. 395, 396, et suiv.

assez spacieuses pour pouvoir s'y tenir, et dans lesquelles les pêcheurs entretiennent un petit feu pour se réchauffer. Au fond de la chambre est placé un cadre garni de filet ou d'osier, qui en occupe toute la largeur ; on le lève par le moyen d'une corde attachée à chaque angle. Au-dessus de l'ouverture, par laquelle entre le poisson, il y a une trappe ou filet à coulisse, et en avant un bois flottant placé en travers, qui correspond avec le cadre du fond par des ficelles tendues de l'un à l'autre, que le poisson doit toucher en entrant dans la chambre, et qui impriment alors du mouvemcnt au bois flottant. Les gens qui sont dans la cabane, appercevant la vibration du bois, laissent immédiatemcnt descendre la trappe, et retirent le cadre sur lequel le poisson se trouve pris. Mais pour que les pêcheurs ne soient pas obligés de faire continuellement le guet pendant toute la nuit, on fait correspondre les ficelles à une sonnette, par le moyen de laquelle le poisson annonce lui-même son entrée, et la trappe est disposée de façon que les secousses du poisson la font tomber toute seule.

Les outschioughi ne sont généralement

construits que dans le territoire d'Astrakhan, où la pêche, dans le Volga, forme un objet d'industrie et de commerce si important et si remarquable, qu'ils méritent une description plus détaillée. Le mot tatar *outschioughi* signifie proprement cette espèce d'écluse que nous avons décrite sous le nom de *saboïka ;* mais on l'emploie aujourd'hui pour désigner toute une station de pêche, communément beaucoup plus grande qu'un *vataga.* Tous les outschioughi sont établis sur les bras du Volga, qui vont se perdre dans la mer Caspienne par différentes embouchures ; on peut juger par là de la quantité de poissons qui s'y trouve. Chaque oustschioughi, outre les bâtimens qui lui sont propres, a aussi une église, et des maisons pour loger les ouvriers et leurs familles. Ces gens, dont chacun a sa besogne marquée, ne sont pas à gages comme les pêcheurs des vatagas, mais ils ont une pension annuelle pour la vie, et sont enrôlés dans les oustschioughi ; conséquemment eux et leurs enfans se succèdent constamment dans le même emploi.

Lors de la conquête du khanat tatar, les oustschioughi appartinrent d'abord au pa-

triarche; en 1704 ils devinrent propriété impériale, et leur produit fut versé dans la caisse du gouvernement; mais depuis 1763 ils ont été concédés aux marchands d'Astrakhan, en considération d'un léger tribut, et leurs revenus sont administrés par le comptoir du poisson, dont les directeurs et les membres sont choisis dans le corps des bourgeois d'Astrakhan. Les profits, déduction faite du modique tribut payé à la couronne, doivent être partagés entre les marchands par portions égales; mais, si on en croit plusieurs rapports tant anciens que modernes, le comptoir du poisson est si despotique et si arbitraire dans ses procédés, que l'abandon généreux de cette prérogative, qui fut fait par l'impératrice dans l'intention que le bénéfice fût partagé par tous les marchands, n'est avantageux que pour certains individus privilégiés, qui s'enrichissent aux dépens des autres (1).

(1) En 1769, *Gmelin*, et, en 1785, *Oséretzkofskoï* firent de grandes plaintes à ce sujet. Ce dernier donne la relation suivante de l'état de la pêche d'Astrakhan à cette époque. Il y avoit, cette année-là, quatre principaux *Oustchioughi*, desquels dépendoient 450 paysans enrôlés et ouvriers du sexe masculin, outre le

La pêche de l'Oural, comme formant la

---

clergé, les bourgeois, et les habitans libres. Le tribut annuel, payé à la couronne, montoit à 16,216 roubles; mais la compagnie d'Astrakhan n'avoit plus la possession exclusive de toute la pêche; car, en 1770, il fut vendu 5,755 *désiatines* de terre à différens nobles, qui, avec ces terres, obtinrent aussi quelques-unes des principales stations de pêche; et les marchands sont, en conséquence, forcés de les louer d'eux à très-haut prix, malgré le tribut qu'ils payent à la couronne. Les autres stations sont louées par le comptoir aux marchands d'Astrakhan, qui ordinairement s'associent à cet effet; il y avoit alors soixante-quatre de ces associations. Le *kantora* avoit contracté l'obligation de fournir toute la ville d'Astrakhan de bon poisson, et de ne le jamais vendre au-dessus de 30 kopeks le poud: mais, comme il coûte plus que cela dans les *Oustchioughi* mêmes, ce contrat ne peut plus subsister, d'autant mieux que tous les officiers de la couronne ont droit d'exiger du *kantora* une distribution journalière de poisson pour leur consommiation. — Malgré ces inconvéniens, les marchands d'Astrakhan se sont considérablement enrichis par le moyen de ces pêcheries; ce qui est d'autant plus étonnant, que le *kantora*, qui, depuis 1762 jusqu'en 1785, paroît avoir reçu plus d'un million de roubles, a cependant été à la veille d'être forcé d'emprunter plus de 20,000 roubles du Lombard impérial.

Outre les habitans d'Astrakhan, qui sont employés

principale occupation et le principal moyen de subsistance des Kozaks de l'Oural (1),

---

par la pêche, il y arrive, tous les printemps, environ 10,000 canots de pêche, ayant au moins chacun deux hommes; de sorte que le nombre d'étrangers qui suivent à Astrakhan cette profession, excède de beaucoup 20,000. Quelques-uns de ceux-ci se louent pour travailler dans les grandes pêcheries; d'autres, et c'est la majorité, achètent, moyennant sept roubles par canot, la permission de pêcher pendant tout l'été pour leur compte. La rente d'une cave pour arranger et saler le poisson, est de 25 roubles.

La chasse du veau marin, dont s'occupe sur la mer Caspienne la partie la plus opulente des marchands d'Astrakhan, est également très-lucrative. Dans le printemps et dans l'automne, on tue les veaux marins sur les îles; ils y sont immédiatement vidés et saupoudrés de sel, et ensuite apportés à Astrakhan, où on les écorche, et on en fait fondre la graisse. En les salant immédiatement sur le lieu, on gagne cet avantage, que la graisse est beaucoup plus nette et meilleure que celle des veaux marins pris à Arkhangel; mais le sel ne coûtoit encore, en 1785, à Astrakhan, que 10 kopeks le poud. — Les pêcheurs prétendent que la mer Caspienne est incomparablement plus abondante en veaux marins, qu'aucune autre des mers qui baignent l'empire de Russie.

(1) *Pallas*, *Voyages*, tom. I, p. 283 — 298.

n'est pas moins considérable que celle du Volga; et nulle part en Russie cette profession n'est aussi bien réglée qu'ici, par les loix et les anciens usages. Depuis que le gouvernement a concédé cette pêche aux Kozaks, moyennant le payement de la stipulation modérée anciennement, annexée à l'oustschioughi de Gourief, ils ont complètement détruit ce dernier, et l'ont remplacé par un oustsehioughi permanent, qui renferme tout le fleuve près de la ville d'Ouralsk, de sorte que, quoique le poisson entre librement de la mer Caspienne dans l'Oural, il ne peut remonter dans ce fleuve audelà de la ville d'Ouralsk. A l'exception de la brême, du saumon rouge, et d'une petite espèce d'esturgeons, ce fleuve contient les mêmes espèces de poissons qui se trouvent dans le Volga. La pêche la plus importante de l'année se fait en janvier, avec une espèce particulière d'hameçons appelés *bogri.* La seconde époque, ou la pêche du sévriouga, dure depuis le mois de mai jusques vers le milieu de juin; et la troisième, la moins considérable, se fait en octobre avec des filets. Vers la fin de l'année, ou dans le commencement de décembre, il est ordinaire

de pêcher avec des filets par-dessous la glace dans les rivières secondaires et dans les lacs du steppe ; mais ce qu'on y prend n'est pas dé conséquence ; ce ne sont que de petits poissons qui se consomment dans le canton.

De tous les poissons passagers, le saumon blanc est celui qui remonte le premier, et les différentes espèces d'esturgeons arrivent principalement en mars, avril et mai. Les biélougas forment l'avant-garde, viennent ensuite les sterlets, et enfin, pendant tout le mois d'avril, c'est le tour des sévriougas, qui marchent en plus grande quantité, comme les biélougas sont les moins nombreux. Tous ces poissons voyagent en troupes, mais les sévriougas sont en telle multitude, que, sur-tout dans les environs de Gourief, on les voit fourmiller dans l'eau ; et si on en croit les Kozaks, ces poissons rompirent autrefois le batardeau près d'Ouralsk, par la puissante impulsion de leur nombre. Comme c'est une tradition prouvée par l'expérience parmi les Kozaks, que les esturgeons et les biélougas restent et passent l'hiver dans la rivière, mais que les sévriougas retournent en été dans la mer,

ils ont une loi qui les oblige à rejeter dans l'eau les esturgeons et les biélougas qui tombent dans leurs filets pendant le temps que dure la pêche des sévriougas, qui se fait toujours dans le mois de mai, parce qu'en hiver ces poissons, lorsqu'ils sont gelés, peuvent se transporter, se vendent plus cher, et rendent par conséquent plus de profit à la commune.

La première grande pêche qui se fait en janvier a principalement pour objet les esturgeons et les biélougas. Ces poissons se réunissent par bandes en automne dans les endroits profonds du fleuve, où ils passent l'hiver, non pas, à la vérité, sans mouvement ni sentiment, mais dans un état de repos continuel. Lorsque la saison de pêcher à la ligne est arrivée, communément le 3 ou le 4 de janvier, il se tient une assemblée générale du peuple, dans laquelle on nomme un *ataman* pour cet objet, ainsi que plusieurs commissaires et un *iessaoul;* et dans ces occasions, les simples Kozaks se forment en *artels* ou compagnies. L'intervalle, jusqu'au jour où la pêche commence, est employé à mettre tous les vases et les ustensiles en ordre convenable; et particulièrement

entr'autres les harpons, qui sont en forme de demi-cercle, et attachés par le gros bout à une longue perche. On distribue alors des licences, scellées du sceau de la chancellerie, à tous les Kozaks enrôlés pour le service militaire effectif, et présens en personnes, qui en reçoivent chacun une, à l'exception des membres de la chancellerie, qui reçoivent de deux à quatre patentes. Les Kozaks licenciés, ou qui ne sont pas dans le service, peuvent acheter ces licences des autres, et obtenir ainsi le droit de pêcher. Le jour où commence la pêche, tous les Kozaks qui ont des licences se rassemblent avant le lever du soleil avec leurs traîneaux et ustensiles, dans un lieu désigné hors de la ville, et se rangent par rangs et par sections suivant l'ordre dans lequel ils arrivent. Ils sont alors passés en revue par l'ataman, qui s'informe avec soin si chaque Kozak est pourvu d'armes pour se défendre en cas d'attaque de la part des Kirghis; l'iessaoul exhorte le peuple à observer la paix et le bon ordre; enfin, on tire deux coups de canon pour signal du départ, sur quoi chacun se met à courir aussi vîte que son cheval peut aller, vers le lieu désigné pour la pêche, afin de s'empa-

rer d'une des places les plus avantageuses. Cependant personne n'ose rompre la glace jusqu'à ce que tout le monde soit rassemblé sur la rivière, et que l'ataman ait donné le second signal en tirant un coup de fusil. Le même ordre est observé tout le temps que dure la pêche.

Chaque Kozak fait alors, sur le lieu où il projette de pêcher, une ouverture ronde dans la glace ; il lui est permis de s'approcher pour cela aussi près que bon lui semble de son voisin, de manière, toutefois, à ce que les deux ouvertures ne soient pas contiguës. Dans les endroits où il y a peu d'eau, il fait usage des harpons courts ; il en tient un de chaque main, et il dirige la pointe contre le courant, parce que le poisson, lorsqu'il est troublé sur ces bas-fonds, suit ordinairement en descendant le cours de la rivière. Dès que le Kozak apperçoit un poisson à son hameçon, il le retire aussi vîte que possible, jusqu'à ce qu'il puisse l'atteindre avec son harpon à manche, et l'amène sur la glace. Dans les endrois profonds, il est nécessaire de se servir du harpon attaché au bout d'une longue perche, dont, à raison du poids, chaque Kozak n'en

peut tenir qu'un seul. Ces harpons étant enfoncés de tous côtés, pour trouver le poisson, il arrive assez souvent que deux Kozaks prennent à-la-fois le même poisson, qui, suivant leur coutume, doit alors être partagé entr'eux.

Par cette manière curieuse de pêcher, un seul homme prend souvent dix gros poissons, ou même davantage, dans un jour; tandis que d'autres ne peuvent en attraper, pendant tout le mois, une quantité suffisante pour défrayer leur dépense, ou rembourser l'argent qu'ils ont avancé.

La seconde grande pêche a pour objet les sévriougas, et se fait au printemps, dès que la garde stationnée à Gourief apporte la nouvelle que ces poissons sont arrivés à l'embouchure de l'Oural; ce qui a lieu pour l'ordinaire en mai. L'ordre et le cérémonial sont exactement les mêmes en cette occasion, que pour la pêche d'hiver, et l'ataman fait tendre une corde en travers de la rivière, pour marquer les bornes dans lesquelles il est permis de pêcher. Lorsque le poisson commence à s'éclaircir dans une de ces divisions, on en marque une seconde, et ainsi de suite, en descendant toujours

graduellement jusqu'à l'embouchure de l'Oural et au bord de la mer. On discontinue la pêche pendant la nuit, pour donner au poisson le temps de se réunir dans les divisions qui ont été pêchées; et tous les matins, avant le lever du soleil, les Kozaks se rassemblent pour attendre le signal de l'ataman : dans ces occasions, chacun cherche à se poster aussi bas que possible au-dessous du courant. Les Kozaks, pour pêcher, sont seuls dans de petits canots, communément faits de troncs de peupliers noirs ou blancs, enduits d'asphalte au lieu de gaudron. Les filets ont de vingt à trente aunes de longueur, et consistent en deux toiles à côté l'une de l'autre, dont l'une, à plus petites mailles, est un peu plus grande, de manière à faire poche lorsque l'autre est tendue. Un des bouts du filet est soutenu, à fleur d'eau, par un morceau de bois flottant; l'autre bout est tenu par le Kozak, et le poids d'une pierre attire vers le fond la partie inférieure. Lorsqu'il est jeté, le pêcheur laisse aller son canot au gré du courant; les sévriougas qui remontent la rivière, passent sans difficulté à travers les grandes mailles du premier filet; mais lors-

que, retenus par l'autre qui se trouve par-derrière, ils cherchent à reculer, ils restent suspendus par les nageoires. L'eau est tellement troublée par l'agitation de cette foule innombrable de canots et de filets, que le poisson ne peut plus appercevoir ces derniers, et s'y jette, par conséquent, en grand nombre. Epouvantés par le bruit et le mouvement des pêcheurs, les sévriougas se pressent vers la borne inférieure de la division, de telle manière, que les pêcheurs qui en sont les plus voisins, pour peu qu'ils dépassent la marque, peuvent à peine retirer de l'eau ce qu'ils ont pris.

Lorsque cette pêche est finie, les Kozaks s'occupent d'autres choses, font des voyages pour des objets de commerce, et, vers la fin de l'été, ramassent leur récolte de foin. Celle-ci étant faite, vers la fin de septembre commence la pêche d'automne, qui s'ouvre dans le même ordre, se fait avec de grands éperviers, et dans laquelle, outre les moindres espèces de poissons, il est permis de prendre toutes sortes d'esturgeons. — Enfin, après un répit de quelques semaines, succède la pêche sous la glace dans les rivières

inférieures, mais dont le produit n'est pas très-abondant.

Les plus gros biélougas, que l'on prend dans l'Oural, pèsent souvent jusqu'à vingt-cinq pouds, et donnent environ cinq pouds de kaviar; mais, à raison de ses filets visqueux, il est regardé comme le plus mauvais. L'esturgeon est d'environ une brasse de long; les plus gros pèsent cinq pouds, et contiennent fréquemment un poud de kaviar, d'une qualité fort estimée. Le poisson est ici, comme sur le Volga, sâlé pour la plupart; avec les œufs, on prépare du kaviar, et de la colle, avec les substances cartilagineuses; mais le poisson d'hiver se transporte gelé.

L'Iemba et le Térek, qui se perdent également dans la mer Caspienne, ne sont ni l'un ni l'autre très-abondans en poissons; le dernier produit des esturgeons et des biélougas, des sévriougas, du saumon, des barbeaux, des silures, des carpes, &c. La pêche, dans ces rivières, est trop peu considérable pour mériter ici un détail particulier.

La pêche du *Pont-Euxin* et de la *mer d'Azof*, quoique n'étant ni aussi impor-

tante ni aussi étendue que celle de la mer Caspienne, ne laisse pas de produire les plus grosses et les meilleures espèces de poissons, parmi lesquelles on remarque particulièrement les différentes sortes d'esturgeons. — Toute la côte septentrionale de la mer d'Azof, depuis le Don jusqu'à Pérékop, est garnie de pêcheries, pour lesquelles ces cantons sont extrêmement favorables. On pêche ici avec des filets qui ont dans le milieu une espèce de sac de forme conique, dans lequel se rassemble le poisson; et d'un seul coup, qui n'emploie généralement pas plus de six heures, on retire quelquefois jusqu'à 60,000 poissons, parmi lesquels, toutefois, il ne se trouve qu'un petit nombre d'esturgeons, de silures et d'autres gros poissons (1). — Les pêcheries les plus considérables sur la péninsule de Tauride sont à Kertch et à Iénikalé, où la pêche commence ordinairement en mai, et continue jusqu'en octobre. Parmi les poissons les plus remarquables de ces parages, on distingue l'esturgeon, le sterlet et le sourouk (2) (la vimbe);

(1) *Voyages de Guldenstædt*, tom. II, p. 84.
(2) *Salmo vimba.*

les deux premiers sont coupés par pièces dans leur longueur, séchés, fumés, et envoyés en Turquie, où ils ont un grand débit. On exporte de ces ports, particulièrement de Taganrok, une quantité considérable de kaviar, d'huile et de colle de poisson; et à Féodosia, on prépare avec les œufs du thym (1) d'excellent kaviar, mais en petite quantité (2). Le maquereau salé et fumé, appelé par les Turcs skumri, est un article de commerce important dans la Krimée; on en envoie fréquemment de Féodosia et de Balaklava, à Constantinople et dans toutes les villes maritimes de la Natolie et de la Romélie. On transporte ces poissons dans des tonneaux; sur les lieux, on en peut acheter mille pour trois piastres et

(1) Poutargue: *Salmo thymallis.*

(2) En 1793, il sortit de tous les ports du Pont-Euxin et de la mer d'Azof:

		roubles.
Poisson.........	6,960 pouds, valant	10,134
Kaviar..........	23,695	93,821
Colle de poisson..	6 ½..........	16
		103,971

demie ou quatre piastres. La pêche du maquereau, qui se fait avec des filets, commence vers la fin de l'été, et on l'exporte en automne. Nous nous abstiendrons de spécifier les moindres espèces de poissons, qu'on exporte aussi secs et salés en quantités considérables (1).

Nous allons maintenant parler de la *Baltique*, sur les côtes de laquelle il se fait une pêche considérable. Les golfes de Riga et de Finlande contiennent généralement les mêmes espèces de poissons, dont la pêche est à-peu-près égale dans les deux golfes. Le Naturaliste de Livonie (2) énumère, dans les eaux de cette province, quarante-neuf différentes espèces de poissons, parmi lesquelles le saumon, le strümling, le brochet et la lamproye, sont les plus importantes, sinon pour la consommation intérieure, du moins pour l'exportation. Le saumon se trouve dans presque toutes les rivières;

---

(1) *Peyssonel. Etat du Commerce de la Mer Noire*, p. 176.

(2) *Fischer*, dans son *Histoire Naturelle de la Livonie*.

mais ceux de la Dvina et de la Narova sont les meilleurs, quoique fort inférieurs à ceux d'Arkhangel en délicatesse et en graisse. On les exporte fumés et salés. Les strümlings, espèce de harengs dégénérés, se trouvent par-tout sur les côtes de la Baltique, mais sur-tout aux environs de Pernan, où il y en a une telle quantité, qu'on achète trois cents de ces petits poissons pour trois ou cinq kopeks; salés, ils coûtent de trois à six roubles le tonneau. On en exportoit autrefois; mais les harengs du Nord ont anéanti cette branche de commerce; la Livonie elle-même en importe aujourd'hui, les strümlings n'étant pas suffisans pour la consommation intérieure et étrangère. On en prend cependant quelquefois jusqu'à 300,000 d'un coup de filet. Une espèce de poisson tout-à-fait particulière à ces mers, est le killo strümling, variété plus petite et plus délicate du vrai strümling, qu'on prend en grand nombre dans l'automne près de Réval et de Roggervyk. Confits, on s'en sert en guise d'anchois et de sardines; en conséquence, on les exporte ainsi préparés. Les lamproies, qui viennent particulièrement de Narva dans des pots, ne sont pas moins

exquises (1). Le golfe de Finlande abonde principalement en sterlets, saumons et carpes; l'esturgeon même se trouve dans le golfe de Kronstadt, et parfois également dans la Néva. Une quantité prodigieuse de poissons des moindres espèces, que fournit avec une grande surabondance le gouvernement de Vibourg, sont transportés vivans dans des bateaux percés à Saint-Pétersbourg, où ils se vendent à très-bon marché sur le bord de la rivière dans des barques qui forment une espèce de marché au poisson, ou qui sont dispersées dans les différens canaux. En hiver, le transport du poisson gelé, des parties les plus éloignées de l'Empire, est aussi très-considérable (2).

Outre les mers qui entourent l'empire de Russie, et les grandes rivières qui vont se

(1) *Hupel, Topographische nachrichten von Liefland und Esthland*, tom. II, p. 462 — 469. *Nouvelle Topographie de la Livonie et de l'Esthonie, par Hupel*, tom. II, p. 462 — 469.

(2) *Georgi, abriss der naturlichen und œkonomischen beschaffenheit des Saint-Petersburgischen gouvernment*, p. 540 — 543. *Essai sur la Constitution naturelle et économique du Gouvernement de Saint-Pétersbourg*, par *Géorgi*, p. 540 — 543.

perdre dans ces mers, plusieurs *lacs* produisent encore une abondante provision de poisson. Un des principaux est le *Baïkal*, déjà remarquable par sa grandeur extraordinaire. On pêche sur ce lac, pendant tout l'été, avec de grandes tirasses de deux à trois cents brasses de long, retenues par une forte corde, et qu'on retire avec le vireveau. Au printemps, dès que la glace est rompue, la pêche la plus avantageuse est celle des *lamproies du diable*, ou oxyrinque (1), et les *lenkis*, ou salveline (2), qui viennent alors pour frayer sur les bords où il n'y a pas beaucoup d'eau. Mais en été, lorsque le poisson cherche les endroits profonds, on ne peut les prendre que sur les côtes escarpées qui ont une certaine profondeur. Un des principaux objets de cette pêche est l'*omoul*, déjà connu par ce que nous en avons dit précédemment, qui afflue en été sur les côtes méridionales, et cherche en automne l'embouchure des rivières du même côté. C'est un remarquable phénomène, que de retrouver dans le Baïkal le

(1) *Salmo oxyrrinchus.*

(2) *Salmo salvelinus.*

veau marin, qui ne remonte jamais loin de l'Océan dans les rivières, et qui doit, par conséquent, avoir été jeté dans ce vaste lac par quelque grande révolution dans la surface de la terre, ou par quelqu'autre extraordinaire et singulier accident. Cet animal est ici d'un gris argenté, et on en tue au moins deux mille annuellement.

Une autre espèce de poisson, très-curieuse et particulière au Baïkal, est le *solonjianka* (1). Ce poisson est d'une graisse tellement huileuse, qu'il se dissout sur le feu jusqu'aux arêtes. On n'en a encore jamais vu de vivans, et on conjecture qu'ils se tiennent dans les lieux les plus profonds du Baïkal. Après de violentes tempêtes, ces poissons morts couvrent de grands espaces sur la surface de l'eau; et, dans certaines années, ils sont rejetés par le lac en telle quantité sur le rivage, qu'ils y forment des espèces de remparts. Leur graisse est si dégoûtante, que les mouettes ni les corbeaux ne les touchent jamais; cependant l'industrie humaine sait en tirer parti. En les fai-

---

(1) Auquel Pallas donne le nom de *Callyonymus Baikaltensis*.

sant bouillir, on en extrait une huile, que les Russes vendent aux Chinois aveo un grand profit (1).

Parmi les autres lacs de la Sibérie, le Tschani est particulièrement abondant en poisson; mais parmi ceux de la Russie Européenne, le Ladoga est le plus remarquable à cet égard. On y trouve non-seulement les esturgeons, le saumon, le tschéchon (2), &c. et même le veau marin; et les mêmes espèces se retrouvent dans l'Onéga. Le Peipous produit des mulets extrêmement gras, des barbeaux, des brochets, de grosses lotes, des anguilles, des *rebs*, &c. Les rebs, ou marena, sont une espèce de harengs, qu'on trouve dans plusieurs lacs, spécialement dans le Peipous; ils coûtent de trente à quatre-vingt-dix kopeks le millier. On les consomme frais ou salés; et, dans ce dernier cas, ils remplacent, pour les habitans de la campagne, les harengs, qui sont devenus pour eux un objet de nécessité. Autrefois la pêche du Peipous occupoit et

(1) *Pallas, Voyages*, tom. III, p. 288—291.

(2) *Cyprinus cultratus*, Pall. — *Tschechon* et *sabla*, en russe.

faisoit vivre 17,000 personnes; mais depuis que les pêcheurs ont adopté l'usage des filets à petites mailles, qui prennent aussi le jeune frai, cette ressource est sensiblement diminuée. Dans le lac Ilmen, on pêche le silure, la perche, le mulet, le soudak ou sandart, le karass ou hamburge (1), la tanche et le biéloié; les autres petits lacs de la partie européenne sont également peuplés en proportion.

La pêche fournit donc en Russie beaucoup d'occupations de différens genres, et cependant elle n'est pas proportionnée au produit des eaux qui baignent cet Empire. C'est en vain que la nature offre des trésors surabondans, s'il manque de bras pour les recueillir, ou si les préjugés et l'indolence répriment l'industrie. Les eaux qui arrosent la Russe produisent une foule de poissons qui sont entièrement négligés, tandis qu'elle importe annuellement de l'étranger une quantité considérable de poissons salés; dépense inutile, puisqu'elle pourroit aisément y suppléer par ses propres productions. La somme totale de ce qu'elle retira en 1768

(1) *Cyprinus carassus.*

de la vente de son poisson à l'étranger, particulièrement de l'esturgeon, ne montoit pas à plus de 8,000 roubles, et en 1793 un peu plus de 10,000 roubles seulement; tandis que, dans cette dernière année, elle exporta pour la valeur de 452,000 roubles de colle de poisson, et pour 188,000 roubles de kaviar, dont l'exportation réunie n'avoit monté en 1768 qu'à 120,000 roubles. Un meilleur réglement pour la pêche à l'embouchure du Dnèpr pourroit contribuer beaucoup à l'accroissement de cette exportation, puisque les différentes espèces d'esturgeons s'y trouvent en grande abondance. On pourroit également obtenir un même résultat par le débouché de la mer Caspienne, si on établissoit des pêcheries dans les bayes formées par les embouchures de l'Agrakan, du Kour et de la Svidoura; ce que les Perses, qui ne mangent point d'esturgeons, permettroient facilement. Les embouchures de l'Iénisséi, de l'Obi et de la Petschora, pourroient encore produire une grande quantité de ces denrées, et leur transport par mer à Arkhangel ne seroit suivi d'aucunes difficultés, puisque les Russes ont déjà plusieurs fois visité les côtes de

la mer Glaciale. Mais on augmenteroit surtout considérablement les profits qu'on retire du kaviar, si, outre les œufs noirs des différentes espèces d'esturgeons, on employoit également à cet effet les œufs jaunes des autres gros poissons, tels que le brochet, le sandak, la carpe, la brême de mer, et beaucoup d'autres espèces de *cyprinus*, qui abondent dans les innombrables rivières de la Russie méridionale. Les Grecs et les Arméniens des environs de l'Euxin sont particulièrement amateurs de ce kaviar jaune.

L'exportation de l'huile de poisson produisit en 1768 plus de 80,000, et en 1793 plus de 106,000 roubles. Cet article seroit susceptible d'une grande augmentation, si on employoit plus généralement la graisse du biélouga marin; et la pêche de la baleine devroit certainement aussi être faite avec plus de diligence et d'activité.—Suivant les états qui nous ont été communiqués, la valeur totale de ces productions, obtenues par la pêche et transmises à l'étranger, montoient en 1768 à 208,000, et en 1793 à plus de 756,000 roubles.

Cet accroissement d'exportation doit sans

doute nous faire conclure qu'il y a eu une augmentation d'activité et d'industrie; mais l'importation a suivi la même proportion. Dans le seul port de Saint-Pétersbourg, il est entré, en 1793, pour la valeur de 246,000 roubles de productions de pêche; dont le seul article des harengs montoit à 228,000 roubles, tandis que leur importation ne montoit en 1768 qu'à 107,000 roubles. Comme ce poisson forme également, dans le reste des ports de la Baltique, un des principaux articles d'importation, il vaut sûrement bien la peine de réfléchir un peu sur ce sujet, et de chercher à découvrir les moyens qu'on pourroit employer pour diminuer cette dépense inutile et onéreuse. Outre le hareng que possède la Russie, et outre l'omoul dont nous avons parlé à l'article de la mer Glaciale, l'académicien *Guldenstædt* (1) recommande particulièrement à cet effet le strümling (2), le tschéchon (3), et le chalcoïd (4), qui ressemble beaucoup

(1) *Discours académique*, &c. p. 40.
(2) *Clupea alosa*, Pall.
(3) *Cyprinus cultratus*, Pall.
(4) *Cyprinus chalcoïdes*, Linn.

au hareng par le goût, et qu'on trouve en abondance dans le Pont-Euxin, la mer d'Azof et la mer Caspienne. Le silure, appelé à Tscherkask, *seldetz ;* à Astrakhan, *schelemitza*, et dans d'autres parties du Volga, *reba vesselaya*, est très-commun dans le bas Volga jusqu'à l'embouchure de l'Oka, et dans cette rivière, la Kama et le Don inférieur. Ces poissons vont généralement ici par bancs; mais, dans le Dnèpr, leur nombre n'est pas aussi considérable. Le *knife-fish*, ainsi appelé par les Allemands, que les habitans du Volga nomment *tschéchon*, et les Russes *sabla*, se trouve avec le silure dans des endroits particuliers, et abonde dans le golfe de Finlande. Le *chalcoïd* ne remonte de la mer Caspienne que dans le Térek, et s'appelle ici *tschernaya riba ;* il vient aussi du Pont-Euxin dans le Dnèpr, où il porte le nom de *scabria :* ce poisson est encore assez commun sur les côtes de la mer d'Azof. Il est plus délicat que le hareng même. Si la pêche étoit mieux réglée sur les côtes du Pont-Euxin et de la mer d'Azof, elle produiroit une abondance d'autres poissons de taille médiocre, qui rendroient le hareng moins nécessaire.

L'abolition de tous les monopoles, le bas prix du sel, et les secours que reçoivent du gouvernement toutes les entreprises utiles, sont des encouragemens suffisans pour engager à adopter ces propositions, dont l'exécution contribueroit à soulager l'Etat d'une dépense annuelle considérable.

Si on en croit le calcul d'un auteur déjà cité plusieurs fois, la valeur totale du produit de la pêche peut être estimée pour tout l'Empire à quinze millions de roubles par an (1). Sans garantir l'exactitude de cette estimation, nous pouvons admettre, avec beaucoup de probabilité, qu'elle n'est pas fort exagérée, si nous considérons l'étendue de cette branche d'industrie, la diversité de ses objets, et la prodigieuse consommation que doit occasionner un si grand nombre de jeûnes parmi trente-six millions d'habitans. Mais plus est grand le besoin de cette espèce de nourriture, plus il seroit avantageux de découvrir et de remédier aux obstacles qui ont empêché jusqu'ici l'emploi des moyens les meilleurs et les plus propres à y sup-

(1) *Hermann, statist. schild. von Russland*, p. 456. *Tableau statistique de la Russie*, par *Hermann*, p. 456.

pléer; obstacles qui ne doivent leur existence qu'aux préjugés et à la paresse. Pour une grande partie des paysans russes, le poisson est un article de première nécessité, et la consommation en est, dans beaucoup d'endroits, plus considérable que celle de la viande; celle-ci, tant par goût que par une suite des rites de l'église, est peu recherchée de la nation en général, en comparaison des autres pays. Rien ne seroit donc plus méritoire que de déraciner ce préjugé pernicieux que conserve encore aujourd'hui le commun peuple de Russie contre plusieurs espèces de poissons, saines et de bon goût, qui abondent en si grande quantité, qu'elles pourroient suffire à nourrir une grande partie de la nation. Sur le silure, par exemple, qui, depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de l'été, remonte le Volga par troupes étonnantes, ou plutôt par bancs, le vulgaire a l'extravagante et fausse idée, qu'il rend fous ceux qui en mangent; par conséquent, les Russes n'en consomment jamais: mais ils les jettent, ou les vendent à très-bas prix aux Mordvins et aux Tschouvasches, dont l'expérience journalière réfute cette notion mal fondée. Ce

poisson est, en outre, connu pour supporter, d'une manière parfaite, les préparations du sel et de la fumée, et seroit, par conséquent, d'un grand secours pour les basses classes du peuple, si on pouvoit détruire parmi elles cet inconcevable préjugé. Le tschéchon est également très-peu estimé, et ce n'est que par nécessité que les plus pauvres en mangent. Les lamproies, qui sont en grande abondance dans le Volga, sont également dédaignées; et le peuple de la campagne a pour les crabes une horreur, qu'il n'apprend à surmonter qu'en venant dans les grandes villes (1).

La pêche, aux embouchures des rivières qui se jettent dans la mer Caspienne, est d'une telle conséquence, qu'il est fort à desirer qu'il soit fait quelques changemens dans la manière dont on la pratique. Les oustschiougs ont été imaginés par les Tatars d'Astrakhan; il leur étoit très-indifférent d'arrêter par ces digues le passage du poisson, et de l'empêcher de remonter dans les régions supérieures des rivières; ou ils les ont inventés, peut-être exprès, pour priver

(1) *Pallas, Voyages*, tom. I, p. 132—134.

les Russes de cette source permanente de subsistance et de richesses. Aujourd'hui que le Volga et l'Oural coulent depuis leurs sources jusqu'à la mer, sur le territoire de l'empire de Russie, il seroit juste et équitable de détruire ce monument des Tatars, et de faire participer les habitans des parties supérieures de ces fleuves à la jouissance des précieuses espèces de poissons, qui seroient beaucoup plus communs dans toute la Russie, si le passage de la mer Caspienne n'étoit pas aussi complétement fermé. L'usage des filets pourroit aussi être défendu, ou du moins assujetti à certaines restrictions, parce qu'on pourroit prendre à la ligne une quantité suffisante de poissons ; et les filets, d'ailleurs, empêchent les esturgeons, les barbeaux, les saumons et les biélougas de remonter le courant, et forcent fréquemment des bancs entiers de ces poissons à retourner dans la mer (1). — Lorsque l'observateur patriote forme ses projets, il ne s'occupe que de l'intérêt général ; un gouver-

(1) *Oseretzkofskoï, Beschreibung von Astrakhan*, &c. p. 103. *Description du Gouvernement d'Astrakhan*, par *Oseretzkofskoï*, &c. p. 103.

nement juste et prudent ne doit pas perdre de vue l'avantage du particulier, et faire le bonheur de tous sans nuire aux droits individuels.

SECTION III.

Éducation du bétail.

La troisième division de l'industrie productive, comprend l'*éducation du bétail*, occupation qui s'exerce de différentes manières dans l'empire de Russie. Dans les régions où l'agriculture forme la principale source de subsistance pour les habitans, l'éducation du bétail ne peut être considérée que comme une branche collatérale de l'économie champêtre; mais les tribus qui s'y livrent entièrement, acquièrent par-là même un caractère propre; et ce genre d'occupation, par son influence sur l'état moral et social de l'humanité, devient en même temps un objet pour l'histoire de la civilisation progressive de la race humaine. Dans les différens degrés qu'a dû parcourir la société civile avant d'atteindre sa perfection, le pasteur a fait un pas de plus que le chasseur et le pêcheur, parce que son état est plus permanent, et que son genre de vie rude et laborieux, lui procure une existence plus douce et plus commode. Si la chasse ou

la pêche développent plus promptement les facultés naturelles et intellectuelles de l'homme, la vie pastorale l'attache davantage au sol sur lequel il gouverne ses troupeaux, et lui inspire cette sociabilité qui est le germe des liaisons civiles. Le chasseur solitaire peut aisément se passer des avantages que lui offre la société, en échange du sacrifice de sa liberté naturelle; il se contente d'une association imparfaite et momentanée avec d'autres hommes, qui n'a qu'un but; elle cesse immédiatement dès que ce but est obtenu. Mais rarement verrons-nous un peuple de pasteurs acquérir, sans constitution sociale, de la consistance et de la grandeur; un genre de vie, qui ne peut exister sans la sûreté des propriétés, ni sans aide réciproque, conduit bientôt les hommes au seul moyen de se procurer ces avantages; et lorsqu'une fois ils l'ont adopté, ils marchent vers la perfection d'un pas infiniment plus rapide que le pêcheur ou le chasseur, dont les talens et la capacité ne sont exercés que par la résistance ou l'instinct des brutes.

Les nations de pasteurs, dans l'empire de Russie, sont les Kirghis, les Kalmouks, les Baschkirs, les Bouriats, et plusieurs autres

moins nombreuses; l'éducation du bétail est une occupation principale pour les Kozaks du Don, les Nogaïs, les Barabins et quelques autres. Chez la plupart des nations de chasseurs c'est un moyen de profit secondaire, mais considérable; et comme branche importante de l'économie champêtre, elle est florissante dans beaucoup de districts de la Russie propre. En général, on élève dans l'empire de Russie beaucoup plus de bestiaux, mais ils sont beaucoup moins soignés que dans les autres pays de l'Europe. Sans compter les grands troupeaux, dont les nations nomades tirent leur subsistance et leurs richesses, presque chaque paysan, même celui qui est regardé comme pauvre, a son étable à vaches; et le mendiant lui-même, qui vit littéralement d'aumônes, possède presque toujours une vache ou une chèvre. Mais si nous exceptons le petit nombre de cultivateurs éclairés, les colons et les bourgeois de quelques provinces, on ne peut nier que le bétail est presque par-tout très-négligemment gouverné, et que la culture de cette branche importante de l'industrie générale, nonobstant tant d'avantages naturels, est encore fort loin de sa perfec-

tion. Comme nous aurons occasion dans la suite de traiter plus en détail de la bonté et des défauts particuliers des méthodes employées par les Russes à cet égard, nous éviterons d'en donner ici l'exposition générale, et nous passerons de suite aux principaux objets qui font le sujet de cet article.

Les *bêtes à cornes* forment, dans l'empire de Russie, le plus important de ces objets; leur éducation est de la plus grande conséquence, tant pour la consommation intérieure que pour le commerce avec l'étranger. Presque par-tout, lorsque le sol et le climat sont favorables à cette branche d'économie champêtre, on entretient de grands troupeaux de bêtes à cornes; et la principale richesse de beaucoup de nations nomades consiste en ces utiles animaux. Les provinces malo-russes en particulier, et celles nouvellement acquises en Pologne, en possèdent un superflu, sur-tout ce qui formoit autrefois l'Ukraine Polonaise; dans les régions du Don, et dans les gouvernemens de Kharkof, Koursk, Orel, Kasan, Oufa, Saratof, &c., et dans plusieurs gouvernemens septentrionaux, ils abondent en telle quantité qu'on peut en exporter; et les Kirghis,

les Kalmouks, les Baschkirs, et plusieurs branches des Tatars même, fournissent une grande partie de l'Empire, de cet objet de nécessité. Non-seulement il part tous les ans de l'Ukraine plusieurs milliers de bœufs pour Saint-Pétersbourg, Riga et Réval, mais même pour la Silésie et l'Allemagne. Dans beaucoup d'endroits de ce pays favorisé, on s'occupe plus de l'éducation du bétail que de l'agriculture, et les propriétaires fonciers y donnent aux bœufs la préférence sur les chevaux, parce qu'ils se servent en même temps des premiers pour le trait. Dans ce qui formoit autrefois la Petite-Pologne, cette éducation est favorisée par des pâturages d'une richesse extraordinaire, dans lesquels l'herbe croît à une telle hauteur, que les bêtes qu'on y met paître y sont fréquemment cachées jusqu'aux cornes. Les bœufs de la Podolie sont fameux depuis long-temps; et si le marchand frauduleux ne cherchoit pas quelquefois à vendre du bétail étranger sous ce nom, nous serions étonnés, avec justice, de la fertilité et de l'abondance de cette province. Pour les Kozaks du Don, le soin du bétail est un objet primaire; et leurs beaux bœufs qui, sous

aucun rapport, ne sont inférieurs à ceux des Malo-Russes, trouvent d'excellens pâturages dans les steppes, et sur les bords des rivières fertiles en herbages de choix. Le peu de durée de l'hiver et sa douce température facilitent tellement les moyens de les nourrir, que de simples individus, parmi les Kozaks, possèdent des *khoutori* ou fermes, garnies de cinquante à deux cents têtes de bêtes à cornes. Dans le gouvernement d'Arkhangel, particulièrement dans les cercles méridionaux, on s'en occupe avec le plus grand succès. Le beau bétail de Kholmogori, connu dans tout le nord de la Russie, doit le haut degré d'excellence auquel il est parvenu, aux sages mesures de l'impératrice, qui fit distribuer, il y a plus de trente ans, des vaches de race hollandaise parmi les habitans de ces fertiles prairies. Les veaux de Kholmogori sont particulièrement estimés pour leur délicatesse; il en vient un grand nombre à Saint-Pétersbourg, où ils se vendent très-avantageusement. On emploie, à la vérité, quarante semaines à les engraisser; mais au bout de ce temps un de ces veaux pèsera de 680 à 800 livres. La très-grande majorité des gouvernemens élè-

vent une quantité de bêtes à cornes suffisante pour leur propre consommation; et plusieurs d'entr'eux disposent de leur superflu en faveur des gouvernemens qui n'ont pas le même avantage. Parmi ces derniers, les deux gouvernemens de Saint-Pétersbourg et de Moskou sont les principaux, à raison de leur grande population, et de la consommation disproportionnée de leurs villes capitales. On élève beaucoup de bétail dans le gouvernement de Moskou, et cependant on y importe annuellement un grand nombre de bêtes à cornes. Dans celui de Saint-Pétersbourg il ne peut qu'être rare, parce que la situation locale n'y est pas favorable, qu'on ne s'y sert pas des bœufs pour le trait, et qu'il s'y consomme beaucoup de veaux sur la table; cependant chaque paysan entretient quelques vaches, parce qu'elles lui rendent un bon profit. Il y vient tous les ans des bœufs pour l'approvisionnement des boucheries, et du bœuf gelé, tant de l'Ukraine que de la horde des Kalmouks, à la distance de plus de mille verstes; et, outre les veaux que cette résidence reçoit d'Arkhangel, elle en tire encore un nombre considérable du haut Volga, et des

parties centrales du cours de ce fleuve. Comme ces bestiaux perdent communément beaucoup de leur graisse par la longueur du chemin qu'ils sont obligés de faire, les fermiers de Livonie et d'Esthonie les prennent en engrais pendant l'hiver; ce qui fait une branche de commerce régulière et importante pour ces provinces. Plus d'un propriétaire entretient de cette manière, dans sa distillerie, jusqu'à trois cents bœufs; il gagne sur chacun de huit à quatorze roubles, outre le bénéfice qu'il retire de leur travail, par la culture de ses champs do bled.

Chez presque toutes les nations de pasteurs, les bêtes à cornes forment la moindre partie de leurs troupeaux, parce qu'elles s'adonnent principalement à élever des chevaux et des moutons. Les Kirghis ont de belles vaches sans cornes; parmi les Kalmouks, les plus pauvres seulement élèvent un égal nombre de chevaux et de bêtes à cornes : le pasteur opulent possède ordinairement beaucoup plus des premiers. Tous les troupeaux des Kalmouks passent l'hiver entier sur le steppe; malgré cela ils profitent à merveille. La principale richesse des

Nogaïs consiste en abeilles, il est vrai; mais ce peuple indolent est si pauvre, que le propriétaire de cinq cents bœufs passe chez eux pour un homme très-riche. En général les nations qui se servent des bœufs pour l'attelage et comme bêtes de somme, sont celles qui en ont davantage.

La manière de soigner les bêtes à cornes en Russie diffère extrêmement de celle qu'on emploie dans les autres pays de l'Europe. Ce que nous avons dit des défauts qui existent dans l'éducation du bétail en général, s'applique particulièrement à cette branche; car nulle part la négligence à cet égard ne peut être portée aussi loin qu'ici. Dès que la neige est fondue, ces animaux sont obligés de chercher eux-mêmes leur nourriture, fréquemment sur des pâturages maigres et éloignés; et depuis cette époque ils n'ont pas une poignée de fourrage à attendre de la maison, jusqu'à ce que le retour de l'hiver les mette dans l'impossibilité de vivre sur des pacages. Dans cette saison, à la vérité, ils sont nourris à l'étable, mais avec tant de parcimonie, que les os semblent prêts à leur percer la peau, et que fréquemment ils ne peuvent se relever sans l'aide

du bouvier; car souvent de la paille sèche et de l'eau froide forment toute leur nourriture. Seulement quand elles viennent de mettre bas, les vaches reçoivent un peu de foin et de grain concassé, et cependant elles allaitent leurs veaux, et quelquefois, surtout dans les provinces de la Baltique, elles donnent pendant l'été une quarantaine de livres de beurre et quelquefois davantage. — La pratique même de nourrir à la grange pendant l'hiver, et d'avoir des étables closes, n'est point en usage dans les cantons les plus boisés; et à tous ces défauts, si nuisibles au succès du bétail, il faut encore ajouter, particulièrement en Sibérie, de fréquentes maladies.

Il n'est pas nécessaire de remarquer que cette description est générale, et que certains cantons, de même que certains fermiers, offrent des exceptions avantageuses. Cependant on peut trouver, pour les défauts qui sont si frappans, des excuses fondées sur l'état physique et civil de l'empire de Russie, et auxquelles il y auroit peu ou point de réplique à faire. Il n'est peut-être pas praticable, par exemple, de nourrir d'une manière convenable, des troupeaux

aussi considérables que ceux de la Russie; dans les gouvernemens où l'éducation du bétail n'est pas une occupation principale, mais seulement une branche collatérale de l'agriculture, on pourroit généralement lui procurer une meilleure nourriture; mais dans ceux-ci il ne manque pas de gens intelligens qui s'occupent de l'engraisser. Les gouvernemens de Riga, Réval et Saint-Pétersbourg ont déjà été cités pour exemple à cet égard, et on pourroit encore en nommer plusieurs autres. Les troupeaux des tribus nomades s'engraissent sur les steppes fertiles; et dans beaucoup de parties de l'Empire, des paysans industrieux s'appliquent à l'engrais du bétail, comme métier, ou pour leur propre usage. Certains habitans de la campagne, et des pasteurs négligens, laissent, à la vérité, leurs bestiaux chercher eux-mêmes leur subsistance sous la neige pendant l'hiver, sur-tout dans les cantons où le fourrage est rare; mais qui peut les en blâmer, lorsque l'on considère que le bas prix du bétail n'offre au propriétaire qu'un très-médiocre profit, et que cette circonstance, jointe au défaut absolu de demande, ou à la difficulté de lui trouver

un débouché, ne présente aucun encouragement aux soins et aux travaux qu'entraîneroit une administration mieux entendue? — Les argumens produits contre les communaux, et pour leur clôture, aussi bien que pour la nourriture du bétail à la grange, peuvent être, dans les autres pays, complètement justifiés par l'expérience; mais ils ne conviendroient pas par-tout, et ce ne seroit qu'avec certaines restrictions, qu'on pourroit les admettre dans l'empire de Russie, qui contient une abondance d'excellens pâturages, mais peu de bras en proportion. Le peu de temps que dure l'été dans les parties septentrionales, peut être employé d'une manière plus profitable qu'à ramasser du foin, puisque la multitude des travaux des champs laisse à peine aux habitans de la campagne le temps de faire leurs chétives récoltes. Les plus riches communaux sont les énormes steppes, dont le partage seroit accompagné de difficultés infinies; et comment, privé de leur usage, le nomade pourroit-il entretenir ses troupeaux qu'il compte par centaines et par milliers, et qu'il ne peut faire soigner par des gens à gages? Ces circonstances, et beaucoup d'autres que nous

passerons sous silence, font voir que les méthodes que l'on suit pour l'éducation du bétail en Angleterre, en Allemagne et en Hollande, ne peuvent être que très-conditionnellement introduites en Russie. Malgré tous les défauts réels ou imaginaires qu'on peut ici lui reprocher, cette branche d'industrie offre néanmoins aux habitans beaucoup, et dans quelques cantons, l'unique moyen de subsistance, et fournit en outre au commerce une multitude de productions importantes pour l'exportation (1).

Ici se présentent d'abord à notre observation les cuirs et le suif, deux articles principaux du commerce de la Russie. Plus de 1,035,000 pouds de ce dernier furent exportés en 1793, et la valeur de cette quantité montoit à 4,279,000 roubles, sans compter les chandelles fabriquées, dont il fut exporté pour 170,000 roubles. Il sortit la même année pour 2,249,000 roubles d'ioufts ou cuirs de roussi; et les autres exportations en productions, obtenues par l'éducation du

(1) Hupel, *Staatsverf. des russ. reichs*, tom. II, p. 250 — 517. *Essai sur le Gouvernement de l'Empire de Russie*, par *Hupel*, tom. II, p. 250 — 517.

bétail à cornes, telles que des bœufs et des vaches vivantes, du bœuf salé, des langues et du beurre, firent encore une somme de plus de 163,000 roubles. La valeur totale monta donc, dans une année, à plus de 6,862,000 roubles, provenant, pour la plupart, ou même entièrement, du produit des bêtes à cornes, et non compris les objets manufacturés, tels que le savon, &c. Une exportation aussi étonnante réfute toutes les objections spéculatives, qui perdent entièrement leur force, lorsqu'on observe la proportion croissante des exportations dont il est ici question (1).

Cependant, quelque grand que soit le bénéfice que retire la Russie de cette branche de son industrie, on ne peut nier qu'il pourroit être plus considérable encore. Il s'en faut de beaucoup qu'on s'occupe d'élever du bétail dans tous les cantons propres à cet effet; on peut le dire sur-tout des vastes

---

(1) En 1768, la Russie vendit à l'étranger pour 1,115,000 roubles de peaux et de cuirs, et du suif pour 750,000 roubles. L'excédant de l'exportation pour ces deux articles, en 1793, montoit à 4,563,000 roubles.

plaines de la Russie méridionale, dans lesquelles on pourroit, avec beaucoup d'aisance, entretenir de très-nombreux troupeaux. L'éducation des bêtes à cornes seroit l'occupation la plus convenable à la foible population de ces contrées, où les riches pâturages abondent en spergule et en trèfle, où les hivers sont courts, où le bœuf salé trouveroit, par le débouché du Pont-Euxin, un excellent débit à Constantinople (1). Cette augmentation de bétail accroîtroit aussi la quantité des peaux et du suif, qui est insuffisante pour fournir aux demandes de l'étranger ; et la préparation de ces articles seroit d'autant plus facilitée, que les anciens impôts sur les tanneries et la fonte des suifs sont abolis depuis 1775. — Un objet important, d'intérêt national, seroit aussi la mul-

(1) Nous tenons du professeur Pallas, que cette augmentation est déjà commencée sur l'île de Taman, et dans le voisinage de la rivière d'Iéi. Les Kozaks de l'Euxin ont introduit dans ces parties la grande race de bêtes à cornes de l'Ukraine, qui y réussit si parfaitement, que la nouvelle génération surpassera bientôt l'ancienne, et promet de devenir, avec le temps, une grande ressource pour les villes capitales. *Tableau de la Tauride*, p. 43.

tiplication du buffle, dont il y a déjà un nombre considérable dans les gouvernemens du Caucase, d'Ékatarinoslaf et de la Tauride, où leur augmentation devroit être encouragée par tous les moyens possibles. Non-seulement cet animal est beaucoup plus fort et plus propre au travail que le bœuf, mais sa peau forme un article important de commerce avec Smirne, et fournit les meilleurs matériaux pour cuirs de semelles, que la Russie importe annuellement. Le fromage fait avec du lait de buffle est aussi excellent; et il vaudroit bien mieux créer cette denrée dans le pays, que de continuer à payer des sommes considérables pour la tirer de l'étranger (1).

L'introduction du buffle à crin de cheval du Tangout (2) pourroit aussi perfectionner considérablement la race russe. Cet animal, sauvage dans les montagnes de Soongarie, et domestique dans le Thibet et la Boukharie, donne de bonne viande, rend beaucoup

---

(1) *Guldenstædt, akademischerede*, &c. sect. 22—38. *Discours académique*, par *Guldenstædt.*

(2) *Bos grunniens Linnæi.*

de suif, et fournit en abondance d'excellent lait; leurs veaux s'apprivoisent facilement; mais ceux qui sont formés refusent de se mêler parmi les troupeaux de bœufs ordinaires. Cette espèce pourroit devenir animal domestique dans les basses régions du Don et dans le voisinage du Térek, peut-être même l'est-il, si, comme le suppose *Pallas*, le buffle qu'on y élève n'est qu'une espèce dégénérée de la race du taureau de Tangout, et devenue plus franche (1).

L'éducation des moutons est proportionnellement beaucoup plus étendue dans l'empire de Russie que celle même des bêtes à cornes; mais cette branche d'industrie est aussi fort loin de la perfection dont elle est susceptible; et elle ne peut l'atteindre que par une pratique éclairée et plus active de l'art de l'agriculture. Presque par-tout l'attention n'a pour objet que la multiplication de cet utile animal, sans songer à en perfectionner la race; et les innombrables trou-

(1) *Falk*, *Beytrag*, tom. III, p. 293. *Additions de Falk*, tom. III, p. 293. — *Acta Acad. Petrop. ann.* 1777, tom. II, p. 10.

peaux de moutons qui couvrent les immenses pâturages de la Russie, ne fournissent pas assez de laine pour que l'Empire puisse se dispenser d'importer cet article de manufacture le plus commun et de nécessité absolue. Cependant les nomades sont plus riches en moutons qu'en aucune autre espèce de bétail, et même les paysans et les Kozaks de la Russie méridionale et de la Sibérie, en possèdent des troupeaux composés de centaines et de milliers. Le mouton russe ordinaire, particulièrement dans les régions septentrionales, n'est pas très-gros, a la queue courte, et porte une laine dure, et grossière, quelquefois, cependant, mélangée de plus douce. Dans un petit nombre de provinces on a cherché à améliorer cette espèce, en croisant les races avec d'autres meilleures, et en leur donnant plus de soins et d'attention. Le mouton tscherkassien à longue queue, nourri par les Kozaks du Don et dans quelques districts de l'Ukraine, fournit de meilleure laine; ainsi que la race qui existe dans les gouvernemens de Kharkof, Koursk, Orel, Tambof, Kazan et quelques autres, d'où l'on tire la plus grande partie de la laine employée dans les manu-

factures de draps de l'intérieur. L'entreprise faite par Pierre-le-Grand pour améliorer l'espèce des troupeaux malo-russes, en la croisant avec le mouton et la chèvre de Sibérie, n'a pas eu de grands succès; mais les vues bienfaisantes de ce prince ont mieux réussi dans le gouvernement actuel de Viatka, où les races allemandes sont encore soignées par des bergers allemands. Les propriétaires fonciers des provinces de la Baltique cultivent également une meilleure race, au moins pour leur consommation domestique; mais cette espèce réussit parfaitement sur les îles d'Æsel et de Dagho, où l'abondance des herbes nutritives et l'eau salée de la mer plaisent également à ces animaux. Ceux de cette dernière île produisent une laine aussi estimée que celle d'Angleterre; et le demi-drap, que les habitans tissent ici eux-mêmes, est fréquemment plus fin et plus serré que celui qu'on y importe ne l'est ordinairement. Dans les gouvernemens de la Russie-Blanche on paroît avoir adopté une meilleure méthode, par rapport à l'économie des moutons; il faut espérer que le succès qu'y ont eu quelques parcs de races étrangères, servira d'encou-

ragement aux fermiers de ces contrées. La Lithuanie et la Pétite-Pologne sont depuis long-temps en usage d'exporter une quantité considérable de laine demi-fine; et dans les gouvernemens d'Ekatarinoslaf et de Vosnesensk, le produit des moutons forme une des branches principales d'où les habitans tirent leur subsistance. La Tauride est si riche en moutons, que les simples Tatars en possèdent communément 1,000, et ceux qui sont opulens 50,000; et lors du premier recensement, malgré la guerre qui l'avoit précédé, il se trouva y avoir plus de sept millions de ces animaux sur toute la péninsule. Leurs moutons sont par-tout d'un excellent goût; mais la qualité de la laine diffère beaucoup, suivant les cantons. Dans les plaines ils sont plus gros; mais leur laine est grossière et mêlée de poils; tandis que les agneaux de cette espèce ont une fourrure frisée d'une telle valeur, que la seule vente de leur peau forme une branche importante de commerce. Les moutons, dans la partie montagneuse de la péninsule, sont, à la vérité, plus petits, mais ils portent une espèce de laine longue, unie et soyeuse, qui, si on croisoit cette race avec des béliers étrangers,

devroit être au moins égale en qualité à celle d'Angleterre (1).

Le mouton des Kirghis et des Kalmouks qui, avec le cheval, compose la principale richesse de ces nations, est entièrement différent du mouton russe. Le premier, en taille et en laideur, ne peut être surpassé par aucun animal portant laine; plus grand qu'un veau nouvellement né, il est si fort et si pesant, que, lorsqu'il a pris tout son accroissement, il pèse ordinairement entre quatre et cinq pouds. Par la forme il ressemble au mouton indien; il a le front arqué de l'ancien bélier de siége, la lèvre inférieure avancée, et de grandes oreilles pendantes. Au lieu de queue il a une sorte de gros coussin de graisse, pesant de trente à

---

(1) *Statistische uebersicht der staathalt des russischen reichs. Coup-d'œil statistique sur le Gouvernement de la Russie. — Auswahl œkonomischer abhandlungen der-freyen œkon. yesellschaft in Saint-Petersburg*, tom. I, p. 205. *Choix des Recueils de Traités économiques de la Société libre et économique de Saint-Pétersbourg*, tom. I, p. 205. — *Friebe bemerkungen ueber Livland und Esthland*, pag. 157, 298. *Remarques sur la Livonie et l'Esthonie, par Friebe*, p. 157, 298. — *Pallas, Tableau phys. et topogr. de la Tauride*, p. 41.

quarante livres, et qui rend de vingt à trente livres de suif; cette excroissance le distingue généralement du mouton indien; sa laine est grossière, embrouillée et mêlée de quantité de poils. Les béliers ont tous, et les moutons presque tous, des cornes; on en voit même quelques-uns qui, de même que ceux d'Islande, ont quatre, cinq ou six cornes. — Ces animaux cherchent pendant tout l'hiver leur nourriture sous la neige, qui leur sert en même temps de boisson, sans devenir maigres pour cela. La brièveté de cette saison y contribue beaucoup, joint à ce que la neige séjourne moins long-temps sur les endroits salés des steppes, et que ces animaux s'engraissent en quelque sorte en paissant les végétaux que produit un sol salé. C'est peut-être à raison de la même circonstance, que cette race orientale de mouton a dégénéré successivement chez les Kirghis par une trop grande abondance de graisse, et qu'elle a changé sa queue pour cette masse informe de graisse, qui, étant maintenant invétérée, se conserve même dans les autres pays. Les brebis des Kirghis portent généralement deux agneaux; et comme elles sont entièrement abandonnées

aux soins de la nature dans les steppes où elles vivent, et qu'elles ne sont par conséquent sujettes à aucune maladie, elles multiplient extrêmement; aussi les troupeaux des Kirghis sont-ils très-nombreux.

Le mouton des Kalmouks diffère de celui des Kirghis par sa taille plus petite; il a le front moins arqué, les oreilles moins longues quoique pendantes, moins de poils dans la laine, et il porte rarement des cornes. Cette race se trouve aussi chez les Kalmouks baptisés, qui vivent parmi les Russes, ainsi que dans tous les endroits où il y a des béliers kalmouks, où les troupeaux paissent en pleine liberté, et restent dehors même en hiver, broutant quelques brins d'herbes au milieu de la neige, et n'ayant qu'elle pour boisson (1). Comme on ne peut guère espérer que les Kalmouks s'adonnent à l'agriculture de leur propre mouvement, la méthode la plus facile et la plus naturelle de rendre ces peuples utiles à l'Empire, ceux au moins qui sont convertis, seroit d'introduire parmi eux, au lieu de leurs mauvais moutons, qui ne sont bons que pour la bou-

(1) *Pallas, Voyages*, tom. I, p. 398, 325.

cherie, des troupeaux d'une race meilleure, et de chercher à encourager, chez ces peuples pasteurs, l'usage de la tonte des laines.

Les colons polonais, dans le cercle de Selenghinsk du gouvernement d'Irkoutsk, ont beaucoup de moutons de race mongole, avec de petites queues grasses, mais qui ne sont guère plus gros que le mouton russe. Un grand nombre d'agneaux ont ici de belles fourrures frisées; on les vend aux Chinois plus cher que ceux de Boukharie si renommés. Les Polonais établis dans cette contrée enveloppent les agneaux nouveaux nés dans de la toile, qu'ils humectent tous les jours avec de l'eau chaude; ils les laissent en cet état sous la mère pendant quinze jours ou un mois, jusqu'à ce que la laine radoucie se frise en petites boucles, et ils les tuent dès que la laine est assez fine (1).

Comme le soin des moutons forme dans tous les pays un objet très-important d'économie politique, nous croyons devoir faire ici quelques observations sur les moyens propres à étendre et perfectionner cette branche de l'industrie nationale. On doit à

---

(1) *Pallas*, *Voyages*, tom. III, p. 168.

cet effet s'occuper, ou simplement de l'augmentation des troupeaux, ou, en même temps, de l'amélioration de la laine. En Russie ce dernier objet devroit être celui de tout seigneur éclairé et voulant le bien de sa patrie, parce que la quantité de moutons paroît être suffisante pour l'état actuel de la population et de l'industrie nationale. Cependant, à cet égard aussi, il seroit possible d'accroître beaucoup la richesse publique; les steppes montagneux qui bordent la Saka et le Kinel, doivent être remarqués parmi les territoires propres à cette éducation. Le mouton russe ordinaire y devient même plus gros, et y acquiert une laine plus propre (1). Les petites hauteurs des montagnes de Valdaï, les chaînes de l'Oural méridional et de l'Altaï, et le sol élevé et salin du Caucase, d'Ekatarinoslaf et de la Tauride, sont aussi singulièrement propres à la multiplication de cette espèce d'animaux; et dans cette dernière province l'exportation de la viande salée, dont les Turcs font tant de cas, augmenteroit également (2). — Mais

(1) *Pallas, Voyages*, tom. I, p. 97.

(2) *Guldenstœdt, akademische rede*, &c. p. 36. *Discours académique*, &c. de *Guldenstœdt*.

l'objet le plus important, et qui doit de préférence attirer l'attention, c'est l'amélioration de la laine, production que la Russie importe annuellement, brute et travaillée, en si prodigieuse quantité, que cet article diminue beaucoup la balance du commerce en sa faveur (1).

Suivant les expériences d'un propriétaire éclairé et cultivateur (2), sur la laine du produit de ses terres, qu'il manufacture chez lui, le vrai mouton russe, sans mélange de races étrangères, outre la laine grossière et chargée de poils, en fournit encore une autre espèce fine et soyeuse, qui, sur les moutons jeunes ou vieux, est aussi

---

(1) Dans le seul port de Saint-Pétersbourg, l'importation des articles de laine a monté, en 1794, à plus de 3,114,000 roubles. — Cependant il s'exporte tous les ans une quantité assez considérable de laine russe. En 1793, cette exportation fut de 23,797 pouds, dont la valeur étoit portée à 45,805 roubles.

(2) Le lieutenant-colonel *Osotkin*, *sur l'amélioration et l'augmentation de la laine russe pour l'usage des manufactures*. — *Auswahl œkonom. abhandl.* tom. IV, p. 145. *Choix de Recueils de Mémoires économiques*, &c. tom. IV, p. 145.

belle et aussi bonne que la laine du mouton espagnol. Celle du mouton malo-russe en approche beaucoup; et comme la laine soyeuse de ces moutons est supérieure et d'une qualité plus moelleuse, elle est au moins préférable à celle des moutons turc et polonais. D'après les essais du propriétaire ci-dessus, il importe donc moins de perfectionner l'espèce de mouton russe par des races étrangères, que de séparer la laine soyeuse d'avec celle qui est mêlée de poils, puisque la première, telle qu'elle est, et sans mélange avec les espèces de laine étrangère, est une matière très-utile pour la manufacture des draps. Mais comme il y a une grande différence, même entre les moutons russes, il ne seroit pas moins avantageux de choisir soigneusement les meilleures espèces pour la multiplication de cette race. Cette différence se manifeste, non-seulement dans la plus ou moins grande proportion entre la laine soyeuse et celle qui est mélangée de poils, mais encore dans leur longueur respective. La laine, dans laquelle les deux espèces sont d'une égale longueur, peut être aisément triée, en ôtant tous les poils les uns après les autres; mais le profit qui en

résulteroit ne seroit pas proportionné aux frais ; et on seroit d'autant moins payé de ses peines, que la fine laine seroit en plus foible quantité que le poil. La meilleure espèce du mouton russe est celle élevée dans les régions méridionales de la Kama et dans le territoire de Kazan. Ici la laine possède toutes les qualités requises pour devenir soyeuse, nette et fine ; sur les jeunes moutons elle croît autour du cou et sur la poitrine, sans aucun mélange de poil ; et même, par rapport à la taille, les moutons sont ici plus gros que dans les autres provinces russes, et ils égalent, à cet égard, ceux de l'Ukraine.

Mais quoique cette laine russe, après avoir été soigneusement triée, soit bonne à faire des draps, cependant elle n'est pas propre à faire des étoffes fines, non foulées, telles que des camelots, des chalongs, &c., qu'on ne peut manufacturer qu'avec la longue et belle laine étrangère, particulièrement celle d'Espagne. L'introduction et la propagation de ces races de moutons étrangers est donc un objet desirable pour l'avantage général de l'Etat, d'autant plus, qu'outre les raisons déjà déduites, la production

de cet article indispensable seroit, par ce moyen, beaucoup augmentée. Un bon mouton espagnol de grande taille donne quatre fois autant de laine fine que le meilleur mouton russe, en la triant avec le plus grand soin.

Les espèces étrangères les plus convenables à la Russie seroient les races anglaise et espagnole, qui sont déjà naturalisées en Suède et en Allemagne. La vraie laine d'Espagne et d'Angleterre ne servant que pour la façon des étoffes fines, leur qualité onctueuse empêche de les employer à faire des bas et de grosses étoffes; et comme les climats de la Suède et de l'Allemagne se rapprochent davantage de ceux de la plupart des contrécs de la Russie, ces races, déjà acclimatées dans le nord, se maintiendroient et réussiroient mieux dans cet Empire. D'ailleurs le prix de ces animaux est beaucoup moins considérable dans ces endroits, que dans les pays dont ils tirent leur origine. Les principes d'après lesquels on devroit effectuer cette transplantation, sont exposés d'une manière très-instructive par la société économique de Saint-Pétersbourg, et connus de tout l'Empire par les écrits de

cette utile compagnie (1). Dans les gouvernemens les plus éloignés, où l'introduction des espèces de moutons étrangères souffriroit trop de difficultés, on pourroit perfectionner les races indigènes en y donnant plus de soins et d'attention. On doit certainement imputer à la dureté du climat et aux mauvais pâturages, une partie des défauts qu'on reproche aux moutons en Russie; mais dans la grande majorité des districts c'est la négligence des soins convenables qui diminue la valeur de ces animaux et celle de leurs productions.

La *chèvre* est un animal domestique commun, non-seulement chez le peuple russe habitant des campagnes, mais aussi chez les nations nomades; cependant les troupeaux de ces animaux sont petits en comparaison de ceux des autres espèces. Les chèvres des Kirghis sont d'une figure sin-

(1) Outre ces traités, voyez en particulier l'ouvrage qui a remporté le prix : *Von der schaafzucht in Russland, in the Auswahl œkonom. abhandl*, tom. I, p. 293. — *De l'éducation des moutons en Russie*, dans le *Choix des Recueils de Mémoires économiques*, &c. tom. I, p. 293.

gulière ; pour la plupart sans cornes, couvertes de longs poils, généralement tachetées, elles ont des oreilles pendantes. On ne les entretient que pour leur lait et leurs fourrures. Les Kalmouks ont aussi des chèvres, mais en petit nombre ; elles sont entièrement semblables à celles des Kirghis. — Comme on manufacture avec avantage la peau de ces animaux, et qu'il s'en exporte même une partie, leur éducation n'est pas sans intérêt pour le commerce. Il seroit beaucoup plus important pour l'industrie, si on pouvoit insensiblement propager en Russie la chèvre d'Angora, dont le poil long et soyeux, en partie filé et partie tissu en étoffes et en bas, forme un article considérable d'importation. Ces animaux sont propres à la Natolie ; il ne seroit donc pas difficile de les transporter par le Pont-Euxin, et il est très-probable qu'ils réussiroient parfaitement dans les pâturages élevés des environs de Taganrok, Mozdok, &c. On pourroit encore tirer un profit considérable du poil fin ou espèce de duvet de laine fine, que les chèvres perdent en Tauride au printemps, et qu'on pourroit recueillir facilement et sans peine, en les peignant

pendant l'hiver. Ce duvet, qui surpasse les meilleures laines en finesse et en élasticité, est la matière principale dont on fait les shawls de grand prix, qu'on tire de Kachemir et du Thibet. Cette matière brute trouveroit un grand débit en Angleterre, où elle est très-recherchée, et se vend plus cher que la soie (1).

Un objet d'économie champêtre très-utile en Russie, c'est le *cochon*, dont la consommation est extraordinairement grande par-tout. Quoiqu'il y ait une abondance d'excellente nourriture pour cet animal dans les forêts et les grasses prairies, ou dans les fermes et les distilleries, cependant il n'y vient jamais très-gros; ce qu'on doit peut-être attribuer au climat. En hiver le porc gelé et le lard forment un article principal de la nourriture dans les districts septentrionaux, d'où on en transporte aussi dans des parties très-éloignées. — Les soies de cochon sont un article important d'exportation; en 1793, par exemple, il en fut ex-

(1) *Guldenstædt, akadem. rede*, p. 37. *Discours académique, par Guldenstædt*, p. 37. — *Pallas, Tableau de la Tauride*, p. 42.

porté par mer pour la valeur de 742,000 roubles.

Nous laisserons de côté les autres espèces communes d'animaux domestiques et de volailles qu'on n'élève que pour manger, et qui ne servent que pour la consommation intérieure. Un objet plus remarquable et plus intéressant appelle notre attention, les *bêtes de trait et de somme :* l'empire de Russie en contient une grande et curieuse variété.

L'animal de cette classe le plus commun, et en même temps le plus utile, est le cheval, créature noble, qui, par sa force, son courage, sa soumission et son tempérament propre à tous les climats, paroît destiné à mitiger les effets de la malédiction que la désobéissance du premier homme attira sur toute sa postérité. Chez presque toutes les nations de la terre, cet animal est l'utile coopérateur des travaux de l'agriculture, le fidèle et courageux compagnon des plaisirs de la campagne et des périls de la guerre; et parmi les peuples qui habitent notre partie du globe, les raffinemens du luxe et des commodités de la vie en ont fait un objet indispensable. — L'empire de Russie en

produit et en nourrit un grand nombre; dans les vastes et fertiles steppes que l'avarice ou la pénurie de l'homme n'ont pas jusqu'ici rendus tributaires, ils vivent encore dans l'état primitif de la nature, dans une parfaite liberté; et même parmi les tribus nomades, où ils sont rassemblés en grandes troupes, leur servitude est aussi légère, que leur esclavage est grand chez les nations policées.

Dans les provinces de la Russie propre, ces animaux sont si communs, que nous voyons rarement un paysan, quelque pauvre que soit sa condition, ne posséder qu'un ou deux chevaux; et, à l'exception de l'Ukraine, on s'en sert universellement pour les travaux des champs. Il est assez curieux que, nonobstant la grande diversité de climats, d'éducation, de soins, de nourriture, &c. les vrais chevaux russes aient presque par-tout entr'eux une ressemblance aussi extraordinaire; très-ramassés, ils ont tous une tête de bélier, le cou long et maigre, et la poitrine large. Il y a parmi eux d'excellens coureurs; ils ne sont pas beaux, mais hardis, infatigables, et en même temps froids et obstinés. Dans plusieurs régions

de l'Empire, cette race indigène a été anoblie par des étalons étrangers, et les gouvernemens de Moskou, Tambof, Kazan, Simbirsk, et plusieurs autres, produisent de grands, beaux et forts chevaux. — La Lithuanie en a toujours fourni la cavalerie; on trouve une bonne espèce de bidets dans le district d'Arkhangel, et les petits chevaux de Livonie sont fameux par leur légéreté à la course et leur durée; mais leur vraie race commence à devenir rare. Les chevaux tatars sont d'une excellence si généralement connue, et sur-tout pour la cavalerie légère, qu'il est inutile de décrire ici cette espèce. Mais ce qui mérite une mention particulière, ce sont les mélanges des races qui ont été faits dans quelques haras en Tauride avec des chevaux turcs et arabes, de manière à perfectionner beaucoup l'espèce de ceux du pays. La race que les Kozaks ont introduite dans l'île de Taman et sur les bords du Kouban, est de beaucoup supérieure à la race tatare. Les chevaux du Caucase sont peu inférieurs aux arabes en beauté, vigueur et docilité; mais les chevaux pies de Boukharie leur disputent la palme par rapport à la première de ces qua-

lités (1). — A ces races, pour la plupart indigènes, dont le catalogue pourroit être aisément augmenté, on peut ajouter quelques races étrangères, particulièrement la danoise et l'anglaise, qu'on propage beaucoup dans les nombreux haras de la couronne, et dans ceux des riches propriétaires (2).

---

(1) *Falk*, *Beytrag.* tom. III, p. 290. *Additions de Falk.* — *Pallas*, *Voyages*, tom. I, p. 61, 74, 140. — *Hupel*, *Topogr. nachr.* tom. II, p. 247. *Nouvelle Topographie*, par *Hupel*, tom. II, p. 247. — *Pallas*, *Tableau de la Tauride*, p. 41. — *Russie, ou Description complète de toutes les Nations*, &c.

(2) Parmi les gouvernemens où l'on soigne davantage l'éducation des chevaux, ou dans lesquels on les élève dans des haras, ceux de Moskou, Kharkof, Koursk, Orel, Nijnéi-Novogorod, Simbirsk, Tambof, Voronèje, Kief, Ekatarinoslaf, Vosnesensk, Bratzlau, &c. sont les principaux. Autrefois les chevaux de taille pour la cavalerie se tiroient de Prusse, de Danemarck, et d'autres pays; ils sont pris aujourd'hui dans les haras, ou élevés dans le pays. Un cheval de cavalerie en Russie ne doit pas avoir moins de deux arschines et deux verschoks, ou deux arschines de hauteur, suivant les différens corps. Dans quelques régimens de cuirassiers, on voit des chevaux de deux arschines et cinq verschoks de hauteur.

Parmi les tribus nomades, les Kalmouks, les Kirghis et les Baschkirs, sont celles qui possèdent le plus grand nombre de ces animaux, doublement nécessaires pour elles dans leur genre de vie errante. Les chevaux kalmouks sont grands, ont les jambes fines, et, sans être beaux, ils ne sont pas d'une forme désagréable. Ils ne cèdent en vîtesse à aucune autre espèce ; mais ils ne peuvent pas servir comme chevaux de trait, parce qu'ils ne sont pas assez forts, et sont beaucoup trop indomptables. Uniquement accoutumés à paître sur les steppes, en général il n'est pas possible d'en rien faire à moins de les mettre à une ration de fourrage réglée, mais il est difficile de les y habituer ; et leur pétulance augmente à proportion de leurs forces. Il y a des Kalmouks qui possèdent plusieurs milliers de chevaux ; ils coupent la plupart de leurs poulains : mais, afin d'avoir toujours du lait, ils ne séparent jamais les étalons des jumens. — Les chevaux des Kirghis diffèrent peu de ceux des Kalmouks ; ils sont ordinairement un peu plus grands. Ils égalent ces derniers en impétuosité et en vîtesse, et ils cherchent, comme eux, leur nourriture sous la neige

pendant tout l'hiver. Leurs propriétaires les divisent par troupes ; ils ne donnent à chacune d'elles qu'un seul étalon, qui est comme le gardien du troupeau. — Mais aucun peuple nomade n'élève de plus grands et de meilleurs chevaux que les Baschkirs, particulièrement ceux qui habitent à l'est de l'Oural, le long de la rivière d'Iset. Les fertiles pâturages des steppes de ces régions offrent un tel encouragement pour élever des chevaux, que beaucoup d'individus parmi les Baschkirs possèdent de deux à quatre mille de ces animaux. Sans doute les chevaux sont ici très-beaux ; cependant les excellens pacages en perfectionneroient beaucoup l'espèce, si ces pasteurs ne privoient pas les poulains du lait de leurs mères, pour en faire une liqueur enivrante ; et si, moins paresseux, ils prenoient soin de ramasser une provision de foin suffisante pour l'hiver, au défaut de quoi, lorsqu'au printemps la neige ayant commencé de fondre vient à geler de nouveau, ces animaux sont presque destitués de nourriture (1).

---

(1) *Pallas*, *Voyages*, tom. I, p. 325 — 396 ; tom. II, p. 75.

Malgré ce superflu de chevaux en Russie, l'importation de ces animaux forme cependant un article assez fort sur les listes des douanes, dans les ports de la Baltique. Dans la seule ville de Saint-Pétersbourg, il s'en importe annuellement pour la valeur de 120,000 à 150,000 roubles. Cette somme doit être considérable pour tout l'Empire. Si on employoit la moitié seulement de ces chevaux étrangers à perfectionner les races indigènes, cette dépense ne mériteroit aucun reproche, puisque le bénéfice qui pourroit alors en résulter pour la Russie, surpasseroit de beaucoup les désavantages provenant d'un luxe qui se pardonne aisément en faveur de l'utilité du goût dont il dérive.

Il seroit difficile de nommer un peuple qui s'entende aussi bien que les Russes au maniement des chevaux. Presque chaque paysan est à-la-fois charretier, postillon et cavalier; et le soin de la poste, aussi bien que les voitures, pour tout ce qui est relatif au transport, forment un objet principal, et une branche importante d'industrie pour le peuple des campagnes dans la plupart des districts. Dans le Russe de la classe commune, son amour pour son cheval offre un

curieux contraste avec la sévérité du traitement dont il use envers lui. Accoutumé lui-même à ce qu'on exige beaucoup de lui, il ne manque jamais d'en agir de même envers son cheval, et, au besoin, il le force d'accomplir ce qu'il lui demande avec une dureté impitoyable. La rapidité avec laquelle on voyage en Russie est passée en proverbe, même dans les autres pays; et lorsqu'on sait que les relais de poste sont ici très-éloignés les uns des autres, et qu'il est très-commun d'en passer deux ou trois avec les mêmes chevaux sans diminuer de vîtesse, on ne sait ce qui doit étonner davantage de la vigueur des chevaux russes, ou de l'insensibilité de leurs maîtres. Dans les travaux fatigans, qui sont ordinairement le partage de ces animaux, leur nourriture est souvent très-légère; et pendant le violent exercice d'une journée de marche, un morceau de pain noir ou un biscuit dur, forme leur seul rafraîchissement. Mais le Russe connoît également, et ce qu'il peut exiger de son cheval sans épuiser entièrement ses forces, et comment il doit pourvoir à son entretien et à sa santé : ce qui est d'une conséquence d'autant plus grande

pour lui, que fréquemment c'est toute sa propriété.

Le bétail des nomades consiste principalement en chevaux, parce que ces animaux leur fournissent la plupart des choses qui leur sont nécessaires. Ils en retirent non-seulement de la viande, du lait et du fromage, mais même des liqueurs spiritueuses, des peaux pour leurs vêtemens, des nerfs pour leurs coutures, &c. Dans ces grands troupeaux, les chevaux, pour la plupart, sont à moitié sauvages; ils se tiennent réunis par bandes, dont chacune est composée de plusieurs jumens, et d'un étalon au moins, qui paroît être le gardien et le protecteur des premières; il les tient rassemblées, veille à la sûreté commune, les avertit du danger, en hennissant; et en cas de nécessité, tandis que les jumens se resserrent tranquillement les unes auprès des autres, il marche au-devant de l'ennemi, et lui livre combat pour la défense et la protection des compagnes dont il a la charge (1).

Il y a aussi des districts en Russie où cet

---

(1) *Falk, Beytr.* tom. III, p. 289. *Additions de Falk.*

animal utile est tout-à-fait *sauvage ;* mais il est probable que les chevaux qui vaguent en liberté dans les steppes du Don, de l'Oural et des Barabins, ne forment point une race particulière, et qu'ils sont sortis de quelques étalons appartenans aux nations nomades, qui se sont égarés, et qui, ayant entraîné à leur suite des jumens isolées, ou même des troupeaux entiers, se sont propagés dans les déserts inhabités. Dans leur présent état sauvage, quoiqu'ils ressemblent en général aux petits chevaux russes, cependant ils ont la tête plus grosse, les oreilles plus pointues, la crinière courte et bouclée, et la queue moins longue. Leur couleur ordinaire est le bai clair, les autres poils sont rares. Ils s'associent par troupes depuis cinq jusqu'à vingt, ordinairement composées d'un étalon, plusieurs jumens et quelques poulains. Lorsque les poulains mâles sont grands, le vieil étalon les écarte du troupeau, qu'ils suivent cependant encore pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour se composer une suite de jeunes jumens. Ces chevaux sauvages se tiennent toute l'année dans les steppes montagneux bien arrosés; pendant

l'hiver, ils cherchent leur nourriture sur les hauteurs où les vents tempêtueux empêchent la neige de s'amonceler. Toutes les tentatives faites jusqu'ici pour les dompter, ont été sans succès, et cela paroît être entièrement impossible; lorsqu'ils sont renfermés, ils se laissent mourir de faim, s'ils ne parviennent pas à s'échapper. Les Tatars et les Kozaks ne les considèrent donc que comme des objets de chasse, et les tuent pour en avoir la chair, qui est un mets favori pour la plupart des nations nomades. Leur chasse est très-difficile, parce qu'ils sont excessivement légers à la course, et parce qu'ils ont l'odorat si fin, que, lorsqu'ils sont sous le vent, ils sentent les hommes à la distance de plusieurs verstes, et prennent immédiatement la fuite (1).

L'âne, cette créature douée de qualités utiles quoique peu brillantes, et décriée pour des défauts de peu de conséquence, n'est animal domestique que dans quelques parties de la Russie, du nombre desquelles est la Tauride. La grande utilité de l'âne,

(1) *Pallas*, *Voyages*, tom. I, p. 211; tom. III, p. 510.

que le préjugé moderne a rabaissé au dessous de sa valeur dans l'estime des hommes, dédommageroit bien des soins qu'on pourroit prendre pour accroître l'espèce de cet animal de peu d'entretien, dans les cantons du moins où le défaut de pâturages s'oppose à la multiplication des chevaux. — La zoologie de l'empire de Russie présente deux animaux remarquables, tenant en apparence l'un et l'autre de la race de l'âne et de celle du cheval, et cependant essentiellement distincts de l'espèce métive du mulet. Le premier, que les Mongols appellent *dschiggitey*, ou oreillard (1), erre par troupes dans les steppes de la Mongolie, aux environs du lac Oural, et en Tauride ; mais il est devenu beaucoup plus rare sur le territoire russe depuis l'établissement des postes des frontières. Légèrement fait, les jambes fines, d'une belle couleur, l'œil vif et animé, il surpasse de beaucoup, par la beauté des formes, l'âne et même le mulet. Les oreilles, dont les proportions sont plus justes que celles du mulet, et qu'il porte droites et re-

(1) *Mulus Dauricus fœcundus Messerschmidii. Equus Hemionus Nov. Comm. Petrop.* tom. XVIII.

levées, lui siéent à merveille; et tant d'avantages extérieurs nous font presque oublier sa tête un peu massive et ses pieds qui ressemblent à ceux de l'âne; mais le dos à angle relevé et la vilaine queue de vache, qu'il a de commun avec l'âne, sont les seules choses qui défigurent cet élégant animal. La vîtesse du dschiggitey, qui, suivant des rapports auxquels on doit ajouter foi, surpasse toute description, est passée en proverbe parmi les Mongols. Aucun cheval, quelque léger qu'il puisse être, n'a encore jamais pu atteindre le dschiggitey à la course, et il n'y a pas d'autre moyen de le prendre que par surprise, ou en lui tendant des embûches. S'il étoit possible de familiariser cet animal, ce seroit le meilleur bidet de l'univers; mais on dit que leur naturel sauvage est insurmontable. S'il en étoit autrement, il seroit réellement surprenant que, depuis tant de siècles, les Mongols et les autres nations asiatiques ne se fussent pas occupés d'élever de jeunes poulains de cette espèce, et d'en obtenir une race qui pût leur être utile. Toutefois, cet objet essentiel mérite bien la peine de faire une tentative qui peut-être réussiroit sur de très-jeunes poulains, qu'il

faudroit alors prendre peu de jours après leur naissance. Si le gouvernement donnoit des ordres à cet effet, ce seroit une chose aisée que d'en faire prendre quelques-uns dans les steppes par les Toungous qui habitent sur les frontières; et si, par ce moyen, on pouvoit obtenir une nouvelle espèce d'animal domestique qui seroit si utile pour sa vîtesse, les foibles récompenses qu'on seroit dans le cas de donner pour cet objet ne seroient certainement pas une dépense superflue.

Un autre animal qui paroît former une espèce mitoyenne entre l'âne et le cheval, est le *khoulan*, que Pallas croit être l'*onager* des anciens, et qui est extrêmement vif et d'une férocité indomptable. Les khoulans vont en troupes prodigieuses, sur-tout au printemps; ils voyagent, dans cette saison, pour se porter de l'Oural vers le nord, où ils cherchent les montagnes froides et découvertes; et dans l'automne, ils retournent dans les régions chaudes de la Perse et de l'Inde (1).

Dans quelques provinces de l'empire de

(1) *Pallas*, *Voyages*, tom. III, p. 217, 511.

Russie, le *chameau* est aussi du nombre des animaux domestiques : parmi les gouvernemens européens, il se trouve particulièrement en Tauride. On y voit le chameau à deux bosses, que le comte *de Buffon* appelle improprement le dromadaire, et qu'on pourroit élever avec beaucoup d'avantages dans les plaines salées de cette péninsule, sur-tout si on y introduisoit les espèces blanches, dont le poil seroit meilleur, et prendroit plus facilement la teinture. Ces animaux pourroient être d'un grand avantage à l'armée, pour transporter l'artillerie dans les chemins difficiles ; et si on jugeoit à propos de les employer dans les batailles, on mettroit aisément avec eux la cavalerie de l'ennemi en fuite; car c'est un fait bien connu, que le cheval, s'il n'est pas accoutumé à la vue du chameau, se détourne immédiatement de la tête à la queue, et s'enfuit au grand galop (1).

Les tribus nomades, qui ont, par troupeaux, ces animaux utiles, sont les Kirghis, les Baschkirs, les Bouriats, les Kalmouks et les Mongols. Comme c'est la dernière fois

---

(1) *Pallas, Tableau de la Tauride*, p. 40.

que nous aurons occasion de parler des Kirghis, nous donnerons ici la proportion dans laquelle les différentes espèces d'animaux se trouvent parmi les nomades. Il est rare qu'un pasteur ordinaire ait moins de trente à cinquante chevaux, la moitié autant de bêtes à cornes, environ cent moutons, plusieurs chameaux, et de vingt à cinquante chèvres. Mais il y en a, particulièrement dans la horde du milieu, qui possèdent jusqu'à dix mille chevaux, trois cents chameaux, de trois à quatre mille têtes de bêtes à cornes, vingt mille moutons, et plus de mille chèvres (1). Les chameaux réussissent parfaitement bien dans les steppes chauds et salés des Kirghis, et ils sont des deux espèces, c'est-à-dire, à une et à deux bosses;

---

(1) *Russie*, ou *Description complète de toutes les Nations qui composent l'Empire de Russie*, art. *Kirghis*. Pallas dit qu'en général les chevaux et les moutons sont la partie la plus nombreuse de leurs troupeaux; qu'ils possèdent des chameaux en beaucoup moindre nombre, et que les bêtes à cornes sont ce dont ils sont le moins bien pourvus, parce qu'ils ne peuvent pas subsister en hiver dans le steppe sans qu'on leur donne du fourrage (tom. I, p. 396). Cela paroît contredire, à quelques égards, l'état ci-dessus.

les premiers peuvent endurer la soif plus long-temps, et sont, par conséquent, plus propres pour les voyages de long cours; mais les derniers donnent un poil meilleur, et en plus grande quantité. Comme ces animaux ne multiplient que peu (1), qu'ils sont en outre très-délicats, leur éducation exige un soin et une attention particulière. En hiver, on les couvre de peaux; ou, si le froid est considérable, on tend des nattes entre les tentes pour les protéger. Les jeunes chameaux sont instruits de très-bonne heure à se mettre à genoux, lorsqu'on prononce un certain mot; et, dès leur plus tendre enfance, on leur perce la séparation des naseaux, dans lesquels on passe une corde pour les guider. Les chameaux sont extrê-

(1) Le mois de février est l'époque de l'accouplement des chameaux, parce que c'est le temps où ils sont le plus en chaleur. La femelle est accoutumée à s'agenouiller par-devant au mot *Tschouck*, tandis que le mâle ploye les jambes de derrière. Lorsqu'une femelle est pleine, elle ne souffre plus le mâle; et comme elle porte douze mois, et qu'elle nourrit ses petits pendant deux ans, il est naturel que la multiplication de cet animal soit très-lente. *Pallas*, *Voyages*, tom. I, p. 397.

mement utiles aux Kirghis. Lorsqu'ils transportent leurs camps, ce sont leurs bêtes de somme; on leur fait porter les tentes et le bagage; mais le poids de leur charge ne doit pas excéder trente pouds, ni même seize, lorsque la route est longue. Un chameau à deux bosses donne annuellement dix ou douze livres de poil, dont les Kirghis travaillent eux-mêmes une partie en étoffes et en cordes, et ils vendent le reste en Russie et en Boukharie. Du lait de ces animaux, qui est très-agréable au goût, les Kirghis font du beurre, du fromage, et une liqueur spiritueuse, qu'ils appellent *koumiss*. Ils en mangent la chair, et les peaux servent à faire des outres dans lesquelles ils conservent le lait (1).

Les Kalmouks et les Mongols ont aussi les deux espèces de chameaux à une et à deux bosses; et comme les steppes dans lesquels ces peuples nomadisent aujourd'hui, sont, à raison de la variété des plantes salines, très-favorables pour le bétail, ils en élèvent un si grand nombre, que non-seulement ils

(1) *Russie*, ou *Description complète*, &c. art. *Kirghis.*

en ont suffisamment pour leur propre consommation, mais qu'ils en conduisent fréquemment à Orenbourg, et les échangent avec les Boukhars. Parmi les Baschkirs et les Bouriats, le nombre de ces animaux est beaucoup plus foible, tant à cause des maladies fréquentes, que parce que la sévérité de l'hiver, dans les régions habitées par ces tribus, leur est préjudiciable (1).

Le *renne*, que nous avons déjà considéré comme objet de chasse, est encore, comme domestique, un animal très-utile chez les Lapons, les Samoyèdes, les Ostiaks, les Koriaks, les Tschouktschi, les Toungous, les Iakouts, et plusieurs tribus tatares de la Sibérie, et, sous ce double caractère, le plus utile peut-être de tous ceux dont nous avons parlé jusqu'ici. L'éducation de ces animaux forme la principale occupation, comme ils font eux-mêmes toute la richesse de ces tribus; et les usages auxquels ils servent sont si étendus et si variés, qu'aucun autre animal domestique ne peut leur être comparé. Le renne est le seul animal de trait et de charge qu'employent les no-

(1) *Pallas, Voyages*, tom. I, p. 326; tom. II, p. 76.

mades du nord pour monter, porter, et tirer; sa chair est aussi la nourriture ordinaire, son lait, le breuvage le plus nutritif, et le fromage qu'on en prépare, l'aliment le plus agréable au goût de ces peuples. Les peaux leur fournissent les principaux matériaux pour se vêtir et pour couvrir leurs *iourts;* ils font, avec les fourrures, des vêtemens chauds et des matelas, avec les cornes et les os des ustensiles de ménage, et du fil avec les nerfs. Mais ce qui rehausse infiniment l'utilité et la valeur locale de ces animaux, c'est le peu de nourriture dont ils se contentent, et le peu de soins qu'ils exigent. Sans abri, ils réussissent dans des climats où ne peut subsister aucun autre animal domestique; sans recevoir de fourrage, ils pourvoient d'eux-mêmes à leur subsistance sur un sol qui, pendant dix mois de l'année, est couvert de neige et de glace; un peu de mousse, qu'en grattant ils trouvent sous ce manteau dont s'enveloppe la terre, est leur nourriture ordinaire, et ils étanchent leur soif en suçant la neige. Tant d'avantages, qui font du renne le nourricier et le compagnon de l'homme dans ces horribles climats, où la création entière

semble morte pour lui, tous ces avantages eussent été sans fruit, et depuis long-temps peut-être cette espèce précieuse se fût-elle éteinte, si cet animal n'avoit heureusement été doué d'un fort instinct pour se reproduire et multiplier. En conséquence de son indispensable utilité, il est tellement estimé par les nomades septentrionaux, qu'ils empruntent de lui leurs plus nobles comparaisons : rien, par exemple, ne flatte plus sensiblement un Samoyède, que de l'appeler un renne ongre. Les troupeaux qu'entretiennent ces tribus diffèrent considérablement, suivant la proportion de leur industrie et de leurs richesses. Parmi les Lapons, six cents à mille rennes composent la fortune d'un simple pasteur : chez les Samoyèdes, l'homme qui en possède de cent à cent cinquante, passe déjà pour riche. Sur une ferme toungouse, il peut y en avoir un mille ; un Koriak en aura plusieurs mille ; mais parmi les Tschouktschi, il y a des pasteurs qui ont des troupeaux de dix à cinquante mille rennes (1).

(1) *Russie*, ou *Description*, &c. sous plusieurs articles.

Avant de terminer cette section, n'oublions pas une espèce d'animaux, qui, quoique formant dans tous les pays une partie des animaux domestiques, sont cependant, dans la seule Russie, employés d'une manière extrêmement curieuse pour le service et la commodité de l'homme. C'est le *chien*, dont on trouve une grande quantité chez presque toutes les nations nomades, et qui sont employés pour tirer, particulièrement par les Kamtschadals et les Ostiaks, par les Samoyèdes orientaux, les Toungous, et par quelques branches des Mandschours: usage auquel ces animaux sont appropriés, même parmi les Russes, dans le gouvernement d'Irkoutsk, où, dans quelques districts, ils tiennent lieu de chevaux de poste. Mais nulle part, cet animal n'est d'une aussi grande importance, ni aussi nécessaire, que dans le Kamtschatka (1), où il compose la seule espèce d'animaux domestiques, et où il est aussi impossible de s'en passer, que du bœuf ou du cheval dans d'autres pays. Les

(1) *Steller, beschreib. von Kamtschatka*, p. 132—140, p. 370—374. *Description du Kamtschatka*, par *Steller*.

chiens kamtschadals diffèrent très-peu, par la taille et par la forme, du grand chien des paysans russes; mais leur caractère et leurs habitudes sont presque entièrement changés par le genre de leur éducation, de leur nourriture et de leur traitement. Ils sont regardés comme ayant la meilleure haleine et comme étant les meilleurs coureurs de tous les chiens de la Sibérie; leur ardeur est si grande, qu'ils se disloquent fréquemment les jointures en tirant, et que leur poil est souvent teint en rouge par l'extravasation du sang produite par les violens efforts qu'ils font. Ils ont tant de force, que quatre de ces chiens, qui font l'attelage ordinaire d'un traîneau, traînent avec aisance trois grandes personnes avec un poud et demi de bagage. La charge ordinaire de quatre chiens monte à cinq ou six pouds, et un homme peut, de cette manière, faire, dans de mauvais chemins, de trente à quarante verstes, mais, dans de beaux chemins, quatre-vingts, et jusqu'à cent quarante verstes par jour. La couche épaisse de neige sur laquelle le chien court sans enfoncer; les montagnes escarpées et les passages étroits dans les vallées; les forêts impénétrables; les nombreux ruis-

seaux et les courans qui ne sont que légèrement ou point du tout gelés; les tempêtes qui amoncèlent la neige, et qui effacent tout vestige de route : toutes ces circonstances sont autant d'obstacles qui empêcheroient de voyager avec des chevaux, quelque nombreux qu'ils fussent, au moins pendant l'hiver. Il est donc très-probable que, même sous le plus haut degré de civilisation auquel le Kamtschadal puisse atteindre, le chien sera toujours le principal et le plus utile animal de trait. En conséquence, le goût des chiens est ici porté aussi loin qu'il l'est ailleurs pour les chevaux; et fréquemment on dépense des sommes considérables pour s'en procurer, aussi bien que pour l'élégance de leur harnachement.

La manière dont ces animaux sont élevés pour l'usage singulier auquel on les destine a tant d'influence sur les propriétés de l'espèce en général, que la description n'en sera pas sans intérêt, même pour le lecteur philosophe. Pour chiens de trait, on choisit principalement ceux qui ont de grandes pattes, de longues oreilles, le museau pointu, la croupe large, la tête grosse, et qui annoncent beaucoup de vivacité. Aussi-

tôt que les jeunes chiens commencent à voir, on les jette dans un trou obscur, dans lequel on les tient renfermés, jusqu'à ce qu'on les juge assez forts pour subir une épreuve. On les attèle alors avec d'autres chiens dressés, à un traîneau, qu'ils emportent après eux en fuyant de toutes leurs forces, effrayés par la lumière et par tant d'objets étrangers. Après cette courte épreuve, on les renferme de nouveau dans leur cachot, et cet exercice se répète jusqu'à ce qu'ils soient habitués à tirer, et obéissans à leur conducteur. De ce moment commencent leurs durs et pénibles travaux, qui ne cessent que durant le court intervalle de l'été. Comme ils ne sont d'aucune utilité pendant cette saison, personne ne s'occupe d'eux; mais ils jouissent d'une liberté entière; ils s'en servent principalement pour assouvir leur faim. Leur seule nourriture consiste dans le poisson, qu'ils guettent pendant tout ce temps-là sur le bord des rivières, et qu'ils attrapent avec beaucoup d'instinct et d'adresse. Lorsqu'ils en ont en abondance, comme les ours, ils n'en dévorent que les têtes, et ils dédaignent le reste.

Ce repos ne dure que jusqu'en octobre;

chaque propriétaire rassemble alors ses chiens, et les attache auprès de son habitation, où il les met à la diète pour leur faire perdre le superflu de leur graisse, afin qu'ils soient plus légers à la course. Avec les premières neiges commence l'époque de leurs tourmens; jour et nuit, on entend alors leurs hurlemens prolongés, par lesquels on diroit qu'ils se plaignent de leur sort misérable. Malgré les travaux et les fatigues que ces animaux ont à supporter pendant tout l'hiver, ils ne reçoivent pour nourriture que du poisson aigri, ou sec, en état de corruption ; encore ne leur en donne-t-on que comme friandise, pour les rafraîchir et leur donner de la vigueur, parce qu'on a observé qu'ils deviennent délicats et se lassent plus facilement lorsqu'ils en mangent avant de partir pour un voyage. Leur aliment ordinaire est du poisson sec et moisi, avec lequel ils peuvent rarement satisfaire leur appétit sans se faire saigner les gencives, parce qu'il est, en plus grande partie, composé d'arêtes et de dents. Ils se vengent de ce dur traitement, par la voracité la plus étonnante, qui n'épargne aucun des objets qu'ils peuvent attraper.

Leur instinct de rapine leur apprend à monter l'échelle pour atteindre le garde-manger de leur maître tyrannique, qui est ordinairement placé à une certaine hauteur; ils dévorent, avec une avidité surprenante, les courroies et les cuirs, par-tout où ils les trouvent; et telle est la dépravation de leur goût, que rarement un Kamtschadal peut satisfaire le besoin naturel le plus ignoble, sans s'armer d'un fouet, parce qu'il est toujours entouré d'une troupe de chiens affamés prêts à se disputer, par des combats sanglans, les excrémens qu'il dépose.

La dépravation de cette espèce ne se manifeste pas seulement par une extrême voracité, mais aussi par la brutalité constante de leur conduite. Au lieu de la vigilance, de la fidélité, et de l'attachement, que le chien témoigne par-tout pour celui qui le nourrit, et qui, en conséquence, l'a fait prendre, chez toutes les nations, pour le symbole de ces vertus, le chien kamtschadal a pris le caractère d'un vil esclave. Triste et chagrin, il évite les regards de son maître; sans intérêt pour sa propriété, il ne bougera pas pour la défendre contre un étranger. Sombre et timide, toujours au guet par

crainte, il cherche furtivement quelque objet à dévorer. Ce n'est que par artifice, et en les trompant, qu'on peut les atteler au traîneau : pendant qu'on les y attache, ils alongent leurs têtes en l'air en poussant de tristes hurlemens; mais ils deviennent muets dès que le traîneau est en mouvement, et, par cent tours de malice, ils cherchent alors à lasser la patience du conducteur, ou à mettre sa vie en danger. Lorsqu'ils passent dans un endroit périlleux, ils redoublent de vîtesse; et souvent, pour éviter d'être précipité du haut en bas d'une montagne escarpée, ou dans une rivière profonde, l'homme est obligé d'abandonner le traîneau, qui échappe rarement d'être brisé en pièces, et qu'il ne retrouve plus qu'au village prochain, si toutefois les chiens n'ont pas été assez heureux pour se détacher entièrement.

Cependant le chien du Kamtschatka, quoique si fort dégénéré du reste de son espèce, ne manque pas de qualités qui peuvent le rendre utile à l'homme, lorsqu'il le veut. Outre l'avantage de pouvoir, avec ces légers animaux, parcourir des montagnes non frayées, et traverser des précipices

comblés par les neiges, ce sont aussi d'excellens guides dans ces chemins affreux; car dans l'obscurité la plus profonde, et malgré les plus horribles tempêtes, accompagnées d'effroyables chutes de neige, ils savent parfaitement trouver l'endroit où leur maître veut aller. Si la violence de la tempête force de s'arrêter, ce qui arrive assez souvent, les chiens se couchent à côté de leur maître, et lui conservent la vie par leur chaleur naturelle. Ils annoncent aussi d'une manière infaillible l'approche des tempêtes, en creusant des trous dans la neige, et cherchant à s'y mettre à l'abri. Par ces bonnes qualités, et beaucoup d'autres, les chiens kamtschadals compensent, avec usure, les dommages que leur fait faire leur perversité; et à quelle autre cause qu'au traitement tyrannique qu'ils reçoivent de la part de l'homme impitoyable et barbare, doit-on imputer le blâme de cette perversité? Quelle que soit leur malice et leur instinct pour la rapine, on ne peut les mettre en comparaison avec le froid égoïsme et l'ingratitude des hommes envers ces malheureux animaux, condamnés à un esclavage perpétuel, et déchirés à coups de fouet.

A peine le chien kamtschadal, épuisé par ses souffrances et ses fatigues, est-il arrivé à une vieillesse prématurée, qui le rend incapable de servir désormais au traîneau, que son maître inexorable exige de lui sans pitié la dernière chose qu'il puisse en tirer, sa peau ; et le même esclave si cruellement traité, qui, pendant sa courte et pénible vie, a si souvent réchauffé son tyran en lui communiquant sa chaleur animale, lui rend encore le même service et de la même manière après sa mort.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

LIVRE SEPTIÈME.

REVENUS de l'Empire, page 1. I. La capitation, 14. II. La taxe sur le capital des marchands, 17. III. Les terres du domaine, *ibid.* IV. Les droits des domaines maritimes, 19. V. Les droits de douane par terre, 21. VI. Les droits sur les actes juridiques, 22. VII. Le papier timbré, *ibid.* VIII. Le droit sur la vente des propriétés immobiliaires, 23. IX. Les cabarets, ou la vente des liqueurs spiritueuses, 24. X. Le commerce du sel, 31. XI. Les mines, 35. XII. La monnoie, 41. XIII. Les productions en nature, 47. XIV. Les droits d'accise et de vérification, 49. XV. Les postes, 50. XVI. Toutes les espèces de rente, *ibid.* XVII. L'impôt pour la levée des recrues, 51. XVIII. Les amendes pécuniaires, *ibid.*

LIVRE HUITIÈME.

COLLÉGES impériaux, 66.

SECTION I. Remarques préliminaires, *ibid.*

SECTION II. Le Conseil et le Cabinet, 73.

SECTION III. Les deux suprêmes Colléges impériaux, 77.

SECTION IV. Les Colléges impériaux, et plusieurs Chancelleries, &c. 84. I. Le Collége des Affaires étrangères, *ibid.* II. Le Collége de Guerre, 86. III. Le Collége de l'Amirauté, 88. IV. Le Collége de Justice, 89. V. Le Collége du Commerce, 90. VI. Le Collége de Médecine, *ibid.*

SECTION V. Un coup-d'œil sur les loix, 96. Observations sur l'état politique des sujets de l'Empire de Russie, 100. I. Impôts publics et charges des sujets, 102. II. Le Clergé, 110. III. Les Employés et les Officiers de la Couronne, 111. IV. Les Gens de Lettres et Savans, 112. V. Les particuliers qui vivent de l'intérêt de leurs capitaux, *ibid.* VI. Les habitans des villes, dont les propriétés sont franches de taxe, *ibid.* VII. Les habitans libres des campagnes, 113. VIII. Les paysans vassaux, *ibid.* Prospérité générale des Sujets, 119.

LIVRE NEUVIÈME.

SECTION I. Constitution du Gouvernement, 142. I. Le Gouverneur général, 149. II. Le Gouverneur, 151. III. Le Vice-Gouverneur, 152. IV. Le Gouvernement de la vice-royauté, 153. V. La Cour de Justice, *ibid.* VI. La Chambre des Finances, 154. VII. Le Collége de Provision générale, 155. VIII. La Cour des Statuts, *ibid.* IX. La Cour de Conscience, ou la Cour d'équité, 156. X. La Magis-

trature du Gouvernement, 157. XI. Une Cour de cercle, 160. XII. Une Cour d'orphelins nobles, *ibid.* XIII. Une Cour inférieure des Statuts, *ibid.* XIV. La Cour inférieure des Pupilles, 161.

SECTION II. Constitution municipale, 165. I. Les Bourgeois propriétaires, 170. II. Les trois corporations, *ibid.* III. Les compagnies ou les métiers, 172. IV. Les étrangers, 173. V. Les Bourgeois titulaires, *ibid.* VI. Les habitans gagnant leur vie par des métiers, 174.

LIVRE DIXIÈME.

ETAT social des habitans, 180. Industrie productive, *ibid.*

SECTION I. La chasse, 180. Les objets de chasse, 188. La chasse qui a pour objet les fourrures, 189.

SECTION II. La pêche de la mer Glaciale, 254. Les baleines et les vaches marines, 261. Chiens de mer, dauphins, marsouins, requins, lamentins, ours marins, loutres marines, &c. 273. Pêche de la mer Caspienne et du Volga, 319. Pêche du Pont-Euxin et de la mer d'Azof, 349. Pêche de la Baltique, 352.

SECTION III. Éducation du bétail, 368. Les bêtes à cornes, 371. L'éducation des moutons, 384. La chèvre, 397. Le cochon, 399. Les bêtes de trait et de somme, 400. Le cheval, *ibid.* L'âne, 410. Le khoulan, qu'on croit être l'onager, 413. Le chameau, 414. Le renne, 418. Le chien, 421.

FIN DE LA TABLE.


Digitized by Google





